
3 1761 07993430 3





LES GRANDES HEURES

CINQUIÈME SÉRIE

5 JANVIER 1918-21 SEPTEMBRE 1918

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Heures. Première série. 1914-1915. 12e édition. 1 vol. in-16.

— Deuxième série. Février-août 1915. 1 vol. in-16. 6e édition.

— Troisième série. 4 septembre 1915—5 février 1916—7 octobre 1916—24 février 1916. 3e édition. 1 vol. in-16.

— Quatrième série. 3 mars 1917—22 décembre 1917. 2e édition. 1 vol. in-16.

La Famille française. 8e édition. 1 volume in-16.

Bon an, mal an. Première série (1907) à septième série (1913). 7 vol. in-16.

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDES HEURES

CINQUIÈME SÉRIE

5 JANVIER 1918-21 SEPTEMBRE 1918

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1920



IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA

LES GRANDES HEURES

CINQUIÈME SÉRIE

(5 JANVIER 1918-21 SEPTEMBRE 1918)

LE MORAL

5 janvier 1918.

En ce temps-ci l'on parle beaucoup du moral, plus souvent qu'à l'ordinaire. C'est un mot qui a la faveur et qui court les phrases. Le bon moral, le mauvais moral... expressions devenues d'un fréquent emploi, même chez ceux qui n'en soupçonnent pas l'importance.

Et d'abord qu'entend-on au juste par le moral?

Essayons de le définir ou tout au moins de l'expliquer.

On donne généralement ce nom à l'ensemble des facultés qui se rapportent à la sensibilité et à l'activité.

Le moral ne peut être envisagé en soi d'une façon exclusive. On ne saurait l'isoler sans le

dénaturer et le compromettre. Il est étroitement lié en effet *au physique*, et, quoiqu'il n'en dépende pas d'une façon absolue, il y demeure pourtant attaché par bien des points.

Quand Pascal a formulé qu'il y a un lien unissant le physique au moral, et que ce lien, mystérieux et incompréhensible, *c'est tout l'homme*, il a exposé et résumé avec une simplicité aussi parfaite qu'il se pouvait l'insoluble problème.

Sur les rapports entre le physique et le moral, sur leur action réciproque et décisive vis-à-vis l'un de l'autre et la prépondérance du premier ou du second, les philosophes, les savants, les penseurs d'élite ne sont pas, comme il fallait s'y attendre, du même avis. Selon la tournure de leur désir et la position prise par leur esprit, ils accordent trop, et même tout, à celui-ci ou à celui-là. Les spiritualistes, les croyants soutiennent que le moral est maître non seulement par son essence mais par ses propres moyens, qu'il peut et doit, dans presque tous les conflits, le devenir et finalement le rester; et les autoritaires de la physiologie, les disciples de l'orgueilleuse et inflexible raison déclarent que le physique régit le moral et que celui-ci, fatalement, lui est subordonné.

Qui est dans le vrai?

Personne, tant que chacun pousse jusqu'au bout son système et n'en veut rien rabattre. Nous estimons que dans aucun sens l'absolu ne peut être invoqué. L'influence consécutive ou simultanée, tantôt conjointe, tantôt parallèle,

que le physique et le moral exercent l'un sur l'autre ne permet pas d'attribuer par jugement à celui-ci plutôt qu'à celui-là une entière souveraineté. Loin de chercher d'ailleurs et de cultiver ce qui les sépare et les divise, il faut s'efforcer, inlassablement, de découvrir ce qui est susceptible de les rapprocher, de les mêler, de les unir. Et, quand ils sont tenus de rester à distance et de s'opposer, c'est de leur équilibre que dépend alors l'aplomb indispensable à l'office régulier de la vie.

Nous ne dirons donc pas comme Cabanis négateur de l'âme, apôtre de la matière et fervent de la seule sensation : « Le moral n'est que le physique, mais considéré sous certains points de vue particuliers. » Et il ne nous semble pas juste non plus d'affirmer, avec Voltaire, « que le physique gouverne toujours le moral ». Quelquefois, oui, souvent même, pour mille causes fréquemment imputables à la médiocrité du moral, mais toujours... non.

Allons-nous donc prétendre alors que le moral est capable, quoi qu'il advienne, de mépriser le physique, de lui résister, de s'en affranchir, et d'échapper comme il veut à l'étreinte de ses serres? Pas davantage.

Mais nous dirons d'abord, certains de n'être pas démentis, que c'est le moral qui mérite d'être, le plus souvent possible, le maître; et nous ajouterons aussitôt : « Pour qu'il le soit plus souvent, il faut qu'il en ait la force. » Entendez par là qu'au lieu d'être un moral tout court, un

moral quelconque, ordinaire, il faut qu'il soit cette faculté supérieure, ce moral de premier degré qui s'appelle : le bon, le beau moral.



Voilà bien l'affaire. Pour avoir quelque chance de résister victorieusement au mauvais physique, la première des conditions est de commencer par avoir le bon moral, le meilleur qu'il se pourra. Ne craignez pas de ce côté le zèle et l'excès. Il n'y a pas de trop bon moral. Il ne sera jamais assez achevé, assez réussi, et, quel que soit son état de perfection, il ne peut, en aucun cas, faire tort au physique, tandis que le trop bon physique — c'est Rousseau qui le trouve, et il n'est pas suspect — peut nuire au moral : « Quand le physique va trop bien, énonce Jean-Jacques, le moral se corrompt. »

Si donc nous nous persuadons de cette vérité qu'un moral de premier ordre est plus capable de triompher d'un physique défectueux, qu'un superbe physique n'a le pouvoir de transformer un moral débile, nous comprendrons la nécessité qu'il y a pour nous, sans abandonner le physique, de porter cependant notre principal effort sur le moral. C'est lui le plus difficile à posséder, et dont on se passe le moins.

Mais pour l'avoir, ce bon moral, il est indispensable de le gagner. On ne le reçoit pas tout fait comme une bonne vue ou un bon estomac. Il réclame une rude éducation, et l'on n'arrive

à l'obtenir qu'au prix d'une lutte pénible, continuelle et volontaire. Il ne s'achète que dans la fatigue, et par la violence envers soi-même. Les soins qu'il exige nous coûtent souvent plus que ceux du physique. Il importe donc, par-dessus tout, de ne rien négliger pour le conduire à son plus haut rendement; et toute la puissance accordée au physique par ses tenants, et qu'ils jugent à tort souveraine, cette puissance, loin de nous décourager d'y résister, doit au contraire nous pousser à renforcer à tout prix le moral, de telle sorte qu'il soit en meilleure forme pour recevoir les assauts du physique ou suppléer à sa désertion.

Le moral n'y pourra suffire qu'autant qu'il aura pris de bonne heure la précaution et l'habitude de s'y exercer. Il demande un préalable et long entraînement. Mais, s'il est prêt et mis au point, il n'aura presque pas à redouter le physique. Bon, celui-ci profitera doublement, l'exaltera et le fortifiera encore; et mauvais il l'atteindra moins.

C'est ainsi que nous voyons, pendant la guerre, ce miracle, fréquent chez nos soldats, d'un moral qui se maintient admirable et plein de fermeté dans des conditions physiques désastreuses. De la souffrance même et des épreuves sous lesquelles ils seraient le plus excusables de plier ils tirent des raisons d'énergie et de redressement. D'où leur vient ce ressort qui confond toutes les données matérielles? De leur beau moral, acquis et obtenu avant d'avoir à s'en ser-

vir. Quand ils ont cru que la circonstance le créait et le provoquait ils se sont trompés. S'il a jailli et paru spontané c'est qu'il était en eux, depuis longtemps déjà.

Il découle avec évidence de ces quelques observations que, même en accordant à un superbe physique la faculté de produire par réflexe un moral équivalent, il est plus sage néanmoins, pour s'assurer du grand moral, de ne pas attendre que ce soit le physique solide tout seul qui nous le donne. Le bon moral, nous le savons, et tout le prouve, ne peut jamais gêner ni entamer le physique; tandis que le mauvais moral non seulement le peut mais y arrive presque toujours. Et par contre le physique, si important qu'il soit, est d'une assistance générale moins complète et moins certaine. Mauvais, il court le risque de démolir un moral qui se croyait satisfaisant, et bon il n'est pas toujours assuré de procurer l'heureux moral d'abord, et, si ce bon moral est déjà là, de ne pas l'abîmer un peu malgré lui.

Il y a donc, en résumé, plus de ressources, et plus de chances du côté du moral que du physique, puisque, si le premier ne fait pas toujours tout le bien que l'on en attend, il ne fait du moins jamais de mal, ce qu'on ne saurait alléguer du physique, même en le traitant le mieux du monde. L'e-prit peut tomber quand le corps s'affaisse, mais le corps tombe plus vite et plus bas quand c'est l'esprit qui fléchit et qui butte. La dépression du moral est un malheur plus

grand que le relâchement du physique. Ne se bornant pas toujours à retirer des forces au corps, il est des cas où elle lui en fournit, pour sa perte et son déshonneur. La panique donne des jambes et de l'élan — mais en sens inverse — à celui qui lâche pied, et nul ne court aussi bien qu'un fuyard. Le lièvre et le cerf, animaux craintifs et destinés à se sauver, sont parmi « les plus *vite* ».



Ne nous lassons pas de répéter qu'avec un bon moral on est plus en situation de se tirer d'un physique douteux que l'on n'a la garantie, grâce à un physique excellent, d'acquérir un moral même moyen, ou d'éviter ce genre de faiblesse que le maréchal de Saxe appelait « l'imbécillité du cœur ». Si, en effet, pour ma part, j'étais obligé de choisir, j'aurais plus confiance dans un brave qui a le ventre creux que dans un poltron qui l'a plein.

Et puis, malgré l'intervention constante et les asservissements de la matière, tout ne nous crie-t-il pas que le moral prime? Lui d'abord, au-dessus de tout.

Quand un soldat ou un chef arrive de là-bas, quelle est, neuf fois sur dix, la première question qu'on lui pose? Toujours la même : « Et le moral? comment va-t-il? » Ce n'est qu'après, quand nous avons reçu confirmation du bel état des facultés supérieures, que, reconnaissants et rassurés, nous nous informons du physique.

Mésestimons-nous pour cela l'importance capitale de ce dernier et toute la sollicitude qu'il exige? Certes non. Mais nous allons, en premier lieu, à l'esprit qui mène, à l'âme qui dirige. Cela est plus fort que nous. Y eût-il quelque injustice dans cette priorité qu'il ne faudrait pourtant pas la regretter; elle est le plus direct hommage instinctivement rendu aux vertus du soldat.

Lui aussi d'ailleurs n'a, quand il s'agit de nous, qu'une seule préoccupation, traduite par les mêmes mots : Et le moral?

C'est le nôtre qui fait le leur, comme le leur fait le nôtre.

Et ceci dit, puisque nous sommes, nous, à l'arrière, par comparaison avec les héros de l'avant, trop bien partagés encore du côté physique et que nous n'avons qu'à veiller au moral, efforçons-nous d'entretenir et d'améliorer avec acharnement le physique du soldat, le seul point qui doive nous tourmenter, puisque son moral accompli est si magnifique et si pur qu'il relève à tout coup le nôtre.

RESTRICTIONS

12 janvier 1918.

— « Croyez-vous ! — On souffre vraiment trop ! — La vie n'est plus tenable. »

Si en passant dans la rue ou en tombant dans quelque compagnie, au milieu d'une lamentation « assise », vous surprenez ces lambeaux de plaintes sans savoir les catastrophes qui les motivent, ne cherchez pas, ne vous informez point : c'est qu'on parle *des restrictions*.

Pour peu que vous observiez, vous remarquerez aussitôt que ceux qui geignent le plus à propos des nouvelles lois sont ceux qui s'y astreignent le moins ou qui, en s'y pliant de mauvaise grâce, n'en éprouvent aucun dommage.

Les bons citoyens, empressés à obéir, ne soufflent mot de la chose ou la prennent gaiement. Eprouvent-ils de l'ennui... ils le refoulent. Leur arrive-t-il de peiner... nul ne s'en aperçoit. Ils auraient honte de gémir pour de telles blessures.

Mais il y a toute une catégorie de gens si

cramponnés à leurs aises, si fermement résolus, quoi qu'il puisse advenir, à ne jamais accepter la privation la plus légère, que la simple pensée d'être dérangés dans n'importe laquelle de leurs habitudes les indigne. Ils étaient parvenus « à se faire une raison » de toutes les calamités qui ébranlent l'univers et ils les admettaient, mais le coup direct du sucre ou du charbon les brave, les provoque, leur est intolérable; ils y voient une malveillance directe, et préméditée, et cela seulement commence à leur donner l'idée troublante de la fin du monde. Ils ne sont pas méchants, mais leur égoïsme monstrueux est d'une tranquillité d'impudeur qui effare. Non contents de penser sans cesse à eux en dedans, ils y pensent tout haut, et avec une énergie soutenue.

A les entendre on croirait que les plus durs sacrifices leur sont imposés, et cependant quand on y regarde de près, dans le calme, on découvre qu'il n'y a rien de plus raisonnable que ces fameuses restrictions, objet de tant d'horreur, et l'on s'étonne alors du peu qu'elles sont, en songeant à tout ce qu'elles pourraient et devraient être. Mais, justement, leur modération même, au lieu de toucher ces personnes si ombrageuses, les irrite. Gardez-vous bien, en effet, devant la mauvaise humeur ou la colère auxquelles vous les voyez en butte pour des vétilles, d'en conclure : « Que serait-ce donc s'il s'agissait de graves privations et de bonnes souffrances? » car aussitôt on vous répliquera

que vous ne comprenez rien au véritable esprit propitiatoire et on s'efforcera de vous prouver qu'autant le grand sacrifice est aimable et facile, autant le petit est pénible et odieux : « Parlez-nous de sérieux renoncements, de mesures qui en valent la peine, s'écrient ces altérés de martyre, et vous nous verrez à l'œuvre ! mais toutes ces mesquines prohibitions ne sont que des taquineries, des procédés vexatoires et humiliants. »

Qui de nous n'en connaît de ces beaux dévoués toujours prêts à ce qu'on ne leur réclame pas et jamais à ce qu'on leur demande?... cœurs généreux qui donneraient mille francs et refusent un sou.

Un mot de Villemessant me revient à ce sujet. Royaliste ardent, comme on sait, il quêtait un jour « pour la Cause », auprès d'un riche au dévouement très étalé, mais qui, mis en demeure d'en fournir preuve sonnante, se débattait et refusait, en offrant autre chose : « Dites bien à M. le comte de Chambord, répétait-il, que mon sang, mon sang est à lui ! » — « Ce serait précieux, dit le fondateur du *Figaro*, mais le roi ne fait pas de boudin. » Et voilà à quoi l'on s'expose quand on ne veut pas rester « dans la question ». Temps pour tout, pour le sang et pour l'argent, et c'est une défaite, une vilaine manière que d'offrir l'un quand on vous demande l'autre. Il n'y a de vrai sacrifice que celui qu'on ne choisit pas.

Et puis qui croira, comme ils l'assurent, que les réfractaires de la tasse de thé seraient tout à

coup, si on les prenait au mot dans la minute, les volontaires de la pinte de sang? Qu'ils commencent par le menu sacrifice de « cinq heures ». Après on verra. N'allons pas trop vite.



D'autre part, plus d'un de ceux, entre mille, qu'afflige la restriction, vous dira encore, en se rendant complaisamment justice lui-même : — « De quoi m'accuse-t-on? De manquer à mon devoir? mais non. Je suis au contraire admirable de courage et de simplicité. Réclamai-je contre l'impôt. les taxes nouvelles, la cherté de la vie, les lourdes obligations qui se succèdent? Pas le moins du monde. Je ne proteste que pour de pauvres petites jouissances, bien minimes en comparaison des charges que je subis sans maugréer. Je me passe volontiers du nécessaire, mais le superflu, n'espérez pas que j'y renonce, car je ne tiens qu'à lui. Réduisez-moi la viande. Soit! Rognez-moi sur le gros de l'alimentation. J'y souscris. Mais c'est me retirer plus que le pain de la bouche que de me supprimer le baba et la tartelette. Ma conduite vous paraît absurde, incompréhensible, frivole? C'est mon affaire, et vous devriez vous estimer très heureux de me posséder entièrement, physique et moral, à si peu de frais. Pour une malheureuse friandise que vous m'ôtez maladroitement vous me faites perdre plus que ce que vous croyez gagner; vous me froissez, vous me démolissez et j'ai, dès lors,

moins d'entrain à supporter la rude épreuve de premier degré, depuis que vous me privez de dessert, car le dessert c'est mon seul plaisir. »

Qui prétendra que j'invente? Ces propos sont de tous les jours. La pâtisserie, tenez? — puisqu'il faut l'appeler par son nom — a pris du fait de la guerre, dans la pensée et dans la vie d'une grande quantité de gens, une importance inouïe. Si c'était les gourmands de carrière, les professionnels de l'estomac que nous voyions à cette heure se déchirer la poitrine, nous n'en serions qu'à demi étonnés. Mais, par un phénomène de choc en retour et de contagion comme on n'en relève que dans les cataclysmes, il est des hommes et des femmes, d'une parfaite sobriété antérieure, que tout à coup les nouveaux règlements semblent avoir tirés de léthargie et gratifiés *subito* d'une faim dévorante, irrésistible. Ils se vantaient depuis des années « de ne jamais rien prendre entre leurs repas » ; ils étaient capables non seulement de passer devant une pâtisserie sans avoir l'idée d'en franchir le seuil, mais d'y entrer sans consommer et de rester là aussi longtemps qu'il était nécessaire, tels que les philosophes de Couture, inactifs, dignes, et un peu tristes, en face de ceux qui n'en finissaient pas d'engloutir... et voilà qu'aujourd'hui, du moment où les pâtisseries et les thés vont être fermés, ils se sentent la proie, de ce côté, d'une brusque concupiscence. Ils n'avaient jamais pensé à goûter. Il faut désormais qu'ils goûtent! C'est une folie. Ils découvrent *le lunch*

et ses douceurs comme une Amérique nouvelle. La pâtisserie leur ouvre l'enchantement et la variété de ses gâteaux merveilleux ; et ils les veulent tous, quels qu'ils soient : de toutes les formes et façons : les gâteaux-unis. Sans en écarter aucun, leur convoitise les englobe. Il a suffi d'une interdiction formelle pour créer leur désir, car ils sont de ces esprits crochus et contournés qui ne se sentent disposés à vouloir les choses que si on les proscrit. Le mot de défense instantanément les excite et a sur eux un caractère d'attentat à la liberté, dans tous les domaines.



Cette résistance à la restriction, à l'économie ne se fait pas seulement sentir pour les gâteaux. Qu'il s'agisse du sucre, du tabac, de l'essence, ou de la mode et de ses fantaisies, de la toilette et de ses caprices, des mille babioles dont on pourrait si bien se passer, en tout vous retrouverez la même disposition malveillante vis-à-vis de la sagesse et de la raison chez ces incorrigibles obstinés.

Avec la pâtisserie, la parfumerie est aussi une de ces sources de jouissances paradisiaques dont il semble impossible que certaines personnes en ce moment soient capables je ne dirai pas de se priver mais d'admettre la limitation la plus petite. En prendre avec plus de mesure du côté du fard et du rouge, et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur le visage, laisser souffler le vapo-

risateur, et, d'une façon générale, se consumer un peu moins pour son beau physique, sont, paraît-il, même en ces temps exceptionnels, au-dessus des forces humaines. Il est d'adorables créatures tellement bien entrées dans leur peau que le carnage universel n'ôte rien à leurs yeux de l'intérêt qu'on doit à sa carnation.

La perte ou la privation partielle du tabac désenchantent également beaucoup d'honnêtes mortels, et encore ceux-ci sont-ils excusables dans leur détresse, puisque la plupart des fumeurs n'accomplissent avec vaillance et joie leur besogne que grâce à ce bienfaisant poison. Mais ce ne sont pas ces grognards-là qui manquent de courage et de docilité. Le fumeur est par nature un philosophe, un réfléchi, souvent un résolu. S'il est vrai qu'il n'y ait pas de fumée sans feu, chez le fumeur il reste toujours du feu même en l'absence de fumée.

Malheureusement, il n'y a pas que les fumeurs; il y a les fumeuses... et celles-là... n'en parlons pas!

*
* *

Que les restrictions pèseraient peu cependant, pour la plupart, si l'on savait mieux s'y prendre!

Il faudrait d'abord persuader les grincheux de l'égoïsme qu'ils sont dans l'erreur en érigeant comme une excuse et comme un droit la préférence qu'ils accordent au superflu sur le nécessaire. — « Justement, leur enseignera-t-on, puis-

que vous avez fait de votre superflu le principal, c'est là-dessus qu'il faut vous réduire et mériter, accomplir l'effort. » Car on n'arrivera jamais à rien, en effet, sans se pénétrer que la bonne volonté, puis la volonté, personnelles, sont seules capables de tout arranger.

Pour qu'elle soit efficace et pleine, la restriction doit être synonyme de privation. Le sacrifice ne sera léger que s'il est consenti et non subi. A l'axiome cynique et ingénu du commerçant : « On ne vend bien que ce qu'on aime », opposons celui-ci : « On ne renonce bien qu'à ce que l'on préfère. »

La restriction veut la participation de la conscience. En la limitant à une obligation matérielle on en fait une corvée, en la haussant à une opération morale on en fait une créance supérieure, un mérite, une joie du plus pur orgueil. Toutes les petites formalités d'attention, de soins, d'ordre, d'économie, de vigilance, au lieu de passer injustement pour d'étroites pratiques, deviennent des actes intelligents qui s'enchaînent et se nécessitent pour concourir à un même but. On n'a plus à regimber contre telle ordonnance, à mettre l'amour-propre en jeu. Dès que l'ordre vient de soi-même, c'est à soi que l'on obéit, ce qui n'a rien d'humiliant, bien au contraire. Quoi de plus magnifique et flatteur que d'être son propre maître ?

Et quelle suavité totale on goûte alors à faire les choses *tout seul*, sans que nul vous y force et que l'on vous regarde, sans que personne

autre que vous ne le sache et surtout quand rien ne vous serait plus facile, si vous le vouliez, que de ne pas les faire? Cette satisfaction-là est si complète qu'elle anéantit toutes les autres et que l'on finit même, à tel point cela devient agréable, par être gêné de l'éprouver.

C'est la béatitude exquise et impressionnante du devoir accompli, le charme immense de *l'approbation* intérieure et absolue.

RECONSTRUIRE

19 janvier 1918.

Dès le début de cette année 1918 où se sont affirmées avec tant d'énergie la confiance, l'espérance et la foi des cœurs français, voici qu'est faite, comme à propos, une saisissante démonstration de notre volonté de vivre et de préparer sans retard l'immédiat avenir.

On sait qu'un concours avait été ouvert « pour la reconstruction des habitations rurales dans les régions libérées ». Or, le musée des Arts Décoratifs expose dans ses salles jusqu'aux premiers jours de février les projets qui, choisis entre les très nombreux envois, ont paru dignes d'être primés, et adoptés en quelque sorte ainsi que les « types » d'architecture le mieux appropriés aux régions, aux circonstances, aux nécessités des temps nouveaux.

Il faut que tout le monde aille voir cette exposition, preuve et fruit d'une ardeur unanime, d'un effort touchant et savant. Nous ne doutons pas d'ailleurs que le public ne s'y empresse,

mû, bien au-dessus de la curiosité sympathique, par ce désir actif et cet élan généreux de tout l'être qui nous poussent, chacun dans notre sphère et selon nos moyens, à *concourir*, nous aussi, à la grande œuvre de rétablissement général, de reconstruction universelle. Dites-vous bien que, « sans être de la partie », nous contribuerons néanmoins, par l'intérêt cordial que nous y aurons mis, au succès de l'entreprise commune... Nous apporterons notre pierre invisible et réelle. La chaleur de l'opinion publique est précieuse en ces questions, et d'une puissance communicative que rien n'égale. Elle seule peut créer le torrent de zèle qui va droit au but et emporte tous les obstacles.

*
* *

La première impression, qui ne se dément pas une minute au long de la visite, est aussitôt complète. Les yeux et la pensée y trouvent leur charme et leur profit. J'entends bien que la majorité de ceux qui défileront dans les salles se préoccupera peut-être moins, en regardant ces projets, de leur valeur pratique et des commodités qu'ils offrent que de leur pittoresque extérieur et du séduisant aspect qu'ils présentent. Peu importe. Il n'est pas besoin de posséder la technique pour se faire une idée des conditions toutes spéciales qu'exigeait le programme et de la manière si souvent heureuse dont il a été, à des degrés divers, travaillé, serré et réalisé par tous les concurrents.

Il ne s'agissait pas, en effet, d'envisager la réédification des maisons de plaisance et de villégiature bourgeoise. Celles-ci, sans doute, ont connu, autant que les autres, la rage destructive de l'envahisseur, et le moment viendra de songer également à les rebâtir, dans le même esprit d'adaptation locale et raisonnée dont s'inspirent tous les bons ouvriers de la renaissance immobilière. Mais on a été d'abord au plus pressé, aux premiers et indispensables besoins de l'existence. Les nécessités de l'alimentation, de la culture, du travail manuel, la discipline et les conditions mêmes de la vie précisaient et limitaient l'œuvre déjà immense. Le pain commandait le four, et la farine le moulin. Les champs, aussitôt purgés et remis en état normal, exigeaient la ferme ; et tout ce qui dépend du sol, de la terre, bêtes et gens, *voulait* son toit, son abri. Ainsi donc, le plan initial était naturellement tracé. L'auberge, la boulangerie, l'estaminet, la forge, etc... et surtout la maison du paysan, du cultivateur, de l'ouvrier rural, tels étaient les humbles et souverains édifices à ériger en premier lieu, les piliers de soutien qui devaient être déterminés et posés, le noyau d'origine autour duquel se grouperaient ensuite peu à peu, au long des jours prochains et futurs, les éléments divers et successifs du village redressé. Quelle tâche plus importante que la reformation soigneuse et réfléchie de toutes ces cellules brisées, anéanties ! Quel noble attrait, quel magnifique stimulant présentaient les difficultés

elles-mêmes ! Ah ! non ! ce n'était pas là un concours ordinaire, une de ces froides et banales épreuves qui n'occupent que la main et l'esprit et laissent le cœur étranger. Il a bien fallu ici, pour y réussir, que le cœur ait aidé l'esprit et dirigé la main.

Tous ces projets, les meilleurs aussi bien que ceux qui n'atteignent pas la perfection, laissent néanmoins transparaître clairement la tendre pensée de leurs auteurs. En dehors du mérite professionnel par où ils se recommandent, ils sont des actes émouvants de piété patriotique. On y perçoit l'intervention de la plus exquise sollicitude en même temps que l'on est surpris de l'espèce de sens divinatoire avec lequel certains ont compris et pénétré le caractère de l'âme du pays à ressusciter. Ni faute de goût ni faute de tact. Nulle part on ne trouve d'hérésie sentimentale.

J'admirais à chaque instant au passage cette assimilation si prompte et si juste : « Eh quoi ? me disais-je, il semble que ces jeunes architectes n'aient jamais habité que la campagne, et celle-là précisément qui fait l'objet de leur étude ? Et c'est à se demander également, quand on note la sûreté, l'autorité avec laquelle quelques-uns ont situé et aménagé la ferme, ou placé et disposé l'auberge, s'ils n'ont pas été aubergistes, fermiers, cultivateurs ? »

Non, et il n'était pas besoin. Il leur a suffi, sachant leur métier, d'être des soldats, d'avoir vu et éprouvé les ravages de la guerre. Le spec-

tacle des ruines était seul capable de suggérer à leur intelligence apitoyée les modes les plus propres de reconstruction. C'est parmi elles qu'ils ont été chercher et trouver les matériaux voulus. Ils ont appris « sur le tas » qu'on ne relèverait bien la demeure nouvelle qu'en commençant par se baisser avec respect sur ses débris. Un grand nombre de ces jeunes gens sont en effet mobilisés. Ils ont conçu leurs projets dans le boyau, sous la tente, au fracas de la canonnade. Comme le grain, leur idée a dû, pour germer, être mise d'abord dans la terre, au fond du trou creusé pour les recevoir. C'est en étant eux-mêmes à la place des fondations qu'ils les posaient. L'air, le sol et le climat des régions où il leur a fallu, dans une étroite intimité, prolonger leur séjour, les ont instruits et imprégnés comme s'ils étaient natifs de ces lieux mêmes. En travaillant à la résurrection du coin particulier de France abîmé sous leurs yeux, ils obéissaient avec ferveur à un sentiment de gratitude individuelle et filiale. Voilà pourquoi ces plans ont été imaginés et exécutés dans une volonté si expressive de devoir et d'amour.



On ne peut pas citer les noms de tous ceux qui se sont voués à l'œuvre de salut, mais qu'il nous soit permis cependant de tirer hors de pair M. Pierre Sardou, architecte du gouvernement, qui n'en est plus à compter ses succès. Mobilisé

depuis le début de la guerre, il a obtenu pour « sa maison de petit propriétaire rural de l'Aisne » la prime n° 1. Qu'elle est à la fois charmante et pratique, cette modeste et solide demeure basse, toute en rez-de-chaussée avec ses murs au ton de pierre et ses toits bruns ! Rattachée au passé par certains motifs, sobre de lignes, de bonne et franche rusticité, hospitalière et bien close, elle constitue, aux bords du chemin de la vie, l'asile idéal de paix, de labeur et de repos, aussi bien fait pour y durer longtemps que pour y mourir dans le calme et la persuasion d'un beau soir.

M. Bonnier, un aviateur, primé lui aussi en première ligne, a trouvé le temps, entre ses vols, de réaliser le captivant projet de ferme flamande dont une maquette très poussée nous donne le délicieux tableau. Avec ses toits fourrés de neige et ses petites fenêtres allumées dans la nuit, on dirait le décor d'un conte de Noël. Et d'ailleurs, dans la plus profonde acception du mot, n'est-ce pas en effet de nativité, humaine et nationale, qu'il s'agit ? Et l'habitation du maréchal ferrant, telle que M. Pierre Patout nous en grave l'image, traitée comme un « vieux bois », est, elle aussi, de la plus cordiale et large attirance. La magnifique charpenterie de ce robuste hangar à la structure d'antique halle ! Rien qu'à la voir on entend le chant des marteaux, et le parfum de la corne grillée monte dans l'air. Beaucoup d'autres, qui m'excuseront, mériteraient la citation. Tous, alors qu'ils composaient

là des maisons, ils ont écrit des poèmes, des ballades du temps nouveau, où reviennent des souvenirs des temps anciens ; ils ont repris et continué, en les adaptant d'une main souple aux formules du présent, les traditions de la vieille architecture provinciale, et ce religieux souci qui les a guidés communique à l'ensemble de leurs trouvailles une ravissante harmonie, une ressemblance de famille.

Et c'est également un cantique d'actions de grâces que dans un ciel rasséréné, parmi les vergers rétablis, sur le village qui respire, entonnent les claires et fraîches maisons aux toits grimpant vers le bonheur. Oh ! l'attendrissante promesse des cheminées d'Alsace, colonnes ayant pour chapiteau broussailleux leur nid de cigognes ! Ainsi la ruine, hélas ! paraît déjà, quand on l'oublie, de l'histoire lointaine. Les pierres de la France mutilée ont changé de voix. Hier elles criaient, aujourd'hui elles chantent.

Mais le jour où seront enfin livrées aux revenants de ces régions les riantes et nettes demeures nouvellement parées... comme il faudra que ceux-ci s'appliquent à en sentir le charme et la valeur morale, tout ce qu'elles contiennent de dévouement, de sacrifice et de *droits*, tous les soins d'amour attentif et d'entretien jaloux qu'elles exigent ! Ce sont des maisons saintes, rares, jolies, qu'il y aurait impiété à laisser s'abîmer et se détériorer. Il faudra donc les ménager, les traiter bien, en avoir la coquetterie et l'orgueil, pour que tous les bons artis-

tes, qui les ont imaginées et offertes à la patrie avec une ferveur si délicate, n'aient point dans l'avenir le cœur triste en les retrouvant avilies, méconnues et souillées... Grande et utile éducation à entreprendre que celle-là, auprès du paysan et de l'ouvrier, et qui s'imposera comme une des besognes pressantes de demain.



Cette vaste et passionnante question du rétablissement de nos provinces dévastées est une matière inépuisable ; elle étend de tous côtés la profondeur de ses perspectives. Je n'ai pu, à mon grand regret, qu'émettre en passant quelques considérations d'ordre moral, et je m'aperçois, forcé de finir, que je n'ai presque rien dit. D'autres heureusement, mieux armés et documentés que nous, d'une technique plus sûre, et préparés par une consciencieuse étude, ont exposé et traité sous toutes ses faces le problème qui, en ces lignes, nous déborde. Je ne saurais mieux faire, en terminant, que de recommander à ceux de mes lecteurs désireux de se renseigner à fond l'excellent ouvrage que, précisément sous ce titre significatif : *la Maison de France*, vient de publier M. Léandre Vaillat (Flammarion, éd.). Apôtre de cette pensée fondamentale : *A chaque pays sa maison*, il a été un des premiers et dévoués organisateurs du beau mouvement dont nous apprécions aujourd'hui les précieux résul-

tats. Composé des substantielles études si remarquées naguère dans le *Temps,* son livre, à la fois d'un artiste érudit et fin et d'un écrivain charmant, est le plus agréable et savant travail consacré à ce grand sujet.

LE TON FRANÇAIS

26 janvier 1918.

Que faut-il entendre d'abord par ce mot : le ton ?

Quand vous employez des expressions comme celles-ci : « Il l'a pris sur un ton !... Voilà un ton que l'on ne peut admettre... Ce n'est pas le ton qu'il faut... Changez de ton... », il est bien évident qu'en dépit de la définition première et générale donnée du ton : « degré de l'élévation ou de l'abaissement de la voix », il s'agit presque toujours pour vous beaucoup moins de la *voix* elle-même que du *sentiment* qu'elle traduit, qui l'inspire et la règle, et dont il est, en dehors du son tout pur quoique grâce à lui, l'expression intellectuelle et morale.

Le ton, comme on le considère le plus souvent, est, avant tout, l'accent directeur de l'esprit, ce par quoi la pensée, plus encore que par la lettre, non seulement se signifie et se révèle, mais manifeste son désir, fait connaître sa volonté, et même l'impose. On peut juger par là de son importance et de sa nécessité puisque les mots,

si bien choisis, si expressifs et si éloquents fussent-ils, mais livrés aux uniques ressources de leur signification grammaticale, ne seraient pour ainsi dire rien si le ton n'était là pour les animer, leur communiquer l'éclat, la chaleur, la force active et la puissance magnétique.

Il s'ensuit que les mots — ceux-là seulement qui ont la charge et l'honneur de représenter de grandes et bonnes idées — ayant besoin, pour jouer leur rôle bienfaisant et atteindre leur but, d'être commandés par le ton, il importe que celui-ci se mette au niveau, et il ne peut être à la hauteur des mots que s'il est à celle des idées, sinon vous avez désaccord et rupture. Cela explique comment il arrive tant de fois que des choses excellentes demeurent sans effet et retombent en route, parce que mal rendues, mal sonnées, elles n'ont pas été comprises ou de travers. Elles avaient l'air d'avoir tout pour elles, le fond et la forme, mais le ton n'a pas été celui qu'il fallait, et aussitôt tout a craqué. Et non seulement elles n'ont plus alors effectué le bien que l'on en attendait, mais elles sont indirectement et involontairement devenues une source de mal. On les a suspectées, dénaturées, accusées et condamnées... quoiqu'elles fussent innocentes... mais à cause du ton qui les avait trahies.

Est-il donc si difficile à trouver, direz-vous, ce ton spécial ? Que n'est-il pris, dans le particulier ou en public, chaque fois que la nécessité le réclame ?

Evidemment. Mais le point précis et délicat, c'est qu'il ne suffit pas toujours de vouloir le prendre pour l'obtenir.

Prétendre en effet se l'assurer rien qu'avec de l'intelligence et de l'audace, au nom de l'ambition, par l'orgueil, en faisant appel à la souplesse ou à l'énergie du caractère, à la puissance de la volonté, au secours même des grandes passions dominantes... tout cela n'est pas encore assez.

Il y faut l'amour, l'amour supérieur, celui qui vient de l'âme, car ce n'est pas par hasard que ces deux mots, âme et amour, le contenant et le contenu, si étroitement unis et mêlés, sont presque pareils. Sans l'amour produit par l'âme il n'y a pas de ton parfait et décisif, dans aucun ordre d'idées élevées et de sentiments essentiels. Enfin, même irréprochable ainsi et d'une entière pureté, le ton, pour accomplir jusqu'au bout sa mission, ne doit pas se contenter de répondre au goût ou de vaincre les résistances de celui qui l'adopte, mais s'inspirer en même temps de la nature et du tempérament de ceux auxquels il est destiné. Quand c'est au nom d'une grande cause, on parle toujours moins pour soi que pour autrui. Il y a donc une capitale urgence à choisir — avant même de se demander et de savoir si c'est absolument le sien — le ton le plus capable entre tous d'atteindre les autres.

Evidentes partout, ces observations élémentaires empruntent aujourd'hui aux événements, comme aux qualités et aux défauts de notre race, une force de justesse et de vérité qui frappe plus

encore. Le ton, qui dans tous les pays ne manque pas d'avoir sa grande action respective, en exerce dans le nôtre une considérable, et c'est bien chez nous, plus qu'ailleurs, que le ton fait la chanson. On ne pourrait peut-être pas le dire aussi catégoriquement de l'Angleterre et des États-Unis. Nos amis ont bien le ton, sans doute, mais chez eux, à l'inverse de nous, c'est le plus souvent la chanson qui le fait.

Chez nous, pour tout, pour les petites choses et à plus forte raison pour les grandes, il y a un ton à trouver, à prendre et à garder : *le ton français*, lequel a, plus d'une fois, bien au-delà de nos frontières, servi dans le monde entier où on nous l'a emprunté comme étant le plus beau, le plus clair, le meilleur. Dans les circonstances exceptionnelles et décisives de l'histoire, dans les fastes de la bravoure et du sacrifice, dans l'interprétation la plus raffinée du devoir, nous donnons le ton : c'est la caractérisque de notre honneur.

Parfois nous sommes menacés ou tentés de le perdre, alors nous en ressentons sur-le-champ un malaise qui nous avertit. Mais, que retentisse bientôt la voix proclamant et dictant avec l'accent qualifié les ordres de la conscience, nous retrouvons le ton.

Nul ne l'a mieux défini que Buffon quand il l'appelle « la convenance du style, ou du langage, à la nature du sujet ». Et nous y ajouterons, sans craindre de nous répéter, que cette convenance du style ou du langage doit égale-

ment s'appliquer à la nature des personnes, de celles qui parlent et surtout de celles à qui l'on parle. Ainsi l'on n'obtiendra jamais rien des gens de France si on ne prend pas pour eux le ton français.

*
* *

Qu'est-ce que ce ton-là ? En quoi consiste-t-il ? Vous le savez tous aussi bien que moi. C'est celui de la franchise, de la droiture, de la netteté, de la brièveté, de la simplicité, dans lequel nous sentons l'amitié, l'amour, le désintéressement, la générosité d'une flamme, l'utilité ou la grandeur d'un but ; celui qui inspire la confiance parce qu'il en découle, un ton correspondant à nos plus nobles désirs, timides ou avoués, à notre instinct du vrai, à notre irrésistible et perpétuel élan vers le bien, la justice et la liberté. Il n'a pas besoin de se faire adulateur et gentil pour passer. Qu'il ne se croie pas obligé d'être agréable à tout prix et de ne se prêter qu'à des choses plaisantes ; il peut au contraire, quoique dépouillé d'artifice, et dur, et même brutal, gagner en valeur et nous captiver plus sûrement. Nous lui pardonnerons de nous heurter, nous n'admettons pas qu'il nous choque. Pourvu qu'il soit ferme et loyal nous l'accepterons, dût-il en nous remontrant le devoir nous remettre en face des fautes. S'il nous rudoie, c'est pour nous redresser. Et nous voulons aussi qu'il « nous réapprenne » à nous-mêmes, que, dans les circonstances diffi-

ciles, il nous aide à nous reconnaître, à nous retrouver, qu'il nous rabatte dans le bon chemin. Ah! Il n'est pas long à faire son effet. Tout de suite on le comprend. On s'écrie : « C'est lui ! » et dès lors la voix qui s'en est emparée est bue, et obéie. Un ton loyal, honnête et limpide, qui résonne et vibre de vérité, de sagesse et de raison, peut tout oser, tout espérer ; sa force est illimitée, souveraine ; plus il sera simple et plus il sera éloquent. Il va si loin ! Le bruit des mots, le son est pour l'oreille, leur sens est pour l'esprit, mais le ton est pour le cœur et pour l'âme, et il n'arrive à l'âme que s'il en vient. C'est le ton qui s'enfonce en nous, qui monte — ou qui descend — jusqu'au réduit des consciences, et qui là nous émeut, nous remue, nous tracasse. Il a ceci de merveilleux qu'il s'établit et se manifeste sans verbiage inutile et sans preuves, par un phénomène instantané d'irradiation morale. On l'entend, on le croit. De la simple parole il fait en un moment une parole d'honneur, il tient du premier coup les choses qu'il promet, il ramasse et renferme en lui le passé, le présent, l'avenir, il déchire les voiles, il déjoue l'intrigue et renverse l'embûche, il met à vif une situation, éclaire un coin sombre et débride une plaie sociale, il dissipe un malaise, balaie un nuage, écarte un danger, ou l'étale, il crée à sa guise l'atmosphère politique, il obtient de la foule un consentement ou un refus, il arrache d'un peuple ou cueille à ses bras tendus comme des branches tout ce qu'il veut : renoncement,

obéissance, et toutes les grappes de sacrifices ; et en se faisant aimer, admirer, et bénir.

Tantôt c'est le chef, celui qui parle et agit *avec le ton*, qui le donne au peuple ; et tantôt c'est la multitude qui, dans l'ardeur unanime de ses vœux, le procure au chef et l'en investit. Souvent aussi ces deux facteurs sont simultanés et se rencontrent dans le grand accord. Une situation tendue, dans laquelle tout est en jeu, peut encore, ici ou là, le faire jaillir à l'instant suprême. Et alors le ton devient, dominant les mots qu'il éclaire et transfigure, l'appel national, le cri d'alerte et de salut.

Quand il a ouvert la bouche, à la Marne, et ensuite en Alsace, Joffre a eu le ton.

Et Galliéni, quand il a écrit, pour les murs de Paris, son affiche de deux lignes.

Et Clemenceau l'a aussi, et le tient, au soulagement et à la gratitude immense du pays entier.

C'est le ton français, tellement clair, irrésistible, et large et rayonnant qu'il se retrouve chaque jour sur les lèvres de Lloyd George, et qu'il s'adapte de lui-même aux mots que proclame Wilson.

LA FORCE DES CHOSES

2 février 1918.

Depuis le début de cette année on parle au moins autant, si ce n'est plus, de la paix que de la guerre. Je n'en déduis rien. J'énonce un simple fait que chacun d'ailleurs a pu constater. On voit, ou on croit voir ici et là, en ce sens de la paix, des indices, des signes ; il y a de ce côté « un courant » manifeste. Est-ce un mal ? Est-ce un bien ?

Cela dépend.

Ce n'est pas un mal si on envisage la paix sans se relâcher des commandements de la guerre.

Ce n'est pas un bien si l'on considère avec une exclusive fixité la paix, au point de s'y accoutumer peu à peu préventivement, et d'y croire avant qu'elle soit faite, c'est-à-dire *gagnée*.

Cet état d'esprit d'une paix « dans l'air », d'une paix qui ne saurait indéfiniment se reculer et qui de plus en plus se rapproche, est tra-

duit, dans la plupart des entretiens, par une phrase-type au sujet de laquelle il semble que l'on se soit donné la consigne et qui est celle-ci : « Il faudra bien que cela finisse, fatalement, *par la force des choses.* »

Les choses... Quelles choses ? J'entends la pensée que l'on résume ainsi et je ne méconnais pas jusqu'à une certaine limite sa justesse philosophique, mais cependant je n'aime pas plus l'expression que le sentiment et je me méfie des deux. Ces fameuses « choses » d'abord, auxquelles on se réfère avec tant de confiance, me représentent, dans leur immensité, un bien vague pouvoir. Les choses !... C'est un mot qui n'est pas très répandu dans le vocabulaire et les milieux de l'action, du travail, de l'élan. Avec sa gravité à la Lucrèce et ses langueurs à la Verlaine il fait plutôt partie du verbe de la méditation et de la poésie ; il est plein d'une poignante et lourde sensualité... ; il sert à rendre à merveille les mystères de la nature et les phénomènes du monde extérieur, à qualifier, en lui prêtant une vie et des manifestations, tout l'inanimé qui nous enveloppe et au milieu en même temps que vis-à-vis duquel nous ne sommes peut-être nous-mêmes, êtres animés, que la plus infime de toutes les « choses ».

Et nous les douons, ces choses presque miraculeuses, d'une quantité d'attributs, de moyens et même de sentiments d'une espèce particulière. Après « la force des choses » en général, il y a leur voix, leur silence, leur beauté, leur mélan-

colie, leurs reproches, leurs regrets ; et même, en détournant de son vrai sens le vers fameux de Virgile, on leur prête des pleurs... Mais vous observerez que le plus souvent c'est dans une atmosphère de rêverie et de triste nonchalance qu'elles sont évoquées sous tous ces aspects et qu'elles se rendent avec le plus de bonheur au tranquille appel qu'on leur adresse. Il est rare que vous entendiez dire : l'encouragement, le bon conseil, l'espérance, la sagesse, l'activité, la raison, la joie des choses... Non. *Sunt lacrymæ rerum*. Pas plus qu'on ne se les figure en fonction de rire, on ne leur accorde un esprit adjuvant.

Ce mot même de *force* et qui a pourtant en lui une si évidente et si expressive puissance... eh bien, comme par un sortilège, à peine est-il accouplé aux « choses » qu'il pâlit, s'atténue et perd à ce contact une bonne moitié de sa vigueur. Entre la force tout court et « la force des choses » qui semblerait cependant devoir être bien plus grande, vous sentez vous-même qu'il y a un abîme, et que, par rapport à la première, la seconde fléchit et n'en est qu'un diminutif. Dans ce dernier cas elle prend un sens fatidique où sombre et disparaît, comme en un naufrage, la volonté.

Il devient plus facile alors de s'expliquer le malaise indéfini que cette soumission si complète à la force des choses détermine chez quelques-uns moins prompts d'abord à la reconnaître et ensuite à la subir. C'est qu'ils pressentent

là le trouble d'une abdication. Cette force des choses acquiert en effet, instantanément, dès qu'on se plaît à la produire et à l'enfler pour les besoins de la théorie, une telle importance, un tel volume moral qu'elle vous stupéfie, vous paralyse et vous écrase... Elle offre la formidable et accablante inertie de la montagne. Elle est, dans un autre domaine, constituée comme elle par le progressif entassement, l'agrégat, la superposition de tous les éléments destinés, par une loi secrète et inévitable, à la construire, à l'élever, à lui donner l'ampleur et le poids qui doivent à l'ultime minute emporter tout dans la balance. Elle a le désir évident et la prétention de s'imposer, par elle-même, en écartant tout ce qui n'est pas elle. Il arrive alors qu'en vertu d'une suggestion et d'un envoûtement assez naturels, on se laisse entraîner à la considération — épouvantée ou satisfaite selon la circonstance — de cette force des choses irrésistible, énorme, suprématique, et si opportune en même temps, si commode et si agréable, puisqu'elle s'amène là juste au bon moment pour conclure et terminer de son propre chef, presque en dehors de nous, sans que nous ayons à prendre dans le présent et à assumer en vue de l'avenir la responsabilité de la décision suprême. Voilà qui est réglé. Si la question finale, sur certains points, n'a pas pu se trancher d'une façon absolument conforme à nos vieux désirs, nous dirons : « Ce n'est pas notre faute, c'est la force des choses qui l'a voulu, c'est elle qui a

tout fait. » Mais apercevez-vous alors dans quelle direction nouvelle, en tenant déjà sinon ce langage, du moins intérieurement cette pensée, vous orientez tout à coup et abaissez votre conduite? Vous cessez d'être agissant pour devenir passif. Vous tournez de l'acteur au spectateur. C'est « la force des choses » qui désormais, comme une mercenaire, va travailler pour vous, à votre place, et dont vous allez, en témoin dépassé, vous contenter peut-être de suivre, avec une inconscience de retraité curieux et ému, la marche et les progrès. Avant la fin du procès vous vous récusez vous-même, pour vous en remettre aux soins de ce défenseur abstrait et imprécis. En somme, dussiez-vous protester de bonne foi contre une pareille allégation, vous déposez moralement les armes.

Le ton même sur lequel vous êtes obligé de saluer cette ingérence supérieure de la force des choses vous trahit, vous condamne ; je vous défie bien de le faire en y mettant énergie, endurance et fierté. Non, malgré tout, quand on prononce ces mots, ralentis par une secrète honte, la voix et les bras tombent. Quelle que soit la pudeur ou l'adresse avec laquelle on s'applique à la déguiser, cette formule s'imprègne de renoncement, d'une lassitude qui peut bien se justifier mais qui cependant est coupable. La force des choses ! complainte de la résignation qui se chante toujours sur l'air de : « Que voulez-vous ! »



Quelques-uns, il est vrai, tout en la considérant, comme ils s'imaginent qu'elle le mérite, se défendent de l'interpréter dans ce sens d'acceptation fatale qui nous inquiète. Mais alors, victimes d'une autre erreur, ils lui reconnaissent une évidence et une qualité de certitude extravagantes ; ils en ont la foi, pour mieux dire la superstition. Ils rapportent tout à elle, en attendent tout. C'est la force des choses qui procurera la victoire, qui fera la paix et aplanira demain toute la série des difficultés ultérieures.

Enfin cette force des choses si obligeante et si sûre, on ne se contente pas de l'attendre et de la guetter, on lui fixe un terme, on l'emprisonne entre des dates choisies et prochaines, on lui assigne des délais qu'elle ne saurait décemment franchir. A quelques semaines près, c'est CETTE ANNÉE, fin août, commencement de l'automne, au plus tard, au plus tard !... qu'elle doit se manifester et consommer la guerre. Dès lors beaucoup d'honnêtes gens se figurent que l'année 1918 est la seule et grande maîtresse des événements, que c'est elle qui contient dans ses entrailles toutes les solutions du problème, attendues, souhaitées, et qu'elle ne peut donc pas se dispenser de le résoudre. Par une détermination du désir pris pour une réalité, tout, en se trouvant ainsi ramassé et bloqué dans ce court espace de temps qui va de maintenant à l'extrémité de la belle saison, il n'y a plus, n'est-ce pas, qu'à

attendre patiemment que cette date arrive, et se décroche pour que *ça y soit*? Au lieu d'une question d'initiative, de volonté, de persévérance et de vigueur redoublée, ce n'est plus qu'une affaire de temps. Au lieu des soldats, c'est le temps qui va « marcher ». On pourra se mettre à rayer les jours sur le calendrier, et chaque fois qu'on en aura biffé un en se félicitant qu'il soit passé, il ne viendra pas à l'idée qu'au moment où on croira ce jour gagné, il sera perdu! On sera comme les pauvres enfants auxquels on a l'imprudence de dire, pour se débarrasser de leurs questions et de leurs convoitises : « Quand tu seras grand! A ta majorité! Aie d'abord vingt ans! » et qui, crédules et paresseux, n'ayant rien fait jusque-là que de soupirer après l'échéance promise, sont tout ahuris plus tard de voir que l'âge annoncé ne réalise rien à lui tout seul de ce qu'ils espéraient et qu'il a refusé de travailler pour eux puisque eux mêmes s'en dispensaient.

Laissons donc là, si vous le voulez bien, la force des choses. Elle existe, c'est entendu, et il est fort possible, et même probable qu'elle travaille pour nous. Tant mieux! Qu'elle fasse de son côté tout le possible. Il va de soi que ce n'est pas nous qui l'en empêcherons, et si par aventure elle manœuvre de façon à nous rapprocher de la victoire et de la paix, nous la bénirons. Mais après! Pas avant. Et en tout cas, répétons-nous bien qu'elle ne suffira pas toute seule à la gigantesque besogne, et qu'elle veut être mieux aidée que par notre contemplation. Ce qu'elle

réclame c'est nous, notre part de courage et de mouvement pondérables. La force des choses en effet ne sera rien sans la force de nous-mêmes, et quand je dis nous, il ne s'agit, on le comprend, que de nous, *gens de l'arrière*, car ceux du front vivent complètement à l'écart de la force des choses... Si vous leur en parliez ils vous riraient au nez : « Connaissons pas cette force-là ! Ça n'est pas elle qui emportera le morceau. »

Non, la force des choses : article de civils; encore une fois tenons-en compte, mais avec une extrême réserve, et redoutons-la plutôt, car elle est perfide, elle endort et crée trop aisément le Nirvâna de la confiance ou du fatalisme.

Il vaut mieux ne prendre de la formule et de la pensée dangereuses que la première partie : la force. Nous serons seulement alors dans la réalité des faits et de l'instant. En ce sens-là, oui, nous pouvons dire, et sans nous abuser, que nous entrons dans la force suprême de tout, des résolutions, des volontés, de l'acharnement, dans la force de la fabrication, des moyens, des effectifs, du tir, de l'attaque et de la défense, et de tous les sacrifices.

Voilà le seul ensemble de choses dont la force, non pas impersonnelle mais pratiquée par nous, arrachera la victoire et la paix.

PENDANT QUE LES GOTHAS...

9 février 1918.

La nuit est calme. Et tout à coup un étrange cri, lugubre et glacé, la perce et la déchire, le sifflet de la sirène, aigu et rauque, et long, et caverneux comme s'il s'échappait d'une puissante conque; cri de bête aquatique et ténébreuse, plein d'espace et de profondeur, où semblent gémir avec le vent tous les oiseaux de mer en fuite et qui est comme la clameur éperdue et trouble du brouillard, l'exhalaison des âmes de naufrage... Impressionnant déjà quand il s'élève, au cours de la vie normale, pendant la ruée de l'auto dévorant la route, ou sur le fleuve tranquille, avant l'arche du pont qu'il salue, il vous saisit et vous étreint quand, devenu brusquement cri de guerre, il annonce les Gothas.

Sans doute Paris n'a pas peur. Loin de l'effrayer, le danger l'excite. Mais l'appel de la sirène nous avertit que la mort va passer et qu'elle s'apprête à frapper surtout des femmes, des faibles, des innocents, des êtres sans défense, et c'est ce

qui lui fait cette voix de lamentation. Elle a beau s'éloigner et se taire, elle persiste en nous où elle continue à remorquer, comme au bout d'un câble tendu, les sentiments roidis de notre cœur.

Voici donc l'attaque « sérieuse » attendue depuis si longtemps, et qui ne surprend personne. Le canon ne va pas tarder.

Il éclate, en un départ franc, rapide et résolu. Il dit : « Je suis là, je veille. » Il rassure. En même temps il établit et consacre le fait, il prouve que « c'est commencé ». Les coups se suivent à de brefs intervalles. On devinerait, ou reconnaîtrait, même sans l'avoir jamais entendue auparavant, la voix tranchante et sèche de notre artillerie. Soudain une détonation nouvelle, large et grasse, s'étale; c'est la première bombe qui aboutit. Où? Loin encore. Peut-être moins qu'il ne paraît. Et d'autres bientôt, avec le même gros fracas d'écrasement, tombent, secouant malgré tout par choc en retour, jusque dans leur quiétude momentanée, ceux qu'elles n'atteignent pas. Comment ne pas songer qu'à cet instant même des êtres vivants et confiants, riches d'avenir, prodigues de desseins, sont fauchés, anéantis? On se penche, on écoute avec plus d'angoisse, on s'attend à des cris, à des plaintes, des pleurs... et on ne recueille que ces coups, ces explosions qui semblent trouer seulement le vide et n'aboutir à rien. Dans l'isolement et à distance il faut faire effort pour « réaliser » les victimes.

Je regarde autour de moi. Tout est bien à sa place, ainsi qu'à l'ordinaire. L'immobilité des choses affecte cependant une rigueur plus serrée, non que la matière et les objets montrent de l'inquiétude, car ils font eux aussi parfaite contenance, mais ils se sentent menacés, ils *savent*. Les portraits des défunts, des morts d'autrefois, prennent surtout dans ces moments là, une physionomie d'un relief incroyable. Comme nous ils suivent l'orage, leur œil de côté l'écoute autant que l'oreille, ils guettent chaque détonation; mais, tout en prenant une part au drame qui se joue, ils témoignent pourtant qu'ils planent au-dessus, qu'ils en sont détachés. Ils sont bien avec nous, mais en dehors de nous, et, *d'ailleurs*, de l'autre côté... Que cela est impressionnant! Après que l'on envisage sa propre et brusque disparition, imaginer, et tâcher d'accepter, avec souvent plus de regrets, celle des choses qu'on a aimées presque autant que soi-même et qui faisaient le charme de la vie.

Je vais à la fenêtre, et je soulève le rideau. J'ai devant moi des jardins qui s'étendent jusqu'à de vieux murs sur lesquels les arbres, par cette limpide nuit, découpent leurs ombres bleuâtres. Le ciel a tous ses diamants, ses perles, ses opales, et la lune impassible, invulnérable, éternelle, est là qui nous éclaire et nous étonne toujours.

Cependant la canonnade redouble. Est ce vraiment ici, sur Paris, qu'a lieu ce combat fantastique? On hésite à l'admettre. On se figure

des « expériences » qui se feraient là haut : ou plutôt des prodiges sans précédents, une altercation de planètes, des querelles d'astres en guerre... Mais non, le terrible bruit est bien d'ici bas, local et terrestre quoique aérien, car ce que l'on appelle la terre comprend, en dehors du sol, par extension et rattachement, et de droit aussi, toute une zone de ciel, des confins d'infini... Monterait-on jusqu'à 10.000, 20.000 mètres, on ne quitte pas la terre, on reste toujours un homme... Et ce bruit enfin n'a pas le caractère et la gigantesque sérénité qu'auraient des disputes de mondes. Si formidable qu'il soit, ce n'est que la rage de nos passions qui le cause et l'effectue. Mais dans ce ciel majestueux et comme indifférent, des points d'or voyagent. Leur navigation se poursuit, directe, régulière. Barques glissant sur l'autre flot nouvellement conquis, elles vont, toutes voiles dehors, un feu à la proue. Doit-on les bénir? les maudire? Qui les monte? Un pirate? Ou un de nos gardiens? On n'ose pas se prononcer. Bientôt d'ailleurs les étoiles, les vraies, ont l'air, par instant, de bouger, de courir, de voler, tandis que les mobiles, celles qui font leur chemin, paraissent se fixer. La vue se brouille. On ne s'y reconnaît plus.

Je quitte ma fenêtre, et je m'assois, tout pensif de tristesse, de sommeil et d'ennui. Le canon ne cesse pas de tonner... On commence à s'y faire, on éprouve peu à peu qu'il façonne et bat, comme un marteau, le fer de notre volonté.

Supposons que le massacre et le dégât puissent s'accomplir sans le moindre bruit, sans qu'ils soient perceptibles à l'ouïe la plus fine,... nous ressentons à cette idée un surcroît d'horreur, car le silence ajoute à l'épouvante, il n'est pas seulement l'obscurité de l'oreille, il fait passer, dans les tragiques circonstances, de l'ombre sur l'esprit, il enténèbre l'âme à l'heure du danger et crée déjà, par anticipation, l'atmosphère du tombeau.

Je regarde ma pendule, et je trouve le temps bien long. L'aiguille avance difficilement, les minutes sont pareilles à des gouttes qui, suspendues et sur le point de se détacher, ne tomberaient pas, ou à peine, de loin en loin. Aussi, par un effet naturel, s'échappant de sa prison, ma pensée s'en va hors les murs et se répand partout. Dans une suite de visions rapides et presque simultanées auxquelles je me cogne, j'assiste aux diverses phases du bombardement, je surprends, je connais les mille scènes de l'intérieur et de la rue ; je suis sollicité, roulé, bouleversé par tous les incidents du fléau dont le tourbillon m'environne. La réalité de feu, de flamme et de sang qui s'accomplit sous le manteau et comme à l'abri de cette nuit si douce et si pacifique, s'offre et s'impose à moi, franchit ce qui nous sépare et vient me chercher, m'emmène. L'accompagnement obstiné du canon n'ôte rien à la majesté du silence. Loin de le détruire ou de l'abîmer, il y contribue plutôt et développe sa grandeur. Chaque coup l'élargit,

le creuse et le rend plus profond. Et chaque fracas de bombe nous assène à nouveau l'écrasante pensée : « Qui meurt en cet instant ? Combien sont frappés debout ? et sont — tout éveillés — rendormis pour toujours ? ou tués en plein sommeil ? Quel pauvre *enfin* s'est enrichi ? Quel riche a tout perdu ? » Car la torpille n'a pas d'égards, et le toit du millionnaire est aussi mince pour elle que celui de l'indigent. Dans plus d'une maison, au fond de bien des chambres, je regarde ceux qui, comme moi ici, sans avoir besoin de se croire braves, sont méditatifs, sages et résignés, qui se souviennent, remontent le passé, causent tout bas avec les parents disparus et les amis lointains, feuillettent un livre, marchent les mains derrière le dos, et se rassoient, et rêvent... et ceux qui tiennent des propos graves, ou simples et sensés, ou tendres, touchants. — « Sans doute la mort peut venir. C'est encore un peu tôt. Qu'importe ? Si l'on part ensemble, on ne se quittera plus. » Ainsi devisent, un peu dépeignés par l'alerte, les vieux époux à cheveux blancs qui, sur une explosion plus forte, se prennent la main et se regardent dans les yeux avec un beau sourire...

Je vois ceux que, selon leur tempérament, la gaieté galvanise, une gaieté qui n'a rien de sacrilège et reste saine et salutaire, étant une forme de la vaillance, un des principaux ressorts de la race.

Et puis il y a les locataires haut perchés qui eux, cependant, resteraient bien sans s'alarmer,

là où ils sont, mais qui tout de même doivent descendre « à cause des enfants... » et je les accompagne, tous ces petits de deux, trois, quatre ans et plus dont cette nuit est en train de se fixer à jamais sur le tableau de leur mémoire et sera peut-être plus tard le plus ancien, le premier souvenir, celui par lequel se sont révélés subitement le sens de la vie, la conscience du moi, de la personnalité. Je les repousse exprès jusqu'aux dernières limites de l'âge ; et dans soixante, quatre-vingts ans, quand la moitié de ceux qui existent encore aujourd'hui ne seront plus, j'écoute un de ces vieux revenants de 1918 dire à d'autres petits qui le pressent : « Racontez ? — Eh bien ! voilà... je me souviens... on m'a vite enveloppé dans des couvertures jusque par-dessus la tête, pour me descendre, en courant, dans l'escalier. Je demandais : « Quoi donc, maman ? Est-ce le petit « Noël ? » On m'embrassait. « Non, ça n'est « rien. Dors. » — Et quand on le questionnera : « Et votre papa ? — Il n'était pas là. — Où donc était-il ? — A la guerre... »

Et puis, ramené toujours par le bruit du canon, je me représente la fiévreuse et combative activité de tous ceux qu'en ces instants commande une fonction, réclame un poste, appelle un devoir, qui à tous les degrés ont un rôle prescrit de garde, de secours et de sauvetage ou simplement même de présence... et je vois tout ce monde, tous ces bons agents de la sécurité publique, se jetant par les rues criblées, se préci-

pitant, chacun à sa tâche : les gardiens de la paix, les brancardiers, les porteurs de civières, ramassant les blessés, les pompiers lancés vers l'incendie, en grappe, sur leurs chariots rouges, ou bien encore escaladant la grande échelle dressée contre le mur qui branle, et les pharmaciens et les médecins de quartier surmenés, tout le personnel des hospices debout depuis la première minute, et tous les services déclanchés par les sonneries de téléphone, tous les rouages de l'administration mis en marche par la catastrophe et donnant avec ordre leur maximum de force et de résultat,... et la Présidence, tous les ministères, les cabinets de préfectures, la Place, les musées, tous ces grands centres éveillés et vigilants, occupés par leurs chefs respectifs et leurs responsables... pendant que, là-haut, les préposés au T. S. F. de la tour Eiffel continuent tranquillement à « enregistrer » dans leur cage en vitres qui craque, parmi le tonnerre des éclatements et la ribambelle des feux...

Combien d'autres visions, dont je n'ai pas besoin d'avoir le spectacle direct pour être sûr de leur réalité, me frappent, me possèdent ! Celle des pirates n'ayant qu'une seule et abominable pensée, lâcher vite la quantité de bombes, le « lot » réglementaire et puis fuir, fuir... rejoindre... à la vitesse de l'ouragan... Ils sont là, crispés de haine et de rancune au-dessus de ce *Paris* qu'ils n'ont pas pu avoir et déshonorer, sur lequel ils arrivent bien, pendant un moment, la nuit, à rôder, mais qui leur est

interdit, où ils n'ont pas le droit de s'arrêter, de descendre et de mettre pied... Quel supplice pour leur orgueil ! Ils tuent, sans doute, hélas ! ils font des victimes, des morts devenus aussitôt glorieux, mais après il faut bien qu'ils s'en retournent chassés par nos cavaliers de l'espace qui restent toujours, en fin de compte, maîtres du ciel et du terrain, maîtres de Notre-Dame, du Panthéon, du Louvre, de la Sainte-Chapelle, et de l'Arc de Triomphe, de ce Paris dont ils méritent nuit et jour d'être appelés : « les Conservateurs », et qui leur a voué en échange une reconnaissance sans bornes, illimitée comme le firmament où seuls ils ont pu, depuis la création du monde, rajouter des étoiles.

LE DEUIL DE GUERRE

16 février 1918.

Ceux ou celles qui ont perdu un des leurs *à la guerre*, que ce soit un père, un frère, un fils, un mari, ne pratiquent pas le même genre de deuil et n'éprouvent pas surtout la même nature de chagrin que si celui qui leur a été enlevé avait péri *en temps de paix*. C'est un fait reconnu. La mort du combattant sur le champ de bataille entraîne dans la douleur des survivants de la famille les plus rapprochés et qu'elle atteint davantage un ordre d'idées, de sensations, de sentiments nouveaux et inattendus qui diffèrent, par une quantité de points, des impressions et des effets qu'eût produits chez eux le malheur d'une mort naturelle.

Sans doute la mort du soldat finit par devenir, hélas ! à notre époque, une chose qui semble naturelle, et cependant on éprouve qu'elle ne l'est pas, que l'homme ainsi frappé, brusquement arrêté et tranché en plein cours, est détruit en dehors des conditions qui physiquement et

moralement l'avaient formé et le régissaient ; qu'il a rompu — presque toujours par une décision de sa propre volonté, par un sacrifice extrême noblement consenti — l'organisation préétablie de son existence ; en tout cas on ne peut s'empêcher de voir avec certitude que le soldat mortellement atteint ne meurt que parce qu'il est tué. Il ne finit pas de lui-même et tout seul, selon le sort que lui faisait bonne ou mauvaise sa santé, dans les limites d'âge que lui réservait une vieillesse plus ou moins longue. D'une façon générale il tombe, et il est abattu trop tôt, contre tous les désirs, tous les espoirs, tous les droits qui non seulement lui promettaient mais lui assuraient une durée normale. Sa mort soudaine, anticipée, présente donc, au premier aspect, un caractère d'exception et d'irrégularité qui saisit et révolte. Elle relève de la trahison et de l'attentat. Il y a une loi de justice que l'on craint de sentir là méconnue, violée.

D'autre part et en même temps, ces raisons sont celles qui font comprendre et imposent aussitôt la grandeur d'un renoncement que les étroites considérations de la logique et de l'intérêt sont incapables d'expliquer et qui ne se justifie au contraire que si on l'envisage du point de vue surhumain. Plus apparaissent à la fois dans leur éblouissement la monstruosité du fait brutal, l'esprit d'immolation de la victime, la beauté de la cause, la grandeur du but et la sainteté du résultat, plus au fur et à mesure évolue, et se modifie en s'élargissant, l'état

d'âme des survivants affligés. Il n'est pas rare qu'en les heurtant, le coup, quoique terrible, les laisse debout, plus forts que la veille, et qu'il les renseigne, leur apprenant des vérités que lui seul pouvait découvrir. Son retentissement, dans leur cœur, n'est pas pareil à ce qu'il eût été en d'autres circonstances. Il est remarquable et significatif que, sauf des cas particuliers, ce malheur-là, si puissamment ressenti soit-il par ceux qui en demeurent marqués, les retrempe et en fait, même malgré eux, des êtres nouveaux, d'une qualité supérieure. Ils ne s'appartiennent plus, ils appartiennent à leurs morts, à ces anges de la patrie dont ils sont désormais possédés.

Ces fils, ces pères, ces époux maintenant inanimés, qui, en temps habituel, auraient peut-être emporté dans leur disparition les proches rattachés à eux par les liens les plus solides, voici qu'en mourant à la guerre ils leur donnent le courage de vivre, avec l'envie de les continuer, de les prolonger. A combien de mères, de veuves, n'ai-je pas déjà entendu dire : « Si mon enfant, si mon mari m'avait été retiré dans les banales conditions de maladies ou d'accident auxquelles nous sommes assujettis, je ne lui aurais pas survécu ; or, il faut que je l'avoue, la mort unique et transcendante qui me l'a ravi en pleine lutte et les armes à la main me retourne bien de fond en comble mais ne m'anéantit pas. Tout en me ravageant elle me relance. Comment ? Pourquoi ? Je n'en sais rien et je ne veux même pas le chercher. Je l'éprouve — avec une

force invincible — et je l'éprouve sans le subir, mais en me sentant obligée de l'accepter comme un devoir inévitable, surgi tout à coup de la tombe. »



D'où vient aux mutilés du cœur, aux amputés de la famille une façon si différente de considérer et d'interpréter dans le cas présent ce malheur sans nom que cause la mort d'un être chéri ? Est-ce de voir autour de soi des infortunes pareilles, tellement nombreuses que l'on ne peut plus en faire le compte ? Cela indique-t-il une usure de la sensibilité ou son meilleur fonctionnement ? Des principales et des plus puissantes aux plus ténues les raisons abondent, sans se nuire entre elles, et chacune concourt au résultat nécessaire.

C'est par une juste réparation, par un mystère de récompense que cette mort accorde à ceux qu'elle meurtrit la grâce d'état qui les soutient. Ainsi l'épreuve et la souffrance renferment en elles, proportionné à leur grandeur, le remède capable sinon de les réduire, du moins de les transformer. Le chagrin ne revêt plus les mêmes formes consacrées, il prend une autre attitude, une autre expression, un autre langage ; il est vaillant et offensif, il décuple la volonté, le goût du travail, toutes les forces actives ; il communique au survivant dépouillé de son plus cher trésor une espèce de liberté d'allure navrante et tragique ; il le rejette solide et sur-

tout résolu dans les forêts de la foule et dans les steppes de la vie. L'héroïque esprit de celui qui le remplaçait au front — esprit qu'il ne partageait pas toujours — passe alors fréquemment en lui pour le rénover, et il a la conscience exacte de cette étrange métamorphose. Oui, la plupart de ceux que la guerre a blessés mortellement dans la personne d'un des leurs portent le deuil — au réel aussi bien qu'au figuré — d'une façon qui les distingue. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, par une exagération des signes extérieurs que se manifestent chez eux le caractère et le degré du chagrin. Le noir n'est même pas l'essentielle et indispensable couleur qu'ils se croient tenus d'afficher. Leur papier à lettre, leurs mouchoirs, leurs cartes de visite ne l'étalent pas en large bordure, et les mères, les veuves, trouvent le moyen d'observer la stricte sévérité du crêpe sans cependant s'alourdir et se dissimuler sous trop d'inutiles voiles comme sous des draperies de découragement. Loin de prétendre à être ténébreuse, leur tristesse aime la clarté. Ces assombris veulent de la lumière afin de mieux honorer en elle ceux qui la dégageaient, qui en avaient le goût, l'ivresse, et qui ne l'ont perdue ici-bas que pour la retrouver ailleurs plus éclatante, inaltérable, éternelle. Ils comprennent, ces survivants, qu'ils feront mieux rayonner les défunts dans leurs pensées, en recherchant de préférence l'atmosphère des sentiments lumineux et l'étendue des chemins clairs, en se tournant vers le soleil du bon, du

vrai, du beau, en ayant une tristesse pure, limpide, et confiante comme une aurore. Ils prennent donc le grand parti de poursuivre et d'accomplir, ainsi qu'une mission, leur dure et salutaire existence. Ils ne se laissent ni accabler ni ralentir. La tête haute ils vont, fermes, droits, sans faux orgueil, mais empreints d'une légitime et pathétique fierté. La souffrance leur a donné un accent, une rectitude, une netteté de direction qui se montre en tout ; ils possèdent plus de science, plus de jugement, voient de plus haut et de plus loin, comme si les morts avaient ouvert, par la brèche de leur départ, des perspectives et des horizons qu'ils sont seuls à connaître. Dans l'immense calamité ils prennent rang de notables de l'affliction, de grands dignitaires de la douleur. Après leurs morts, ils méritent eux-mêmes d'être aussi « des exemples » vivants. Ils savent qu'ils sont non seulement honorés, mais améliorés, perfectionnés par le sacrifice de ceux qu'ils ont la charge de perpétuer ; et n'ayant dès lors d'autre souci que de tâcher de leur ressembler, ils y arrivent d'une autre manière : *en continuant*, sans rien changer, comme du temps où *il* était là et bien qu'*il* n'y soit plus. On *le* réintègre dans la vie courante, par la force ininterrompue de la volonté, par toutes les ressources de l'habitude. On y pense, on *en* parle, on *lui* parle. On sort et on rentre avec *lui*. Exercice poignant, magnifique, dont nous avons chaque jour sous les yeux la leçon communicative et profonde.

Les hommes sont admirables. Mais les femmes... les mères, les veuves, sont sublimes... Il y a chez les plus nobles, les plus rares, une transparence d'âme particulière qui éclate et qui vous inonde de respect et de gratitude. Secs ou mouillés, leurs yeux sont des miroirs où revient le regard du disparu, de l'enfant qu'elles portent encore en elle une seconde fois, dans une transfiguration de l'ancienne maternité. L'excès de la tristesse et son enseignement ont pu seuls ramener sur leurs lèvres la fleur pâle du sourire. Elles n'ont pas honte d'être gaies, mais leur gaiété candide et virginale a la force miraculeuse d'une vertu. Les larmes sont à leur joue la rosée même du sacrifice. Et tranquilles, simples, charmantes, inébranlables dans la douceur, elles *vivent*, gracieuses, bonnes, armées de vaillance angélique ; elles vivent la vraie vie, la vie absolue de dévouement, de travail, de fatigue et de peine, telle que la comporte ici-bas la rigueur du destin.

Voilà les femmes qui sont la grandeur de la France, et auxquelles va tout son amour, les femmes en deuil de la guerre, les veuves, les mères chéries, nos Vénérables.

LETTRE A UN EXCELLENT HOMME DE PROVINCE SUR L'ÉLECTION DU MARÉCHAL JOFFRE

23 février 1918.

Mon cher ami,

« ... Alors, me dis-tu, puisque tu étais là, « que tu as tout vu, raconte vite. Magnifique « séance, hein ? Vous deviez être émus ? De « beaux discours, parbleu ! Combien cela a-t-il « duré ? Comment cela s'est-il passé ? Y avait-il « des plantes vertes ? Il attendait, sans doute, « *lui*, en grand uniforme, dans une pièce à côté ? « Et dehors une foule ? Avec des drapeaux ? « Après, l'a-t-on acclamé ? S'est-*il* montré au « balcon de l'Institut ? Enfin, donne-moi tous « les détails. Je t'en supplie. Sois gentil ! N'ou- « blie rien... »

Tes questions, mon cher vieux naïf, sont comiques, mais cependant je n'en ris pas. Je te comprends si bien ! Tu aimes, tu admires notre Joffre, et, dans la joie, tu veux tout savoir. Eh bien, si tu as lu les journaux, tu sais tout, avant même que je t'aie répondu. Et d'abord tu te fais là-bas des idées étonnantes !... tu garnis, tu drapes à l'italienne ! Tu ne peux pas t'ima-

giner comme cette « cérémonie » a été dénuée de cérémonial, avec quelle simplicité tranquille elle s'est déroulée ? et c'est justement ce qui en a fixé le caractère et nuancé l'éclat. Même à notre horloge du collège des Quatre-Nations, qui est un peu plus lente, cela a été très vite. On était plus nombreux qu'à l'ordinaire, mais on fut, si c'est possible, encore moins tapageur ; et il n'y eut ni discours, ni fleurs, ni couronnes. *Il* n'était pas avec nous, ni à côté dans l'appartement. *Il* était je ne sais où, bien calme, tu peux penser ! Il n'y avait pas là de quoi le faire aller de long en large et regarder sa montre. Il devait travailler ; et quand on est venu le déranger tout doucement : « Monsieur le Maréchal ? — Quoi ? — Il paraît que vous êtes immortel, deux fois pour une ! » il aura dit : « Ah ! J'en suis bien aise. » Et il aura continué à labourer son vaste bureau. Mais il n'y avait pas pour cela, chez nous, de palmiers à l'intérieur, ni de foule dehors, et personne n'eut à se montrer au balcon puisque nous n'avons pas de balcon. Les cours n'étaient un peu animées que par la troupe agile des photographes qui braquaient sur les arrivants leurs inoffensifs et aimables engins ou tournaient avec sérieux la manivelle des appareils de cinéma... Tout s'accomplit paisiblement, presque en silence.

Mais je vois que tu n'es pas content. Malgré tout tu veux « un récit ». Tu l'auras, et il ne sera pas long.

Je t'ai fait si souvent, pour calmer ton inlas-

sable curiosité, la description de notre salle des séances, que tu la connais comme si tu y allais chaque mois tous les quatre jeudis. Elle n'était déjà pas magnifique avant la guerre, notre salle de réunions, mais, depuis, elle est encore moins brillante ; les tapisseries qui l'ornaient et s'efforçaient de lui donner un air ont été mises à l'abri dès les premiers mauvais jours, la poussière s'amasse aux tentures vieillies et décolorées, les bustes de marbre blanc sont gris, la tête couverte de cendres.

Quand 2 heures eurent sonné au petit cartel à double cadran que je vois sur le bureau depuis bientôt vingt ans et qui déjà y faisait son tic-tac avant moi, la séance fut déclarée ouverte et presque tout de suite on vota, sans la moindre angoisse. L'unanimité des voix était indubitable ; elle fut obtenue. La plupart des académiciens parurent mettre d'ailleurs une espèce de coquetterie à voter à bulletin ouvert. Si vite, au bout d'un instant, que chacun parmi les derniers déposât son papier dans l'urne, il pouvait y voir au passage une quantité de petits carrés blancs sur lesquels éclataient en lettres capitales des Joffre pleins d'entrain, bien tracés, et cela déjà faisait plaisir. Personne n'avait songé — comme il arrive parfois, je ne sais pour quelles raisons — à déguiser son écriture. Le directeur, qui était M. Ribot, proclama donc le nouvel élu, tout en déchirant, selon l'usage, les bulletins ; et quand je dis qu'il le « proclama », tu entends bien que c'est une façon de

parler, car il le fit à mi-voix, égale et digne, comme il convient. Là-dessus on se leva, les uns après les autres, et on commença à se disperser, tout en causant par petits groupes. On se fit des compliments que par hasard on méritait... — « A la bonne heure ! C'est très bien. Voilà une belle élection... et qui aura un grand retentissement... » Tels étaient les propos qui s'échangeaient dans la distribution des poignées de main et en gagnant la première porte. A ce moment, ayant levé les yeux, j'eus l'idée de regarder les ancêtres qui ont obtenu la faveur d'occuper, jusqu'à nouvel ordre, la salle de nos entretiens où ils représentent l'Académie d'hier et qui venaient d'assister à notre séance fameuse. Il me parut aussitôt qu'ils étaient enchantés, mais sans se départir néanmoins d'une expression de profonde mélancolie. Le regret — sans doute plus grand encore que d'habitude — de n'être plus des mortels !

— Cela m'aurait fait rajouter un chapitre inouï à mon histoire de France, songeait Guizot.

— Joffre, tranchait M. Thiers, restera le libérateur du principal territoire : celui de l'âme française.

Musset avait l'obsession « du Rhin allemand ».

Hugo, volcanique, faisait bouillonner sous les lauriers les poèmes de soufre que son cratère a grondés et roulés depuis quatre ans et que nul ne saura jamais.

Lamartine soupirait : « J'aurais tant aimé *le* recevoir ! »

Et Pasteur, froncé comme au-dessus d'une cornue fumante, cherchait le remède des gaz asphyxiants.

Cependant, il fallut bien les laisser seuls dans la salle déserte où Richelieu, qui préside, prenait tout à coup, si mince et si long sous sa pourpre de Grand Juge, la silhouette implacable du cardinal Mercier.

Et puis l'on sortit. Le temps était doux et le ciel d'un gris méditatif qui faisait penser davantage. Le Louvre, les Tuileries, les quais étendaient non seulement comme à l'ordinaire le délice et la majesté de leurs lignes, mais dégageaient l'harmonie de leur âme, l'idée souveraine qui les anime et qui les perpétue. Les solennelles façades, les toits chargés d'années, les clochers bourrés de vieilles sonneries mortes, les fenêtres incendiées par tant de couchants éteints, les dômes tassés, usés, les tours lavées des pluies, frottées par le vent, se redressaient, s'alignaient mieux, comme si quelque chef, vainqueur, allait les passer en revue. Et c'était pour Joffre en effet. Ils lui témoignaient ainsi, avec tendresse, en redoublant de beauté, leur reconnaissance d'avoir été sauvés et préservés par lui du mascaret barbare. La Seine elle-même — qui pourtant !... — ne pouvait se retenir d'être jalouse de la Marne. La grand'ville présentait l'ensemble d'une armée de monuments rangés en bataille ; chaque maison avait

pris pour ainsi dire « la position ». Paris tout entier, pour célébrer à sa façon le défenseur du pays, s'enlevait avec vigueur dans la gloire de toutes ses pierres, sur un horizon rassuré. Ne crois pas que, moi aussi, je me sois fait là-dessus « des idées »? Non. Je ne me trompe pas, et je suis bien certain que tous mes confrères, auxquels je n'ai pas eu besoin de le demander, ont éprouvé la même impression à la sortie devant le décor exaltant de la capitale. C'est leur juste sentiment, bien préférable au mien, que je tâche de te traduire, avec moins de bonheur, hélas! qu'ils ne le feraient.

Une autre pensée se formait alors en moi, acquérant la force invincible de la vérité, celle-ci : qu'en nommant le maréchal l'Académie n'avait pas seulement entendu, conformément à la tradition, donner à Villars et aux illustres « anciens du bâton » un digne successeur, mais qu'elle avait voulu aussi, dans la personne de Joffre, honorer le simple soldat de la tranchée; qu'en même temps que « le grand-père » elle recevait « le poilu », celui pour lequel fut écrite l'immortelle proclamation. C'était l'hommage de gratitude et d'amour rendu en bloc à toute l'armée française, du plus obscur de ses combattants au plus fameux qui l'incarnait.

Voilà ce qu'il faut dire partout, afin qu'on le sache au fond du dernier hameau : le « poilu » est de l'Académie. Qu'il y tienne ou non, même qu'il s'en moque, peu importe, c'est son affaire. Mais l'Académie l'a nommé, *in partibus*,

sous le nom du vainqueur de la Marne ; et j'espère bien, entre parenthèses, que c'est eux, « les bonhommes » qui, choisis dans tous les corps de troupes, composeront le piquet d'honneur à l'Institut et feront la haie dans le grand vestibule, le jour de la réception. Quand sera-ce? vas-tu me demander. Pas avant l'hiver prochain. Quel événement alors pour nous et pour Paris ! Quelle offensive de désirs ! Tu m'as déjà réclamé une petite place et je te l'ai promise. Tu verras donc notre Joffre aussi calme, aussi simple, aussi naturel, aussi grand à cette heure qu'il le fut aux instants les plus redoutables. Il sait déjà ce qu'il dira. Son discours ne languira pas et sera ce qu'il doit être. Il n'a besoin de rien se commander. Il a l'uniforme, et l'épée, — une vraie. Il est tout prêt. Ah ! quelle émotion dans l'assistance, quel recueillement, quel respect, quels souvenirs... et quel silence du monde entier... observé par ceux qui seront là, quand on lui dira « qu'il a la parole », et qu'il la prendra... ! Je m'arrête.

A bientôt, vieil ami.

Ton

HENRI LAVEDAN.

L'ENSEIGNEMENT D'UNE DÉBACLE

2 mars 1918.

Se lamenter ou s'indigner devant le cataclysme russe ne sert aujourd'hui à rien.

Sans doute l'explosion de ces deux sentiments est difficile à contenir et on serait plutôt tenté de leur accorder libre cours parce qu'ici l'indignation et la douleur, en s'accommodant avec la raison, soulagent la conscience. Elles sont, l'une et l'autre, légitimes et déterminées vraiment par une révolte de ce qu'il y a de plus noble en nous, puisque la grande dette a été reniée par nos amis d'hier et le pacte sacré trahi.

Je sais, comme on a raison de nous le rappeler, qu'il ne faut pas confondre la majorité de la nation russe avec les éléments de destruction et de haine qui composent la lie de sa populace actuellement débridée et maîtresse. Mais, en face de l'immensité du mal causé et propagé, ces distinctions perdent forcément de leur droit et de leur valeur et nous sommes bien obligés de considérer la Russie, dans l'ensemble de son

chaos, comme une force non seulement perdue pour nous, mais retournée contre nous. Après nous avoir inquiétés, alarmés et déçus, notre alliée soumet aujourd'hui notre amitié sublime à la plus cruelle et la plus imméritée des épreuves. On aura beau nous dire qu'elle n'est pas notre ennemie, ce que je veux bien croire encore sans une puissante conviction, il est impossible cependant de ne pas reconnaître que, si elle l'était, elle ne se comporterait pas autrement. En présence de nos désirs, de nos efforts, de notre aide et de nos intérêts qu'elle a brisés comme à plaisir, il nous est bien difficile de persévérer dans l'admirable ténacité des illusions dont nous lui gardions le privilège. Nous avons beau, chaque fois qu'elle roule plus profondément dans le gouffre, nous écrier avec les fidèles de la dernière heure qui ne désespèrent jamais : « Confiance ! Elle va se ressaisir ! Tout n'est pas perdu ! » nous sentons bien cependant la croissante inanité de ces paroles, et qu'une succession ininterrompue de chutes n'offre pas chaque fois une nouvelle et plus sérieuse garantie de relèvement. Même vis-à-vis de la partie de la nation demeurée saine — irresponsable matériellement bien qu'elle le soit moralement, et plus qu'elle ne le croit, des horreurs civiles qu'elle réprouve en tremblant — même devant cette masse qui nous reste attachée par des liens rompus mais qui est réduite à la passivité, pouvons-nous entretenir quelque espérance immédiate et pratique ? Hélas ! non, tout nous le

montre. Les ponts de la confiance efficace et réelle sont coupés et nous ne voyons pas encore quand et comment on les rétablira, ni surtout quels seront les ingénieurs de ce gigantesque et long travail !

*
* *

Tout ce qu'il est permis de faire, c'est de tirer personnellement pour nous avec une implacable rigueur la leçon du désastre. Mais tout de suite j'entends d'honnêtes gens qui se récrient : « Mais non ! le désastre russe n'est pas une leçon pour *notre* peuple, parce que le peuple français est raisonnable, juste, honnête, équilibré, et que ce serait mal le connaître et lui faire injure que de le supposer capable de pareilles aberrations et de pareils crimes. Prétendre tirer pour lui des événements de la Russie une leçon directe et profitable est un commencement d'offense gratuite. »

La réponse n'est pas pour nous gêner. Evidemment le peuple français a toutes les qualités que l'on dit et même encore il a des vertus de sagesse et d'intelligence, de juste notion des choses qui le distinguent entre tous. Mais quoi ? cela n'empêche pas qu'il n'y ait des dangers si grands, si redoutables, que toutes ces qualités, toutes ces vertus ne soient susceptibles d'être paralysées ou emportées par une tempête si on ne s'est pas mis à l'avance dans le meilleur état de lui résister, ou, ce qui vaut mieux encore, de l'éviter, de la fuir. Qui a plus de courage et de

vaillante droiture qu'un marin ? Cependant, dès qu'il voit au loin poindre le grain, il ne va pas le chercher pour avoir le plaisir de jouer avec, la présomption de le traverser, l'orgueil insensé de l'abattre ; il s'en détourne en hâte, parce qu'il sait que, contre cette force mauvaise et déchaînée, il n'y aura pas d'ordres, de commandements, ni de manœuvres qui tiennent... on sera broyé. Or, plus on nous dira que notre peuple ne saurait se livrer aux utopies et aux excès qui ont amené la débâcle de la Russie, plus nous nous ferons un devoir de répéter qu'il y a cependant une urgence salutaire à attirer son attention sur les mirages et les périls qui peuvent demain l'éblouir et le menacer, afin de le prémunir contre les uns et les autres. Jamais on ne prendra trop de précautions ni de mesures de toutes sortes pour faire et quelquefois refaire l'éducation de son jugement, de sa crédulité naïve et de son bon sens instinctif, mais si facile à troubler. D'autant qu'en admettant, même chez les plus hardis et les plus inconséquents libertaires, la sincérité de la bonne foi et la pureté des intentions, l'expérience n'a-t-elle pas prouvé sans cesse, au cours de l'histoire, que ces garanties, qui au début paraissaient d'une solidité sérieuse, sont rapidement supprimées et anéanties par la force torrentielle des choses et le tourbillon des circonstances? En pareil cas un désir, une opinion, une volonté, ne sont pas des éléments dont on reste le maître et le guide. Tout sombre et est disloqué par le

cyclone. Peut-on alors, avec des mots, avec ses bras, avec son cœur, retenir l'avalanche ? Peut-on même s'en écarter ? Non plus. On est comme l'imprudent emporté par le flot d'une foule dans laquelle il a eu l'envie, ou la fâcheuse idée, ou la maladresse d'aller se jeter. Il faut suivre et rouler avec la vague, avec le vent, avec la flamme, fût-ce en protestant dans son âme et en maudissant trop tard l'ouragan, soit qu'on l'ait déchaîné, soit qu'on ait été le grossir en croyant le diriger. Oh ! ne craignons pas au contraire de mettre notre peuple en face de cette révolution russe, de son point de départ et de son point d'aboutissement. Qu'il en voie le chemin fatal, les étapes, les erreurs, les crimes, la faillite ; que cela lui apprenne à se méfier de ce mot et de cette chose sonore qui s'appellent Révolution, sphinx à double visage auquel, à cause d'une terrible gloire acquise hier et consacrée, on tâche aujourd'hui de faire dire et accomplir tant de sottises et de folies dont ensuite après coup on le rendra responsable ! Que le peuple, que tous les peuples se persuadent d'ailleurs qu'une révolution n'est jamais, ni avant, ni pendant, ni après, celle qu'ils voulaient faire, qu'elle échappe aussitôt à l'entreprise, à tous les calculs, bons ou mauvais, à toutes les combinaisons prévues, qu'elle dépasse et outrepasse les limites, qu'elle semble se faire une loi affreuse de rendre ceux qui l'ont accueillie avec confiance et loyauté parjures à eux-mêmes, infidèles à leur pensée première et

renégats de leur primitif idéal, que toujours elle les égare, les enivre et les précipite à une double ruine, celle de leur œuvre et celle de leur personne. Et s'il est une leçon sainte, bienfaisante, éternelle, à tirer des malheurs irréparables de la Russie et de l'épreuve désolante qu'elle nous inflige, c'est une exhortation suprême au rapprochement de tous, à l'union plus étroite des classes et des hommes, des esprits et des cœurs, à la grande fraternité sociale des armes devant l'ennemi commun, à la belle amitié française, à la bonté vaillante et resserrée de tous ceux qui ont juré de vaincre pour ensuite mieux s'aimer.

S'ÉVADER

9 mars 1918.

Quand il nous arrive de temps en temps de lire qu'un des nôtres, un prisonnier, officier ou soldat, s'est évadé et a pu rentrer en France, nous éprouvons d'abord un sentiment de joie presque physique à le savoir sauvé ; nous respirons mieux ; nous lui sommes ensuite reconnaissants de la pensée et de l'effort qui lui ont valu ce succès, et ce n'est qu'après, à la réflexion, que nous en venons à songer aux difficultés qu'il a eu à vaincre. De celles-ci, en effet, il est bien rare que la nouvelle de l'évasion, énoncée avec une sobriété militaire en quelques lignes dépourvues de tout romanesque, daigne faire mention.

Si grande et minutieuse que soit alors notre curiosité, si avides que se montrent nos sympathies, il nous est malaisé cependant de nous figurer, par à peu près, les choses telles qu'elles se sont passées. L'imagination la plus vive est ici impuissante à suppléer au manque de renseignements. Il faudrait connaître bien le pays,

l'itinéraire adopté par le héros de l'aventure. avoir au moins quelques données sur lui, sur son passé, son rang social... Nous pourrions seulement en ce cas nous composer un scénario vraisemblable et nous fournissant à défaut d'exactitude une satisfaction d'équivalence. Et encore, non! même ainsi aidés et mis sur la voie nous ne pourrions pas la suivre. Ce chemin douloureux de l'évadé, lui seul, qui l'a fait pour de bon, a les moyens et le droit de le reconstituer; c'est à lui seul qu'il appartient d'un bout à l'autre après qu'il l'a tracé. Nous n'avons pas, avant qu'on nous l'ait permis, à essayer, même dans une pensée d'intérêt cordial et admiratif, de le refaire en quelque sorte pour notre plaisir, si j'osais, je dirais « pour nous amuser », et sans lui. Plus tard, quand, sur la foi du récit qu'il aura licence de nous en donner impunément, nous obtiendrons les détails complets de son odyssée, nous serons seulement alors en mesure morale de revivre à titre gratuit et pour notre compte les multiples émotions de « celui qui s'échappe ». Jusque-là il nous est interdit de battre en vain la campagne.

Mais ce que rien ne nous défend de nous représenter et ce qu'au contraire une irrésistible émotion nous impose, c'est l'état d'esprit et d'âme du prisonnier qui se jette dans la terrible entreprise.

*
* *

S'évader! Le mot et la pensée ne viennent

pas chez tous de la même manière. Pour quelques-uns les deux se formulent et se gravent dès le premier instant. A peine pris, ils sont déjà, par une farouche détente, par un reflexe de la volonté, en fonction d'échappement, en puissance d'évasion. Pour d'autres, le travail cérébral ne s'opère qu'à la longue, sous le coup et l'amas des souffrances répétées qui se cristallisent. Néanmoins, toute spontanée, ou due à une lente et progressive genèse, l'idée d'évasion, une fois établie, comporte pour ceux qu'elle possède un même ensemble de soucis et d'absorption formidable. Comme ces brèves et impératives légendes qui disent partout, dans les monastères, au-dessus de chaque porte, aux murs du cloître et du réfectoire, de la chapelle et de la cellule, la recommandation dominante et l'essentiel du Verbe, ainsi pour le captif qui s'insurge le mot « s'évader » éclate et ordonne, du matin au soir, au fronton de toutes les heures. Ce mot est pour lui l'univers, il dégage une égale somme de confiance et d'incertitude, il renferme un monde d'angoisses et d'espérances ; il signifie la vie et la mort qui sont toutes deux associées et cachées dans l'énigme de son issue. Ce mot est pour lui l'expression souveraine d'un programme, d'une ligne de conduite sans cesse remaniée, d'un but, d'un devoir, la devise de son ambition, l'armature de toute la pauvre glaise humaine qui sans ce squelette de fer coulerait, tomberait.

Cette idée d'évasion opère un premier miracle.

Aussitôt entrevue et acceptée, elle délivre déjà. Elle réalise tout de suite un commencement de salut, elle fournit les raisons les meilleures de patience et de sagesse, elle oblige l'homme non seulement à ne pas « se laisser aller », mais à se cultiver et à se soutenir dès lors dans l'exercice de tous ses moyens, physiques et intellectuels ; elle l'entraîne à tous les genres de force et d'application : elle lui enseigne à s'assouplir, à se huiler dans le calme, la ruse, l'adresse, l'impassibilité, le silence, la persévérance intérieure ; elle en fait un homme nouveau qui, de déprimé, redevient alerte et presque joyeux — sans le montrer — tellement il anticipe déjà, de toutes les ressources de son être, sur cette liberté qu'il s'est promise, jurée.

Grâce à elle il reprend goût au présent et à l'avenir qu'il arrange. Il a pour l'aider et le tremper dans sa rude tâche mieux aussi que ses propres ressources décuplées, il a tous les instincts du vieux temps, tous les dons hérités d'autrefois qui dormaient insoupçonnés en lui et que l'occasion réveille. A la violence de ses désirs et de ses impressions, à leur profondeur qui l'effraie lui-même, il comprend tout à coup comme le sentiment et l'acte de s'évader viennent de loin, des entrailles du passé, difficile et méchant, des temps reculés de forteresse, de cachot, de Bastille, où la captivité passait pour assez naturelle, où l'on vivait dans sa crainte quotidienne et sous sa menace incessante, où la plupart des hommes étaient exposés d'un moment à l'autre, selon les

jeux de la guerre, de l'erreur, de la haine, de la vengeance, à se voir jetés sur le sol pourri d'une cave ou hissés, en haut d'une tour, dans la même obscurité, derrière des murs d'une inexorable épaisseur et à demeurer là des années... dans la vermine des ténèbres. Que faire alors, sinon ramasser, sous la carapace d'une volonté plus dure que les pierres qui vous bouchaient le ciel, toutes les puissances de son esprit, de son cœur et de ses bras pour essayer de percer, de crever les parois du monstrueux tombeau? C'est donc l'habitude de l'astuce et de l'opiniâtreté légitime, des infatigables calculs, des sapes creusées par une méditation d'acier, constante et régulière,... ce sont toutes ces forces latentes et qui semblaient supprimées à jamais, ces défenses de l'homme et de la bête en lutte pour sa conservation qui se retrouvent, qui sont rendues et reviennent d'elles-mêmes jouer leur rôle nécessaire au moment décisif.

*
* *

A partir de la minute où « l'homme » a formé la résolution de s'échapper, il peut se dire qu'il a déjà conquis une supériorité marquée sur ceux qui le tiennent, si sévères que soient les conditions de sa captivité.

Entre le gardien et le prisonnier « en mal d'évasion », la partie n'est pas égale et l'avantage est presque toujours pour le prisonnier. Il est *le plus fort*. Il est « *celui qui ne pense qu'à cela* »,

tandis que le gardien, même le plus cruellement attentif et le plus malin, ne peut pas toujours penser à garder ; il a forcément des distractions, des oublis, des repos, irrémédiables aussitôt et pleins de funestes conséquences... Une faiblesse, un écart d'esprit d'un instant suffisent pour tout gâter ; mais, par contre, si l'on excepte le moment critique et rigoureux de l'exécution finale pendant lequel aucune faute ne doit être commise, les distractions et les oublis du prisonnier, en dehors de ce moment-là, ne changent rien à sa situation. Qu'il s'observe ou non il n'en est ni plus ni moins captif. Il peut de temps en temps — si cela lui plaît — déposer son idée pour une heure, afin de mieux la reprendre, il n'en résultera pas pour lui un dommage de plus. Mais si le gardien dépose une seconde son *idée* à lui, c'est peut-être par cette issue que filera le captif. Le *gardien* doit donc être toujours sur *ses gardes*, sur le qui-vive. Exaspérante obligation, qui l'obsède et le brise, dès qu'il prétend s'y astreindre. Et cela même lui est impossible. Le gardien a bien dans sa poche la clef, celle des serrures, mais l'autre a mieux, il a en lui, dans son sac, celle « des champs », l'imagination, l'invention, le génie. Il n'y a pas trente-six façons de fermer une porte, de tirer un verrou, de monter une faction, de faire une ronde, mais il y en a des milliers de chercher, de combiner, d'échafauder. Les *bons gardiens* ne le sont pas s'ils sont plusieurs, ni même deux ; le vrai *bon gardien* est celui qui est tout seul, uniquement attaché à la personne dont

il est responsable. S'il ne dort pas la nuit, il faut qu'il dorme le jour, ce qui n'est pas sans danger ; et, s'il dort la nuit « comme tout le monde », ce n'est plus un gardien, car le péril est plus grand la nuit que le jour. C'est la nuit que le prisonnier aménage et fortifie son plan, perfectionne le grand œuvre, et c'est également la nuit que de préférence il disparaîtra. C'est pendant la nuit qu'il fait en tranquillité, dans le secret de l'insomnie, tous ses préparatifs; on ne peut pas alors surveiller et surprendre ses pensées, elles sont libres, elles passent la frontière comme elles veulent et font continuellement des répétitions de la scène pour la mettre bien au point. Le gardien ne voit rien de tout cela, il n'a sous les yeux, ceux-ci resteraient-ils obstinément braqués sur le suspect, que le corps abattu d'un homme endormi. En somme, c'est le gardien qui est le prisonnier de son prisonnier par l'attention soutenue que réclame la surveillance de celui-ci, attention qui ne peut jamais être obtenue de façon complète.

Le gardien, en effet, qui a des intérêts étrangers, des plaisirs, des goûts, des passions à satisfaire, finit par s'ennuyer de garder, il ne pense lui aussi qu'à s'évader de ce soin, de cette lourde corvée, aux heures où il juge que c'est permis ou sans risque sérieux. Ainsi donc, on peut affirmer qu'à la longue tout prisonnier s'évadera pourvu qu'avec la volonté il ait ce facteur : le temps.

Maintenant, bien que la cinquième arme n'ait

pas le monopole de l'évasion, nul ne s'étonnera cependant que les aviateurs souffrent, plus que d'autres, de l'emprisonnement, et qu'ils tentent l'impossible pour reconquérir une liberté dont toutes les jouissances, tous les excès, leur sont devenus une habitude, un besoin, l'élément même de leur destinée. Sans doute, des fantassins et des cavaliers ont en grand nombre faussé compagnie à la chiourme allemande, et accompli dans cet ordre d'idées plus d'un magnifique travail, mais l'aviateur sera toujours et d'une façon plus générale un professionnel de l'évasion ; il veut justifier sa qualité d'oiseau et prouver que, même à terre, démonté, mis sous les verrous et amputé de son appareil aérien, il a toujours des ailes.

Garros et Marchal, par la façon romanesque, intrépide, hardie et de belle allure française dont ils ont couvert, pour ainsi dire « librement », les 400 kilomètres qui les séparaient de la terre promise, ont à coup sûr accompli le plus scabreux de leurs raids, le plus réussi de leurs vols.

L'EXEMPLE DE REIMS

16 mars 1918.

Plus d'un peut-être, en lisant ce titre, pensera aussitôt : « Ah ! oui, Reims... je sais ! » sans que les mots écrits, continuant de relater le terrible fait, provoquent en lui une nouveauté d'émotion. Il y a en effet si longtemps que le martyre progressif de Reims, en développement perpétuel, est un vieux sujet, rebattu !... Voilà trois ans et demi qu'il tombe du fer et du feu sur la ville. Voilà des mois et des saisons, plus de mille jours, de mille nuits, que nous suivons, non pas certes avec un cœur et des yeux détachés, mais avec une tristesse de glace, la destruction régulière et systématique de cet endroit précieux et qui nous est si cher ! Nous sommes donc accoutumés. Nous avons mis notre habitude de douleur au niveau de l'habitude d'abjection du barbare. C'est par le calme de la haine acquise et par les serments du silence que nous répondons, du fond de nos esprits conjurés, à l'infernal et meurtrier fracas. On nous dit

bien à chaque pluie, à chaque cataracte : « Hier, tant d'obus lancés ! » Nous ne les comptons plus. Il y en a trop. Dans l'intensité des catastrophes, tout ce qui est chiffre disparaît, tout calcul est balayé, la statistique s'évapore. Le voulût-on, pourrait-on d'ailleurs faire le relevé de ses cris et le bilan de ses souffrances? Non, et c'est un grand bienfait que l'homme, en proie aux surhumaines épreuves, n'ait pas le moyen d'enregistrer toutes les dépenses de son moral et de tenir à jour le livre de ses larmes. Nous recevons donc ces bulletins presque quotidiens de la dévastation de Reims sans nous départir à présent d'une tranquillité sous laquelle nous gardons cependant un deuil qui ne saurait finir avec nous-mêmes, un deuil résolu que nous léguerons.

*
* *

Il est bon toutefois de ne pas oublier notre expansive douleur le premier jour que fut atteinte la ville vouée au sacrifice. Je me rappelle, pour ma part, l'indicible bouleversement qui me secoua lorsque j'en appris, comme tout le monde, la nouvelle en 1914. Où était-ce? Loin d'ici, dans un rude paysage de province, en pleine campagne, déserte et pacifique, aux approches du soir. Partant du village morne et vide, j'étais allé à pied au-devant du jeune garçon qui vers cette heure apportait à bicyclette, de la station la plus proche, les journaux du matin... Je le voyais chaque jour arriver nu-tête,

à toute allure, courbé sur sa vieille machine qui n'avait plus de poignées, avec son paquet de journaux dans le creux de sa blouse faisant poche et serrée à la ceinture... Ce soir-là il était long à venir et je m'inquiétais, comme si son retard avait la signification menaçante d'un mauvais communiqué. Mais je le vis tout à coup paraître, au tournant du rocher, à 200 mètres, qu'il eut rapidement couverts... Il allait plus vite encore que de coutume... J'avais préparé mon sou... mais je compris à la rapidité de son train qu'il ne s'arrêterait pas, soit qu'il ne le voulût point ou que le temps lui manquât. En effet, arrivé à moi, sans ralentir, échevelé, il me jeta la feuille pliée qu'à l'avance il tenait dans ses dents et j'entendis, qu'à la bourrasque de son passage, il me criait : « Reims !... Cathédrale... » — Quoi, Reims ? L'horrible soupçon me heurtait déjà, mais je l'écartais, je ne voulais pas l'admettre... Et puis, ayant déplié le journal où, de rage peut-être, s'étaient enfoncés les crocs de loup du jeune gars, je vis qu'il avait dit vrai et que la cathédrale de Reims était en feu... A ce moment, le soleil se couchait dans son inconscience empourprée, et cet incendie avait l'air d'être celui de la basilique elle-même. La verrière du ciel était comme teintée ici de tous les vitraux éclatés et fondus là-bas et, tandis que mes pleurs ruisselaient, l'horizon se remplissait pour moi de tours et de clochers croulant dans le brasier des nues. Mais quoi ? ces vives impressions sont uniques et leur âcreté n'a qu'une heure. Elles ne

sont si perçantes et si profondes que parce qu'elles donnent toute leur force en un instant. C'est d'ailleurs la condition de l'éclair d'être instantané. Nos douleurs n'ont, comme la flamme, qu'une heure de flamboiement. Après vient la longue période qui se prodigue : celle des cendres.

On peut regretter sans doute ces minutes si abondantes où tout l'être crépite et se tord dans un spasme irrésistible, affreux, et d'une violence qui soulage... mais cette crise du premier choc est forcément brève et il faut savoir prendre avec sagesse son parti de sa rapidité comme de sa disparition.

Si du moins nos sentiments devant le grand désastre de Reims ont donc été contraints de revêtir aujourd'hui, selon les exigences de la durée, une forme de calme et d'inexpression extérieure qui n'est pas quelquefois sans nous troubler nous-mêmes, il est du plus simple devoir de compenser par une application soutenue de l'esprit les grands élans et les poussées de notre sensibilité première. Reims doit être, au cours des jours actuels et de ceux qui s'annoncent, notre superbe exemple. Il faut que nous ne cessions de nous représenter le sort de la ville broyée, aplatie sous la trombe ininterrompue dont elle est « le carton » de tir, la cible depuis trois ans. Voici les gothas qui s'en prennent à Paris où leurs incursions, traîtresses, causent des dégâts et font des victimes. C'est là sans doute un danger de plus et nouveau, qui n'est pas

méprisable, et qui va prescrire à notre courage une attitude appropriée, des règles imprévues. L'expérience est déjà, du premier coup, toute à notre honneur, mais si, à la récidive probable encore et même certaine, Paris était quelquefois — ce dont nous le savons incapable et qui serait lui faire injure — susceptible de s'émouvoir, qu'il pense à Reims... et aussitôt il retrouvera sa sérénité légendaire. Le prochain soir que hurlera la sirène et que les volées de canon crèveront la marche des choses, la paix « des intérieurs », la vie, bourgeoise ou frivole, de la nuit, que tous les gens d'ici, depuis ceux que trouble l'incident, jusqu'à ceux qui n'en ressentent que de la gêne et de l'ennui, se disent en écoutant le concert des explosions : « Ce que nous entendons là, pour une heure ou deux au plus, à l'aise, chez nous, dans notre appartement, ou dans le sûr abri que nous avons gagné au signal convenu, les braves de Reims l'endurent sans un seul jour de répit depuis 1914. Le bombardement, et quel ! est pour eux régulier, climatérique, régional, il fait partie de l'existence qu'il accompagne et suit dans tous ses actes. Ceux qui sont restés pour représenter ceux qui ont dû partir, ceux qui demeurent pour que la ville garde encore son nom et sa raison sociale de ville habitée, pour qu'elle se justifie à ses propres yeux dans sa résistance et sa persistance acharnée, accomplissent leurs fonctions professionnelles dans un enfer dont la bourrasque très supportable, que nous écoutons pendant qu'elle

passe, ne peut nous donner une idée ! Imaginons que Paris est détruit, écrasé, pilonné, que les derniers milliers de citoyens, incrustés avec un féroce amour à ses fondations, sont enfouis, depuis près de quarante mois, dans les plus profonds de ses souterrains avec les femmes, les enfants, quelques médecins, des prêtres, des religieuses, l'équipe du seul journal qui paraît comme il peut, et que çà et là, quand une accalmie de quelques instants le permet, tous ces envoûtés passent la tête et sortent « prendre l'air » pour aller regarder, avec leur pasteur fidèle à sa mission, ce qui reste de Notre-Dame, de l'Arc de triomphe et du Louvre... Voilà Reims !... Après cela, considérant que nous avons été préservés jusqu'ici de pareilles horreurs, nous serons pleins de modestie et de confusion et nous défendrons qu'on nous plaigne. Observons du côté des villes de l'avant, vers Arras, Dunkerque, Nancy, et combien d'autres, pour lesquelles le bruit sinistre du bombardement n'est qu'un refrain de vieille chanson et comme l'écho de leur inébranlable vaillance. Et revenons en toujours à Reims, modèle et type des cités martyres.

Aux minutes où redouble chez nous l'intensité du barrage, quand l'éclatement des bombes se rapproche et paraît gagner notre quartier, chercher notre maison, évoquons la ville où il n'y a plus de quartiers, où ne restent pas dix maisons sur cent d'intactes parmi les ruines et dans les rues défoncées, jonchées de débris, de

pierres, de matériaux fumants, faisons circuler et passer, dans un tableau de moyen âge, en cortège de légende mieux que *dorée*, de légende *embrasée*... faisons glisser un groupe de promeneurs, seuls dans la ville dont les murs continuent de s'abattre de toutes parts... comme sur les estampes de tremblements de terre. Ce sont les fonctionnaires du dévouement civil, et les architectes... les pompiers... les ambulanciers, tout le petit personnel du sacrifice et de la charité qui font leur ronde, leur patrouille, « leur coup de main » sous les obus. Un vieillard est à leur tête — le cardinal — archevêque sans pourpre, en pauvres habits de curé, qui vient dix fois, cent fois, de jour et de nuit, jusqu'à la Cathédrale, à laquelle invariablement le ramène sa désolation de père et de pasteur. Là il s'arrête, afin de voir si le vieux sanctuaire tient toujours et pour combien de temps encore. Il ne peut se résoudre à s'en arracher. Il redoute avec angoisse : « Est-ce *ses* derniers moments ? » Et il reste là, tremblant et fort, « à son chevet » comme à celui d'une mourante, pour recueillir l'âme de la basilique, son dernier soupir et, pardessus l'une et l'autre, ses dernières volontés, qui sont : « Résistance ! Résistance ! Guerre et courage ! Jusqu'au bout ! Jusqu'à *tout !* »

Alors, après une prière, toujours pareille et la cent millième, il s'éloigne à regret. Se retournant encore, il repart avec son troupeau, et, quand ils ont ensemble fini leur office, ils rentrent, chargés de provisions de courage,

par les trous et les soupiraux y donnant accès, dans les caves de vins dont leur héroïsme religieux fait des cryptes, des catacombes ; ils viennent rejoindre les enfants, les vieillards, les maîtres d'école surveillant la classe, les typos qui « composent » sous la tempête, les bonnes sœurs qui chantent, les mamans qui trempent la soupe et taillent le pain...



Cependant quelqu'un, là-bas, est resté sur la place, devant la cathédrale, — une femme. Et c'est Jeanne d'Arc, chevauchant, indemne, et toute seule.

Elle est devant *son* église telle qu'aux jours d'autrefois, les yeux levés comme si elle voyait la sainte ampoule et tendant son épée en un geste de respect, ainsi que pour saluer le Saint-Sacrement ou des drapeaux.

Mais son église n'est plus la même. Entre ses arcs-boutants fendus, ébranlés, pareils à de grands ponts des Soupirs, qui la soutiennent encore, avec ses portails murés de sable, aux emplâtres de sacs entassés jusqu'à leur voussure comme si des meuniers avaient apporté là, pour les consacrer, tous les blés de la Champagne, la cathédrale de Reims, Notre-Dame-des-Obus, ainsi bouchée en bas, ouverte et béante en haut comme un cratère, offre une grandiose image de désastre vers l'an 1000.

Et Jeanne semble la garder, patronne des écroulements, annonciatrice de résurrection.

Elle voit quelque chose dans l'avenir prochain. Elle écoute, elle attend.

Quoi donc ?

D'être canonisée.

Tournée du côté de Rome qui achève d'instruire sa cause, elle espère, elle a foi. Elle s'écrie en son cœur : « C'est le moment ! Pour gagner le titre et le nimbe j'ai fait ce que j'ai pu. *La France veut sa Sainte, et la veut maintenant.* Elle l'a méritée. Le monde qui souffre et qui croit compte que vous voudrez bien, mon Dieu, par l'entremise de votre représentant sur notre terre de douleur, lui donner, comme un premier gage de victoire, cette satisfaction. »

PRÉCAUTIONS

23 mars 1918.

Depuis que Paris bombardé est devenu zone de guerre, un certain nombre de questions nouvelles ont surgi, de gravité diverse et de nature différente, mais toutes — y comprises celles qui, par comparaison avec d'autres plus grandes, semblent d'un intérêt réduit et pourraient même, bien à tort, provoquer le sourire chez quelques malicieux irréfléchis — ont leur réelle et pressante importance.

Une des principales est la question de la cave.

Descendre à la cave ? Ou rester chez soi, dans son appartement? Là-dessus tout a été dit, et plaidé, des deux côtés. Le courage naturel, l'amour-propre, l'esprit de fronde et de hardiesse, incitaient d'abord la plupart à se moquer des recommandations et à ne pas bouger. Ajoutez à cela l'ennui matériel, la corvée de l'acte, le dérangement dans les petites habitudes intimes du soir, le vague soupçon du ridicule,

l'idée très faussement honteuse qu'on se faisait de la manœuvre, la gêne indéfinissable enfin, aussitôt causée par cette pensée, et vous ne vous étonnerez pas que le sentiment instinctif ait été pour la majorité celui de la résistance et du refus. « Allons donc ! s'indignait plus d'un, pas de cave ! j'aimerais mieux le balcon ! La cave, c'est bon pour le voisin, pas pour *moi.* » Et il y avait dans cette façon de raisonner très sincère un souci de dignité méritoire et infiniment honorable.

Et puis, après qu'on se fut soulagé par ce mouvement, le bon sens qui chez nous n'est jamais bien loin, et se tient prêt à toute éventualité, ne tarda pas à prendre le dessus. La cave apparut ce qu'elle était, un refuge indiqué, un abri sûr, un « foyer » familial, accueillant et paisible, où l'on ne cessait pas, quoique à distance et à un autre niveau, de demeurer chez soi. Et même, dans les circonstances présentes, le fait de s'y rendre et d'y séjourner la rehaussait, lui retirait ce qu'elle avait en temps ordinaire de fruste et d'un peu domestique ; elle gagnait ainsi figure de domicile, et — mieux encore — la masse brutale de ses murailles l'assimilait sous le fracas des bombes à un souterrain de forteresse, « la forteresse Paris », comme dit le Boche.

Du jour au lendemain, par un heureux revirement, la cave, adoptée même avant d'avoir été essayée, est devenue à la mode. Elle a déjà produit sur l'esprit de ceux qui sont allés à elle les plus salutaires effets.

La promptitude disciplinée avec laquelle on s'y rend, la parfaite sagesse avec laquelle on s'y tient, la bonne tenue qu'on y observe, les pensées qu'elle éveille ou qu'elle écarte, l'espèce de travail intérieur et de méditation forcée qu'elle inflige à ceux qu'elle en juge dignes, sont d'une rare valeur. Quel que fût l'état dans lequel on était quand on y est descendu, on se sent plus à l'aise quand on en remonte. Au point de vue moral on n'en sort jamais décavé, mais toujours enrichi. Elle est incomparable pour vous faire ensuite bien respirer. On apprend sous ses voûtes solides la fragilité des choses que l'on s'imagine en plein jour devoir être éternelles. Dans la cave, l'âme, à ces heures-là, se dépouille comme un vin et dépose ses impuretés.



Toutes les caves de Paris, je m'en doute, ne sont pas, même pendant la canonnade, des lieux de réflexions philosophiques ni des sanctuaires de rêverie intérieure. Les idées spiritualistes et religieuses n'y trouvent pas partout un asile également propice. Il y a et il y aura des caves de méchant aloi et de mauvais ton, des caves tout à fait basses où s'échangeront de vilains propos et où les locataires d'en dessus continueront d'être dans le dessous dont ils ont pris l'habitude, à n'importe quel étage de leur vie. Et il y aura aussi, dans un tout autre genre, aimable et gracieux, des caves très bien amé-

nagées, très mondaines, où l'on s'amusera à « recevoir », où l'on jouera le bridge, où l'on donnera le thé, de la musique, des charades... que sais-je ? — Y voyez-vous donc du mal ? direz-vous. — Oh ! pour ma part, aucun, et si c'est la seule forme de protestation et de réaction dont s'estiment capables à ce moment-là de charmantes Parisiennes, elles ont bien raison de la pratiquer, et de faire « cave » à leur idée, selon la couleur de leur esprit... Cette frivolité, qui n'est qu'apparente, dénote encore une gentillesse de courage fort appréciable.

Mais — est-ce chez moi dépravation artistique et sentimentale dont je m'excuse ? — malgré tout je garderai une secrète préférence et une estime particulière pour la cave qui restera une bonne bête de cave, tout froidement, et qui ne cherchera pas à se gober, à se faire passer pour boudoir ou à se croire bonbonnière. Que l'on donne à la cave un petit coup « de fion », qu'une toilette rapide et souvent utile lui soit faite à l'avance, qu'on y transporte quelques sièges, un fauteuil, un tapis, une lampe, une table qui permette de lire, d'écrire ou de se livrer à un jeu honnête, voilà le suffisant. Tout ce qui voudra franchir ce maximum, à mon avis, la dénature et lui enlève son cachet, son bénéfice. Quelle sottise que de prétendre la maquiller et la transformer à ce point qu'on arrive à l'oublier ! Restons au contraire dans la note et le programme, en lui laissant, à cette cave historique, sa physionomie réelle et prédestinée. Tout

ce qui, pendant les heures d'attente où elle nous hospitalise, la « représente » à nos yeux et la situe dans notre esprit, loin de m'attrister, me cause une impression de justesse et de franchise excellente. A quoi bon tricher? On bombarde et nous sommes dans la cave. Tel est le fait. Dès lors je ne trouve pas du tout fâcheux que les murailles nues et « intégrales » me rappellent leur épaisseur et leur solidité... Les toiles d'araignée elles-mêmes, échappées à la tête de loup de la servante — ou ménagées par elle — n'y sont nullement déplacées ; bref, je persiste à penser qu'on doit respecter son caractère et que la parure la dépare.

La cave pratique aussi ce bienfait de *réunir.* Elle rapproche et rassemble, sous la menace du danger, les membres de la famille et ceux des classes. Pour y accéder, en effet, sans dommage, par les passages étroits, les escaliers roides et glissants, il faut fréquemment s'aider les uns les autres et se tenir par la main.

Et une fois que l'on est rendu dans cet impressionnant réduit, les ténèbres qui composent son atmosphère habituelle et que n'arrive jamais à dissiper entièrement l'éclairage de fortune improvisé, en font une merveilleuse « chambre noire » où bien des problèmes sociaux *se développent* et s'élucident.

Si, en tout, à quelque chose malheur est bon, vous verrez que la cave, en dépit des émotions violentes qu'elle nous assène, ne laissera pas plus tard dans les esprits un trop douloureux

souvenir. On y aura lu, écrit ses impressions, à la Silvio Pellico : *Mes caves*..., tricoté avec fureur, pleuré et tremblé, çà et là, mais ri aussi et prié, et beaucoup pensé... plus quelquefois en une heure qu'on n'en avait auparavant eu l'occasion en dix ans.



Et maintenant autre question. En même temps que l'on met, avec raison, chaque fois qu'il est nécessaire, en sûreté sa personne, doit-on y mettre aussi, une fois pour toutes, son bien, c'est-à-dire son mobilier, ses affaires personnelles, ses livres, ses objets d'art, ses tableaux, ses reliques, ce que l'on a de plus cher, de plus précieux, et dont la conservation préoccupe souvent plus que celle de soi-même?

Sur ce second point, il n'y a pas jusqu'ici, comme sur le premier, unanimité de décision. — « Oui, cachons tout ! s'écrie celui-ci. Décrochons ! enlevons ! emballons ! remisons !... A la cave aussi mes bien-aimés trésors ! Leur valeur marchande est-elle considérable ou nulle ? peu importe ! ce sont mes *affaires*, que rien ne pourrait me remplacer, même le double et le triple de leur prix en argent, si le bombardement les anéantissait ! Sauvons-les vite, vite, en les expédiant au loin, ou en les enfouissant ! »

Et cet autre s'exprimant avec lenteur, oh ! sans allégresse, mais d'une voix ferme et tranquille, réplique : « Ma foi non. Je ne touche à

rien. Sans doute, je n'ignore pas qu'en laissant tout en place je cours un risque ! Tant pis. A la grâce de Dieu ! — Mais vous êtes coupable ! et fou ! — Non, car en même temps qu'on met en sûreté son corps, son physique, le plus urgent est de sauvegarder son moral, or, je le sens, je suis ainsi fait, qu'en décrochant de chez moi un seul objet, c'est moi que je décrocherai. Dans cette voie le moindre geste vous entame. Pas de concession. A la seule idée de me démeubler, de déménager mon appartement, de mettre à nu mes murs, j'éprouve que je me dépouille et me démantèle à mon tour, et que ma raison elle aussi s'apprête à déménager ! Halte-là ! Moi à ma place. Mes affaires à la leur. C'est la seule chance et la meilleure façon que nous ayons tous de bien tenir ensemble, — et jusqu'au bout. »

Lequel est dans le vrai ?

Pas de doute. Le second.

DU FATALISME

30 mars 1918.

« Il ne faut pas s'en faire. — Il n'arrive que ce qui doit arriver. — On n'évite pas son destin. » Ces axiomes fameux et bien d'autres qui expriment catégoriquement la même idée sont, plus encore que de coutume, en vogue depuis la guerre. Nous les entendons des centaines de fois tous les jours et nous mettons volontiers notre zèle à les répéter. Ils ont pris à la longue une force d'évidence, presque partout admise. Il est certain qu'en elles-mêmes lesdites déclarations paraissent sans réplique et qu'au premier aspect il est difficile de voir par quoi elles pourraient pécher. Observez cependant, à fond, le sens complet et souvent secret de ces formules, tout ce qu'on peut, suivant les intentions ou les besoins de la cause, leur faire diversement produire, tenez compte aussi de la mentalité très opposée de ceux qui les emploient avec une égale recherche, et vous commencerez à vous apercevoir qu'elles n'ont peut-être pas la perfection morale

absolue que vous leur supposiez. Vous serez d'abord très surpris que des vaillants, de bonne trempe, et des mous, de petit caractère, soient capables de tenir le même langage et d'adopter des règles pareilles. Mais vous comprendrez tout de suite que, les mots ne signifiant rien et ne valant que par la façon logique et obligatoire dont chacun, selon sa nature, les interprète, il n'y a pas lieu de s'étonner de cette anomalie. Et c'est alors que tout d'un coup vous sautera aux yeux cette vérité : qu'il n'y a pas, comme vous vous l'imaginiez, *un* fatalisme à différents degrés, qui cependant demeurait plutôt bienfaisant, — mais qu'il y a *deux* fatalismes, un exécrable, et un excellent, ayant l'air, par les mots, de dire tous les deux la même chose quoiqu'ils signifient par l'esprit deux tendances, deux états franchement contraires.

Le premier, qui envisage, accepte et subit tout sans le moindre examen, dans l'atonie et la torpeur, est une espèce d'orientalisme général de l'âme et du corps, ou bien une hypertrophie de l'insouciance et de l'égoïsme poussés à leurs dernières limites.

Le second, qui envisage aussi et accepte tout, mais, après réflexion et connaissance des nécessités, est une résultante de sagesse et de raison, un effet pratique et voulu de la confiance, de l'espoir, une preuve expressive des résolutions.

Le premier abandonne, écarte et renonce.

Le second tient le coup, de joyeuse et brave humeur.

Le premier ferme les yeux. Le second les ouvre tout grands. Celui-ci s'endort et celui-là veille.

Ainsi, dès qu'on a bien séparé ces deux fatalismes qui faisaient semblant de n'en former qu'un, et mis à part leur interprétation respective, il est aisé de constater les éclatantes divergences qui les rendent inconciliables. Il faut choisir. Quand on exerce l'un, on devient l'ennemi de l'autre. On ne peut pas les pratiquer ensemble, ni même alternativement.

Le mauvais fatalisme est de prime abord le plus facile, parce qu'il offre d'agréables tentations. Il trompe autant qu'il plaît. C'est un oreiller si commode, si moelleux ! Il dispense de chercher, de vouloir, d'essayer même, et non seulement d'agir, mais de penser. Etant la négation proprement dite de l'initiative et de l'attaque, il paralyse toute velléité de résistance, il livre pieds et poings liés aux fluctuations des événements et surtout à leur dérive. On devient, sur le flot, l'épave, le bâton flottant, le bouchon... Et en même temps il vous abuse, il vous procure l'illusion de la grandeur et de la hauteur d'âme, il vous donne, avec une orgueilleuse sérénité, la fausse impression des vertus qu'il est en train de détruire : tandis qu'on tourne au lâche, on se croit courageux, et l'on s'estime supérieur à mesure qu'on se rabaisse. A ce jeu de dilettantisme, on goûte une espèce de prédilection personnelle et le dédain d'autrui. Un des signes caractéristiques par où se trahissent les disciples du fatalisme étroit et perverti est qu'à la

phrase-maxime : « Je ne m'en fais pas ! » ils ajoutent presque toujours : « moi ! » montrant ainsi malgré eux, par ce moi qui boucle et résume leur pensée, toute la suprématie qu'ils lui attribuent ! Ce moi n'indique pas seulement la puissance d'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, mais la dédaigneuse pitié que leur inspire le pauvre voisin, cet être vulgaire et chétif « qui s'en fait, *lui* » !



Eh bien, n'en déplaise aux Narcisses du fatalisme vaniteux, et contrairement à l'idée trop acceptée jusqu'ici, ne craignons pas de proclamer « qu'il faut s'en faire » ! que nous vivons dans des temps et à des minutes où c'est l'obligation, l'hygiène intellectuelle, le devoir. Mais voilà, il y a la façon !

Par « s'en faire », entendez aussitôt se tourmenter pour soi, non pour sa tranquillité et ses aises, mais pour son amélioration et son propre perfectionnement. A ce point de vue, il importe de s'éplucher davantage et de moins scruter les autres, car vous n'êtes pas sans avoir remarqué que les bons apôtres qui prétendent ne pas s'en faire, *eux !* sont pour leur prochain d'une exigence pointilleuse et d'une irritabilité redoutable. Blâmer, reprocher, critiquer, médire, accuser, sont les principales besognes de leur modérantisme et de leur fraternité sociale. Parce qu'ils « ne s'en font pas », ils estiment que les autres devraient « s'en faire » et ne se remuent pas, ou

ne s'inquiètent pas suffisamment ! Rappelons-les à de saines rigueurs vis-à-vis d'eux-mêmes. Persuadons-leur de ne jamais se trouver assez courageux, assez patients, assez résolus ; engageons-les à se guetter, à se surveiller : telle est la direction magnifique dans laquelle désormais il leur est prescrit de « s'en faire ».

Et à ceux qui, victimes, conscientes ou non, de la formule dangereuse prise aveuglément au pied de la lettre, sont en train de perdre le Nord, nous rappellerons l'esprit unique du terme, aujourd'hui détourné de son véritable et premier sens. « Ne pas s'en faire » ne doit pas vouloir dire : s'en moquer, opposer à tout la blague servile et le haussement d'épaules, ni bâiller, ni ricaner à tort et à travers devant les faits, ni se gourmer dans je ne sais quelle pédanterie soi-disant philosophique, ni monter dans une tour, ni se réfugier dans une oasis d'idées, ni s'enfermer dans une clôture d'élégance hautaine. Non. Cette expression veut être prise à la rude manière du soldat. Qu'entend-il par là, sinon ne pas s'affoler, ne pas perdre la tête, et la garder pour s'en servir, au mieux ? Ne pas s'en faire, à son idée, c'est se fier par-dessus tout à ses moyens, à son courage, à ses résolutions... tandis qu'au mauvais sens d'une tout autre pensée, quoique avec les mêmes mots, « ne pas s'en faire » préconise le relâchement de ses facultés, l'abandon de sa force et de toutes ses ressources de combat. Dans le premier cas, la maxime en question est un stimulant, — dans le second, un dissolvant. Ici le vin, là l'opium.

Ainsi se présentent ces deux fatalismes contraires que trop de gens ne savent pas discerner et situer avec précision. Il nous a paru qu'il était plus que jamais utile et secourable d'exalter les avantages de l'un et de dénoncer les dangers de l'autre, de montrer la pauvreté de la doctrine égoïste ou morbide et de mettre en lumière les beautés du régime tonifiant.

Nous avons lu ces jours derniers le récit du suicide de cet officier russe qui, profondément affecté par les événements dont son pays est le théâtre, voulut s'en remettre au sort pour savoir s'il devait vivre ou non. Après avoir enlevé cinq des balles de son revolver et fait tourner plusieurs fois le barillet, il dit à une personne qui se trouvait près de lui : « Je vais appuyer deux fois sur la gâchette. Si une cartouche se trouve en face du percuteur, c'est que je dois mourir. Sinon, je me résignerai à la vie. »

A la première fois, il n'y eut rien. Mais, à la seconde, le coup partit et l'officier tomba foudroyé.

Voilà le fatalisme absurde, le *nitchevo!* dans toute la sottise et l'horreur de sa folie!

Imaginez maintenant en regard le geste et le ton du poilu de la tranchée qui dit : « A présent que je me suis mis en mesure, il arrivera ce qu'il arrivera! Du moment que j'ai fait tout ce que je devais, je ne dois plus m'en faire. Je suis prêt. »

Voilà le fatalisme loyal et sublime, celui du héros français.

LA CONFIANCE

6 avril 1918.

Comment parler savamment de la gigantesque bataille engagée? Qu'en peut-on et doit-on dire? C'est une opération multiple, immense, d'une incessante mobilité, qui, même courte, aura ses longueurs et qui, non contente d'abord de nous échapper, nous trompe ensuite si nous prétendons, avec nos moyens imparfaits, la connaître et l'approfondir. Avons-nous même le droit, sans l'exprimer, d'en *penser* dès à présent quelque chose de juste et de précis? Non. Nous nous sentons déraisonnables d'oser, dans quelque sens que ce soit, des affirmations, et impies d'émettre des doutes. Eloignés du champ de bataille, plus encore par notre ignorance et notre état que par la distance matérielle qui nous en sépare, privés d'être — à défaut d'exécutants de la lutte — des témoins véridiques ou de simples renseignés, nous n'avons qu'un parti à prendre : celui de la confiance aveugle et déterminée. Tout ce que nous pouvons désirer, croire ou rêver, trouve sa

place et sa satisfaction dans cet unique sentiment de la *confiance*. Elle formule et rassemble nos vœux, nos fièvres, et aussi nos angoisses, qu'elle éclaire et discipline. Elle contient toutes les énergies de l'espoir et de la résignation, toutes les vertus. Elle est le plus court chemin qui va de l'homme à l'homme et de l'homme à Dieu. C'est elle qui, le plus, en ce moment, nous rapproche du soldat, de l'action, du but. La confiance est le grand lien contre toute rupture, notre mot d'ordre national, la devise des Alliés.

Sans doute il ne suffit pas pour gagner le sentiment de prononcer le mot, mais si communicatif est le pouvoir de ce mot surhumain : confiance ! qu'il la donne déjà. Il balaie aussitôt les esprits et les fronts soucieux. Il y a en lui du soleil, du vin, du baume et de la rosée. C'est un mot qui sourit, matinal, plein d'aurore, et profond aussi comme un angélus. Ayons donc confiance ! ce soir et demain, tous les jours. Ne sortons pas de ce sentiment si beau, si facile ! Faisons-en notre cuirasse, ou tout au moins notre guérite. Ainsi nous saurons attendre à son abri, nous qui ne sommes pas dans le choc, la fin de la dure épreuve.



Cette confiance, pour être efficace, il importe, nous l'avons dit, qu'elle soit entière, absolue,

comme celle de l'enfant dans son père, sa mère, et leur infaillibilité.

Si nous commettons l'imprudence d'y mêler la moindre des arrière-pensées, une parcelle de jugement ou de critique, nous lui enlèverons tout mérite et elle perdra son effet.

Croyons dans l'esprit, dans le cœur et l'âme de la France, quoi qu'il arrive et qu'il puisse arriver.

Nous n'en savons jamais plus que ne l'accorde notre intelligence et nous ne voyons pas au delà de notre vision. Mais ces limites-là, bornées, ne sont pas les vraies. La ligne des événements, l'horizon de l'avenir nous demeurent impénétrables et peuvent être baignés de lumière quand nous les apercevons encore dans l'ombre. Avoir confiance, c'est se renoncer dans tous ses intérêts individuels, ses raisonnements, et se plonger, s'abîmer dans la foi, cette foi qui devient religieuse, même en dehors de la religion, et qui sanctifie parallèlement ses disciples et son objet, la foi plus forte que tous les calculs et toutes les fausses évidences, la foi qui transporte et qui sauve.

Seule cette méthode nous procurera le calme et la sérénité dont nous avons besoin pour remplir ici, sans trouble ni distractions, notre tâche quotidienne. Ces jours étendus et pesants qui s'écoulent sur les armées, nous autres qui pouvons nous recueillir, vivons-les avec le respect que commandent les circonstances de l'histoire et le caractère des lieux sacrés où la forgent nos soldats.

Nous sommes dans la grande église à l'heure où le sacrifice suprême est en train de se célébrer. Sur les champs de bataille on dit la messe, la grand' messe de l'humanité. Nous, dans les villes, ça n'est que la messe basse. Au moins servons la messe; et sur les marches, à genoux, faisons bien les « répons » puisque nous n'avons pas le droit, comme le prêtre de la patrie, de monter à l'autel.



Notre action, c'est, là où le destin nous a postés, de fournir, d'une façon tranquille et résolue, ce qu'on attend de chacun de nous. Pour tenir ce modique engagement, gardons la confiance, et si par malheur nous ne l'avions pas jusqu'ici suffisante, prenons-la vite. Le devoir, la dignité, la raison, l'honneur et l'intérêt aussi, l'exigent. Les premiers de ces motifs sont les seuls qui soient dignes de nous dresser. Ecoutons ce qu'ils nous suggèrent. Cette confiance est d'ailleurs aisée, elle ne nous fuit pas, elle ne demande qu'à venir à nous et à nous habiter; elle est là, toute prête, à notre porte et nous n'avons qu'à lui faire un signe pour qu'elle accoure aussitôt se jeter dans nos bras... Mais elle ne peut rien malgré nous et sans notre appel. La condition principale pour l'obtenir, c'est le regret qu'elle nous manque et la volonté de l'avoir.

Celui qui souffre intolérablement d'en être privé la possède à moitié déjà. Aussi nul n'est capable aujourd'hui de ne pas la vouloir, et

nous devons tous à tout prix la garder comme le dernier de nos biens, ou, retardataires, la conquérir. On ne peut plus s'en passer. Outre que vivre sans elle est une honte et un supplice aggravant toutes les affres de l'imagination, elle constitue le seul chemin de salut et la sublime impasse qui s'ouvre devant nous. Si nous n'avons pas confiance nous sommes perdus. Broncher c'est tomber. Avec la confiance nous accepterons tout, et sans elle, rien. Pas de choix! Donc il est fait.

Et alors, aussitôt, quel apaisement, quelle largeur soudaine! quelle fraîcheur de vues, de courage et d'espérance positive! Mais regardez!

Où cela? Partout.

En dessous de vous d'abord voyez les humbles, les courageux, le peuple qui lutte et qui peine, qui se jette sur le travail avec un redoublement d'énergie! Enfiévré par le sacrifice, il garde sa belle humeur, son bon sens, sa rude logique et sa claire raison. Il a confiance.

Voyez ces réfugiés que les chariots de secours déversent sans arrêt dans nos asiles depuis deux semaines. Tout leur manque pour la plupart. Vêtus de loques, demi-nus, pauvres épaves humaines, ils ne savent pas de quoi sera faite, ce soir et demain, leur vie ravagée; meubles, domicile, bétail, et leur maigre bien, ils ont tout perdu : ils n'ont emporté et conservé qu'un seul trésor insaisissable et merveilleux : la confiance. Et pour eux le mot seul, comme un coffret magique, renferme en lui la maison, le champ, le

foyer relevé, retrouvé dans les sillons de l'avenir. Se plaignent-ils? Gémissent-ils? Non. Leur douleur sourit quand même, et leur détresse espère. Les pleurs aux facettes de diamant font de leurs yeux des morceaux d'arc-en-ciel. Leurs larmes ne coulent que pour briller. Ils ont confiance.

Voyez le grand spectacle, entendez le beau langage unanime de la nation. Où que vous tourniez les regards et tendiez l'oreille, c'est toujours la même idée puissante et fière qui par-dessus les courants et les remous domine l'océan des âmes et le soulève comme un vent en vagues d'assaut. Confiance!

Malgré nous, pour ainsi dire, nous sommes à chaque instant de prochaine faiblesse cueillis, rattrapés en dessous par cette vertu plus forte que tous les émois. Comme David prenant à terre et enchâssant dans le cuir de sa fronde la pierre destinée à la tempe de Goliath, ainsi la confiance, ardente à nous lancer, nous ramasse toujours et nous prend dans sa paume.

Voyez aussi l'inébranlable fermeté de nos alliés; écoutez cette vaste voix de l'Amérique fraternelle nous criant du large : « Courage! Nous débarquons, nous volons vers vous! » Regardez de près, dans les crevasses de leurs héroïques visages, nos chefs et nos soldats, transfigurés par la splendeur de l'effort et du but. Imprégnez-vous de Clemenceau! Suivez Foch! Accompagnez, aimez, admirez ces hommes magnifiques! Montez là-bas jusqu'à ceux qui, en plein enfer, ne perdent pas de vue le ciel et

n'ont jamais de doute...! Alors vous aurez confiance au milieu de tout, en face de tout!

Enfin, cette foi, *la vôtre*, faite d'amour et de dévotion, ceux qui se battent la veulent, car ils en ont besoin pour vaincre et pour mourir. Sans votre confiance, ils garderaient tout de même la leur, mais la vôtre l'augmente, et surtout les émeut, les enivre et les récompense. Ah! donnons la-leur! entière! absolue! à eux qui, les yeux fermés, sublimes, sans savoir, ont toujours confiance en nous!

DEUX TABLEAUX, UN MATIN

13 avril 1918.

Dans les moments anxieux que nous traversons en pleine maîtrise de nous-mêmes, la gravité de tout ce qui fait le principal objet de nos réflexions et de nos regards ne nous empêche pas néanmoins d'être attentifs autour de nous aux faits et aux spectacles de la vie quotidienne et d'y trouver, quand nous savons l'y découvrir, la simple émotion ou mieux encore l'encouragement qu'ils contiennent.

Voici deux tableaux de Paris que j'ai pu voir la semaine passée et qui, en-dessous des « grands sujets » dont chacun d'eux pourtant procède et auxquels ils participent, ne me paraissent pas indignes d'être accrochés dans un coin de la « Galerie des Batailles ».

I

Aussi bien, c'est une bataille que représente le premier.

Elle commençait à peine quand j'arrivai, juste à temps pour y assister, et elle avait lieu sur les hauts versants de Montmartre, entre deux bandes d'enfants du peuple.

Le terrain vague et bouleversé où elle se déroulait était un champ de pierres et de bottines situé au pied même du Sacré-Cœur, entre la rue Saint-Eleuthère qui dévale en tournant, bordée çà et là de palissades à moitié rompues, et les murailles en rempart de la rue Asaïs qui n'a pas encore une maison. Il était 9 heures du matin. Les fenêtres grandes ouvertes des constructions voisines dégorgeaient à tous les étages les traversins, les draps de toile bise et les édredons écarlates, et il n'y avait, du moins en cet endroit, que très peu de monde dehors. Quelques fidèles, se rendant à la basilique où c'était le dernier jour du *Triduum*, passaient, sans s'arrêter, tout à leur intention pieuse et montant un peu courbés comme s'ils priaient déjà ; de pauvres femmes, courbées aussi, mais parce qu'elles portaient sur l'épaule des sacs, pleins de choses sans nom, de choses ramassées... ; et puis des vieilles, des vieux, courbés encore, mais ceux-là par les fagots de l'âge et le chargement de la vie. Aussi, sauf un indigène que promenaient à distance en l'entraînant, accouplés au bout de ficelles, cinq caniches en loques et couleur de torchon, il n'y avait là que moi,... et l'armée.

Celle-ci se composait, divisée en deux troupes, d'une quinzaine de galapiats, nés natifs de la Butte et allant de quatre à neuf ans. Pas de

femmes, rien que des hommes. Vous les connaissez, et vous les aimez. C'était les petits Poulbots violents, enragés, aux genoux terreux et plus durs que leurs talons, aux mollets couturés, aux tignasses hérissées comme le rouleau des « balayeuses ». Coiffés du bonnet de police à double corne ou du béret bien roulé à « l'alpin », armés de bâtons, de fusils de bois, ou du terrible pistolet-vaporisateur qui aveugle l'ennemi en lui jetant dans les yeux l'eau sale du ruisseau, ils couraient, bondissaient, poussant des cris d'enfants Sioux et tourbillonnant comme des démons autour du plus grand d'entre eux porteur d'un drapeau américain dont il s'était par droit d'aînesse arrogé la gloire. Ils s'apostrophaient, se menaçaient, se carraient les uns en face des autres, tels des petits Fracasse, avec des gestes de Matamore étonnants de style et de justesse, un incroyable relief de mimique et d'attitudes. Leurs visages, qui soudain vieillissaient et se durcissaient dans la passion, prenaient parfois des plissements, des contractions et des moues, comme on en observe aux masques des guerriers et aux mufles des bêtes. Sur le mobile et vif écran de leurs traits décharnés se nouaient et se dénouaient, et passaient tour à tour la colère et la joie, le courage et la peur, toutes les trames de sentiments, toutes les grimaces du fou, du polisson, du guignol et du singe. Et, à d'autres instants, ces jeunes figures neuves revêtaient une singulière expression de noblesse et de fierté. Mais cela ne durait pas longtemps

et la gaminerie retrouvait aussitôt chez eux son éclatement et ses droits.

Atroce était la lutte. Il s'agissait de s'emparer du drapeau étoilé qu'agitait en tous sens et courant comme un zèbre le roussot qui le tenait, tondu ras sous un bonnet de sergent pris sans doute à son père ou à un frère en permission ; et il suffisait de le voir si crâne pour comprendre que jamais on ne lui arracherait le précieux emblème et qu'il faudrait faire semblant de le tuer pour y arriver. On se cognait dur. On se décollait au passage des poignées de cheveux qui restaient dans la main. On se crachait au nez. Les casquettes volaient sous les coups. Les petites pattes bien noires tapaient, griffaient, pinçaient... ; des cadavres aux cheveux paille s'écroulaient volontairement sur le sol avec un bruit de gibecière, et puis tout à coup — debout les morts ! — ressuscitaient pour de nouveaux combats. On roulait des pavés plus gros que soi. La terre grattée, défoncée, gonflait le creux des tabliers noirs dans lesquelles on la transportait. A celui-ci un *Intransigeant* en cornet faisait un masque à gaz. On nettoyait sans pitié la tranchée. Dans un trou râlait un Boche étranglé, détail horrible, avec son propre cache-nez par deux « Marocos » de cinq ans.

Tout à coup les Etats-Unis coururent le plus sérieux danger... Le drapeau allait être pris ! Celui qui en avait la garde, assailli, escaladé de toutes parts, donnait déjà des signes de faiblesse... Il pliait, il lâchait la hampe !... quand

une circonstance inattendue, comme parfois il s'en présente aux heures les plus critiques, vint retourner la situation. Un renfort inespéré déboucha, sous la forme d'une femme intrépide qui, se jetant dans la mêlée, y choisit et en retira à la fois sans effort trois des plus furieux poilus qu'elle fit prisonniers en trois taloches. Comme c'était la mère, il n'y avait pas à résister, mais comme eux étaient *des soldats* ils ne pleurèrent pas sous la bourrade et s'en allèrent tête haute.

Le porte-drapeau, allégé, avait repris tout son avantage. Sans perdre une minute, il jugea bon de crier : « Pouce ! » D'un coup de sifflet à roulettes il rassembla donc les combattants qui accoururent tous en fourrageurs et firent cercle autour de lui. Il avait planté le drapeau en terre et il lançait à présent aux troupes les phrases d'une proclamation écrite sur une feuille fripée qu'il tenait à la main. Les mots de France, Amérique, pinard, victoire... claquaient jusqu'à moi. Quand il eut terminé, il lança en l'air la feuille que le vent fit tournoyer et poussa jusqu'à mes pieds, où je la ramassai, curieux de connaître *in extenso* le discours du jeune chef. Mais quelle fut alors ma surprise en lisant : « Amour fatal. Chapitre VII. *Cependant madame Camus, grâce à sa beauté, triomphait* », etc., etc... C'était la page détachée d'un feuilleton sur laquelle l'innocent, dans sa pureté patriotique, avait improvisé.

Et, tandis que les « bonhommes » de la Butte se dispersaient vers les rapides casse-cous des

rues Chappe et Foyatier, deux grands Sammies, *pois-cassé*, des vrais, qui allongeaient le pas vers le sommet de la colline, souriaient de côté — sans ralentir — à leur drapeau pavoisant les bambins.

Sans doute pensaient-ils comme moi : « C'est pour que ces petits ne se battent jamais d'une autre façon que leurs pères et nous aujourd'hui nous nous battons aussi dur, et aussi longtemps qu'il le faut. »

II

Je repris alors ma route, car ce n'était tout de même pas pour voir une bataille d'enfants que j'étais venu là.

Et, ayant atteint la plate-forme où se dresse la basilique, j'en voulus d'abord faire le tour, aussitôt séduit et attiré malgré moi, comme d'habitude, par les ruelles et les chemins qui lui composent un accès si poignant de tristesse et de poésie populaire. Je retrouvais ce matin-là tous les aspects, l'atmosphère et les figurants eux-mêmes du décor sans pareil, décor dont le modernisme intense et de réalité brutale n'empêchait pourtant pas l'esprit d'y trouver, sans être anachronique, la vieille marque religieuse du moyen âge.

Etablis à leur place accoutumée, assis à terre ou sur des pliants, avec une couverture aux genoux, les mêmes mendiants, les mêmes aveugles patentés montaient la garde ; et les femmes qui imposent des bimbeloteries faisaient la haie

comme des agentes de location à un débarcadère. Beaucoup de baraques de souvenirs étaient fermées, ainsi que des appentis et des petites boutiques à volets vieux système, sans enseigne et sans nom, de sorte qu'il eût été difficile de dire si leur clôture était récente ou déjà lointaine, momentanée ou définitive. Par endroits le trottoir fendu, affaissé, portait, tracé à la craie, les inscriptions d'un jeu de marelle militaire. *France, Belgique, Angliche... L'enfer à Guillaume!* L'étroite, sinueuse et misérable rue du chevalier de La Barre dégageait ce jour-là plus de terne mélancolie encore et de sombre langueur, sous un ciel bas et gris de fer comme un manteau prussien : et ses baraques peintes en bleu sale prenaient je ne sais quelle coloration munichoise qui affligeait. Les petits cafés branlants, les guinguettes dont on ne savait si elles étaient de bon ou de mauvais aloi, les piquets gâtés du bas comme des dents malades aux gencives, les clôtures disloquées et pourries cachant mal des dépotoirs insoupçonnés, des bouts d'enclos gorgés de détritus, les murs dépravés à jamais par la vermine des pensées et des mots qui les souillent, tout enfin, le sol ingrat, les maisons aux portes inquiètes, les fenêtres mornes, les toits trop minces et peureux, subissaient du fait de la guerre un accablement, une marque pénible et désolante et en recevaient une signification d'une âpreté nouvelle. Les arbres qui allongeaient le cou au-dessus des palissades semblaient venir d'un cimetière et faire signe aux passants d'en-

trer. La verdure naissante avait l'air condamnée... Les malingres buissons, les iris dégénérés dont la feuille en lame de couteau d'apache sortait sur un appui de croisée d'une caisse rompue et vomissant son terreau, n'arrivaient pas à réjouir... C'était un paysage grandiose et navrant, d'une infinie détresse, et qui désenchantait de tout. Pas de cris d'oiseaux. Pas de soleil. Du silence. Une bise aigre et fanatique, un firmament maudit de pays usinier. Par les débouchés des rues mi-faubourg et mi-campagne qui dévalaient à pic entre des murailles lépreuses, on n'apercevait au loin qu'une immensité noirâtre sous laquelle, à cause des fumées qui la perçaient, se devinait Paris comme sous une nappe de vapeur et de gaz accourus lourdement des champs de bataille... cependant qu'à côté les formidables assises de la basilique, froide, puissante et sévère, opposaient à toutes ces impressions de chute et de néant leur contraste et leur démenti, leur réplique souveraine. Il semblait même, sans qu'on en démêlât les raisons mystérieuses, que ce piédestal fruste, minable, ouvrier, convînt plus que tout autre à la splendeur de la basilique, à sa présentation, et qu'il en fût peut-être ainsi, à tous les yeux, ceux des hommes, ceux de Dieu, le socle préférable. Oui, je me figurais très bien que, dans des années et des années, quand tout le vieux Montmartre effrité de la Butte et du dernier moulin aurait disparu depuis longtemps sous la pioche et que l'on monterait au Sacré-Cœur par des

degrés de marbre, des escaliers fleuris et des rampes à statues et à lampadaires de bronze, on regretterait le chemin pelé d'autrefois, sinistre et émouvant, dont de vieux livres moisis garderaient l'image.

A ce moment s'arrêta, près de moi, derrière le chevet de l'église, un taxi d'où descendirent trois dames. Elles apportaient avec de grandes précautions une bannière brodée à l'effigie de Jeanne d'Arc. Une jeune fille, qui était sur le siège, tenait à part la hampe nue surmontée d'une fleur de lys d'or. Le chauffeur, au visage heureux. les aida, et, comme elles se dirigeaient vers la basilique, sous les regards engourdis et caressants d'une équipe de Kabyles en train à ce moment de décharger sur leur tombereau les boîtes de ces parages reculés, je me joignis au groupe des femmes qui faisaient le tour du monument pour gagner la grande porte où j'entrai avec elles.

Vraiment, que c'était beau!

En habits blancs, tout au fond, un prêtre disait la messe à l'autel où, de chaque côté des marches, conduisaient, comme des gardes en faction, des candélabres présentant des épées de lumières... Cette partie lointaine et réservée ruisselait d'or et de rayons d'une douceur et d'un calme parfaits, et tout le reste de l'édifice, le gouffre en hauteur de la coupole. les golfes des voûtes, les perspectives des nefs demeuraient dans le repos d'une pénombre apaisante et consolatrice. Tranquille et muette comme si elle était vide, la basi-

lique regorgeait pourtant d'une foule immobile, occupée — et clouée, elle aussi — par la prière, par la douleur. Le recueillement, le prosternement, l'union, l'accord de ces milliers de fidèles rassemblés là, massés à cet autre « front », ce matin du *Triduum*, dans un but, et quel but! d'imploration déterminée, révélaient une puissance d'espoir et de certitude invincibles. Tout comme, sans se connaître, ils disaient côte à côte les mêmes prières, ainsi leurs pensées ardentes, leurs désirs obstinés étaient-ils les mêmes! Tous ces esprits blessés, toutes ces âmes mutilées voulaient le salut de la France, la victoire de la France, et la paix, mais avec l'honneur. Il suffisait, quels que fussent le rang et la condition,... homme, femme, vieillard, enfant, jeune fille, infirmière laïque ou sœur de charité, religieux à soutane ou soldat à bissac de pèlerin, aveugles ou amputés, épouses ou mères en voiles de deuil... il suffisait de les regarder l'un après l'autre, pour voir chez tous, à l'expression résolue de leur visage, de leurs yeux levés ou baissés, que c'était cette grâce-là seule, et pas d'autre, celle de la JUSTICE divine, que leur cœur en lambeaux réclamait et saurait obtenir du Cœur Suprême éternellement transpercé.

LA LOYAUTÉ, D'ABORD

20 avril 1918.

Tandis que nous traçons ces lignes, tardives à peine écrites, et qu'en plus les nécessités de tirage du journal hebdomadaire ne mettront sous les yeux du lecteur que dans quelques jours, la grande bataille se poursuit, furieuse de part et d'autre. En dire davantage actuellement serait vain. Nous n'avons qu'à attendre avec tranquillité. Les chefs et les soldats des armées alliées travaillent. Nos pensées et nos cœurs sont avec eux. Ils savent tous ce qu'ils ont à faire et le font bien. Laissons-les faire.



Mais une autre opération, parallèle et non moins vigoureuse — quoique ressortant de l'action diplomatique — vient d'avoir lieu, menée en grand style par Clemenceau, et, de celle-là, nous pouvons, avec plus de raison et sans inconvénient, nous entretenir. Certes la question,

bien qu'éclairée à moitié par le brûlant rayon X que notre Premier a dû diriger inexorablement sur elle, reste encore sur bien des points enveloppée d'ombre et nous ne sommes donc pas, jusqu'à nouvel ordre, en état de la traiter en complète connaissance de cause, mais ce que nous en savons est si énorme et si décisif que nous pouvons, grâce aux révélations qui ont éclaté, nous faire déjà une suffisante idée de son importance et de ses possibles résultats. La lettre de l'empereur Charles Ier, sa teneur et sa divulgation constituent un événement formidable de conséquences. Il marquera dans l'histoire de la guerre une date, réelle et morale, à jamais fameuse. Et même s'il ne semblait pas, dès à présent, produire tout ce que les uns en espèrent et les autres en redoutent, soyez sûrs qu'il n'en amènera pas moins d'inévitables effets où l'utile et le bon pour nous l'emporteront assez sur les inconvénients allégués pour que non seulement nous n'ayons pas à regretter ce qui s'est passé, mais qu'il faille s'en féliciter. Le point n'est pas de rechercher aujourd'hui si Clemenceau a eu tort ou raison de sortir la lettre et de découvrir l'empereur. Le fait est acquis. Il n'y a donc qu'à prendre la situation telle quelle et à voir ce qu'à première vue du moins elle comporte d'heureux et de remontant. Mais comme, cependant, à prétendre écarter trop vivement cette question du droit et du devoir qu'avait le minisre d'agir ainsi et qu'il s'y est résolu on finirait par avoir l'air de lui don-

ner tort implicitement, il vaut mieux, je pense, regardant bien la chose en face, ne pas craindre, après examen du pour et du contre, de déclarer : « Somme toute, il a bien fait, car son droit et son devoir lui commandaient la seule conduite qu'il eût à tenir. » Qu'il se soit décidé à « y aller » de gaieté de cœur : évidemment non! nul ne le croira. Il n'en a donc eu que plus de courage et de mérite. Et puis, ne cessons pas d'envisager les circonstances, si spéciales, si impérieuses, l'heure! le moment!... Nous ne sommes plus dans les vieux corridors à tapis et à portes rembourrées de la diplomatie habituelle et du temps de paix, où le fin du fin est de rivaliser, pendant des mois et des années, d'hermétisme et de silence! La maison brûle. *Proximus ardet!* En plus, on est sous le coup tout chaud d'une attaque et du plus grave des affronts. On nous accuse de mentir. Et qui nous dit que nous mentons? Les menteurs! Faudra-t-il donc à tout prix se taire et garder benoîtement dans sa poche la preuve irréfutable de notre droiture, fournie par la partie adverse elle-même? Ou la lettre n'était bonne à rien? ou c'était une arme? dans le premier cas, que risquait-on à en révéler l'existence? Elle établissait au moins la vérité, tout de suite et sans conteste. Elle servait toujours à cela et n'était pas tout à fait perdue. Et, dans le second cas, si la lettre était une arme d'une efficacité ultérieure possible, ne tombe-t-il pas sous le sens qu'une arme ne mérite son nom et son emploi qu'à la condition

de l'utiliser, et ce à la minute précise et dans les circonstances où elle est susceptible de remplir le mieux son office, de frapper avec le plus d'à-propos, de force et de succès? Clemenceau, qui représente la France, accusé publiquement de mensonge par l'empereur d'Autriche lui-même, aggravant de son plein gré l'imposture de Czernin, ne pouvait pas laisser la France impassible et muette sous cet outrage, en face des Alliés et de l'univers. Il n'y a pas que les fusils qui partent tout seuls. Ne dites pas que le ministre a cédé à une impulsion dont il eût dû se rendre maître, et croyez que la lettre et lui, faisant corps, sont partis et ont été déclanchés à la minute psychologique où tout le voulait, l'indignation et la réflexion, et la logique de l'honneur. La vérité a ses explosions fatales.

*
* *

N'oublions pas non plus qu'il s'agit avant tout de « faire la guerre ». Par cette contre-attaque magistrale, Clemenceau, fidèle à sa mission, autant qu'à sa volonté, a porté à l'ennemi un coup terrible et qui laissera chez lui une blessure incurable. Et, d'ailleurs, en s'abstenant d'épiloguer davantage à ce sujet, ce qui ressort une fois de plus de l'événement inouï, et de tout ce qu'il remue et entraîne, c'est que, règle générale, quels que soient les intérêts, les embarras et les impasses, toujours le meilleur parti sera la loyauté. Avec elle, on est sûr de ne jamais

faire fausse route, d'entrer et de sortir par la belle porte. Elle domine tous les tâtonnements inférieurs de l'égoïsme et les chinoiseries de la fausse prudence ; en dépit de sa brusquerie et de son apparente irréflexion, elle atteint même souvent plus loin que les vains calculs qui se prennent pour de longues vues. La loyauté, c'est la première des vertus françaises. France et loyauté sont deux mots synonymes ; et la loyauté chez nous est fondamentale, originelle, héréditaire et caractéristique. Elle s'imprime depuis des siècles à chaque page de notre histoire ; elle y éclate en lettres d'or et de sang à ses chapitres les plus douloureux. La loyauté, c'est notre gloire et notre sagesse prouvées, reconnues, et depuis toujours, par tous ceux qui n'ont point une âme véreuse. On comprendra donc que nous soyons obligés, plus encore en ces temps de haute tenue et de grande pureté, de l'observer jalousement et de lui sacrifier tout, même, s'il le fallait, les petites aubaines momentanées et illusoires qui ensuite coûtent trop cher.

La loyauté regagne toujours tôt ou tard ce qu'elle a l'air de négliger ; on ne perd jamais à la pratiquer, quoi qu'il arrive. Elle nous impose, pour nos alliés autant si ce n'est plus que pour nous, des devoirs constants et sévères. Le péril pressant et commun, et qui sera long, en fait un besoin vital. Nous sommes tenus vis-à-vis de nos amis non seulement de l'observer avec rigueur, mais de l'exagérer et d'aller en quelque sorte au-devant de ses ordres. C'est l'époque de

transformation et de rénovation où nous sommes, ce sont les temps présents en train d'élaborer un meilleur avenir qui le veulent ainsi. Elle découle plus directement encore des principes nouveaux d'ordre et de franchise universelle au nom desquels désormais le monde entend se régir. Elle est passée — pour y rester — au premier plan de toutes les organisations futures. Tout la réclame et la proclame, et les rapports des peuples entre eux ne sont plus possibles sans elle, sans cette condition première de leur estime réciproque et de leur confiance absolue.

Dans cette guerre affreuse, comme dans la paix qui doit la couronner et la clore pour au moins deux cents ans, nous n'allons soutenus et poussés que par des raisons d'idéal. Pas d'idéal sans loyauté. Regardons bien, nous verrons que précisément c'est à elle, à cette vertu niée, méprisée, détestée par nos ennemis, que sont tendus tous leurs pièges ; c'est elle qu'ils suspectent et calomnient chez nos alliés sans reproche ; c'est par sa faillite chez nous qu'ils voudraient opérer la division et la rupture. Convaincre la France de déloyauté! Quelle victoire ce serait! On l'a tenté, on l'a manqué. Clemenceau n'a pas admis que la France, même le temps d'une seconde, pût être soupçonnée! Les Français l'en remercient et ne l'oublieront pas. Et à notre loyauté ferme et pure, à celle de l'Angleterre, et de tous nos frères d'armes, à celle des États-Unis et de Wilson, apôtre implacable du droit et soldat

de la Vérité, à toutes ces loyautés groupées en un faisceau de fer, s'oppose aux yeux du monde entier, qui voit clair et qui juge, la navrante déloyauté d'un empereur asservi que la peur germanise et qui de ses propres mains, pour garder son trône qu'il sent bouger, gâche son honneur et le découronne.

LA RUE DU PARIS EN GUERRE

27 avril 1918.

On a lu les bonnes histoires des journaux boches : Paris, capitale de l'épouvante. La police sur les dents, Clemenceau tremblant comme la feuille et n'osant pas ouvrir la fenêtre, le président Poincaré barricadé à l'Elysée et gardé par une milice de noirs, la foule des déserteurs tenant le haut du pavé, en dépit des Annamites déguisés en femmes afin de les séduire et de les dénoncer, la circulation, le mouvement, la vie partout suspendus, arrêtés, les pouvoirs publics chassant de force les habitants, les gares débordées et prises d'assaut, les ateliers désertés, les magasins vides, la statue de Strasbourg enlevée et cachée, les théâtres fermés, la nourriture difficile et dégoûtante, une ville sinistre et abandonnée où les derniers malheureux (qui s'y trouvent encore, non par courage, mais parce qu'ils n'ont pas même eu la force de fuir) défaillent à toute minute, au moindre bruit, pour la trompe d'une auto ou le sac en papier gonflé

que crève un enfant... et enfin, dès que retentit le « superkanon », la ruée dans les caves parmi d'indescriptibles scènes de terreur et d'écrasement sauvage...

Tels sont les comiques récits où se complaît, avec une insistance et une fausse crédulité très significatives, la presse allemande. Et l'on devine aussitôt, à l'ensemble de la consigne, que ces grosses âneries et ces supersottises lourdement accumulées par ceux qui les inventent ont cependant un but... sérieux; elles sont lancées et poussées dans toutes les directions étrangères, pour agir sur le bas moral des couches inférieures, sur la masse ignorante des esprits simples et lointains... pour les troubler et brouiller leur jugement. Ce sont des manières de vapeurs toxiques, des gaz d'un autre genre. Mais ceux-là, justement à cause de leur extravagance, n'atteignent point au résultat et n'ont d'autre effet, sans asphyxier, que d'être exhilarants.

Comment ces gazetiers d'outre-Rhin ne sentent-ils pas tout ce que de pareilles assertions ont d'humiliant pour l'intelligence allemande puisqu'ils supposent leurs lecteurs capables d'y ajouter foi? Un journal qui, chez nous, risquerait semblables insanités, apprendrait dans les vingt-quatre heures ce qu'il lui en coûte; on le boycotterait du jour au lendemain. Mais la confiance aveugle de Michel en ses dirigeants atteint à l'incommensurable. Il est discipliné jusqu'à l'absurde. On peut tout lui dire, il le

croit. Il avale les yeux fermés. Cette absolue dévotion, que l'on peut sans doute juger belle, offre pourtant ses dangers et ménage à ceux qui en sont les esclaves volontaires de terribles réveils.



Apprenons à nos ennemis, sous les yeux desquels ces lignes pourraient avoir quelques chances de tomber, la situation exacte de ce pauvre Paris.

Il est certain qu'il y a moins de monde qu'en temps de paix à pareille époque et que les nouveaux ennuis résultant des visites aériennes et du tir à « longue portée » ont poussé un certain nombre de familles à chercher pour leurs parents âgés et leurs petits enfants un lieu d'établissement plus champêtre et plus sûr... Cette considération, tout à fait louable en soi, a produit, en effet, à la veille de Pâques, un mouvement de départ accentué... Mais il n'y a rien là que de très naturel, et si nos aviateurs se mêlaient de faire eux aussi, quotidiennement, les assassins sur les villes, je ne m'imagine pas que les bonnes mères allemandes se riraient de l'averse... et continueraient à promener bébé sous les tilleuls... Nous pouvons même affirmer, sans nous tromper, qu'on verrait autour des wagons, chez eux, déferler des vagues d'une multitude affolée auprès desquelles l'animation de nos gares ne fut qu'une effervescence de train de plaisir. Cet exode normal et nécessaire

des gens qui ont pour habitude de prendre des vacances et qui n'entendent pas y renoncer, n'a changé que de peu d'ailleurs la physionomie de Paris. A vrai dire, celle-ci, loin d'y perdre, y a plutôt gagné. En quoi? En grandeur, en sagesse, en dignité. La rue, moins grouillante, est d'abord devenue plus belle, avec un aspect tranquille et posé qui rassure. Elle garde toujours son charme souverain d'hier, mais il semble que la province y ait ajouté tout à coup sa grâce patriarcale et sa méditation. Occupée seulement, et là où il faut, par les types de choix qui la font ressortir, la rue a l'air d'être peinte, et souvent signée. Comme un tableau de maître elle offre une « composition » parfaite et ravissante. Grâce à la quiétude et aux repos momentanés que la situation lui crée elle se révèle pleinement; on la voit enfin telle qu'elle est et surtout qu'elle a été; on la mesure, on l'estime, on en découvre l'étendue, la perspective, les détails, la fantaisie; elle apparaît à la fois plus ancienne et toute nouvelle, plus profonde, plus aérée, plus importante et plus douce; on s'y plaît davantage, et chacun de ses passants est désormais quelqu'un qui pense.

Vous croiriez une ville « réservée » où tout le monde n'a plus le droit d'entrer, où l'on ne s'avance qu'avec orgueil et respect comme un prince dans ses jardins, où l'inutile et l'oisif ne se rencontrent presque plus, où seuls demeurent et se croisent ceux qui ont quelque chose à faire. Et ils sont des centaines de mille, car Paris

n'offre en rien l'aspect inerte et désolé d'une ville morte... Jamais, au contraire, son activité puissante et charmante n'a été mieux dirigée et plus soutenue, mais c'est aujourd'hui une activité spéciale, grave, uniquement concentrée au grand devoir d'union, de travail, de résistance et d'effort ininterrompus. Les abeilles, dehors, butinent plus vite et flânent moins, mais la ruche, à l'intérieur, s'acharne et se multiplie dans les rayons. Partout on sent, derrière les murs, à toute heure, cette combustion redoutable, cet entretien dans tous les foyers, grands ou petits, du feu national et des fourneaux sacrés, cet exercice des énergies, ce roulement des volontés.

Et Paris, si résolue que soit son ardeur, ne se croit pas obligé de prendre une mine rébarbative et farouche. Les services publics fonctionnent à merveille. Tout va comme à l'ordinaire. Les postes et télégraphes, les téléphones, les banques, les grands magasins, les vastes établissements, tout ce qui a *toiture vitrée* bourdonne avec honneur de la même vie active et ordonnée. Partout un personnel nombreux, empressé, admirable de dévouement et de bonne grâce. Les chauffeurs, même le soir, sont affables ! Les théâtres, les cinémas, les cafés, ont leur public inébranlable, le Bois ses promeneurs, et encore des cavaliers, mais oui, et les Tuileries, les Champs-Elysées, le Luxembourg, leurs enfants qui courent, leurs familles assises au pied d'un arbre, leurs lecteurs, leurs rêveurs, leurs enragés de croquet et de ballon, et leurs jets

d'eau, *qui marchent!* Il y a toujours de tendres amis des bêtes pour caresser les naseaux du vieux cheval de fiacre à la station et jeter des graines aux moineaux et aux pigeons. Les fillettes dans le square sautent plus que jamais à la corde « en doublant et triplant ». On bouquine dans les boîtes des quais. La vaillante vendeuse de journaux continue d'habiter tout le long de nos boulevards le verre de lampe qui lui sert de logis, et je connais une fleuriste dont l'étalage, intact, aligne toujours ses rosiers et ses hortensias bleus juste en face d'un des derniers « points de chute ». Les Cercles ont conservé leurs vieux membres philosophes dans les mêmes fauteuils de cuir, et le bridge est tous les jours, aux heures rituelles, l'objet du même sacerdoce. Enfin, le pain est très bon, avec de la vraie mie qui n'est pas dure et de la vraie croûte qui n'est pas molle, et je vous jure que, malgré toutes les preuves d'épouvante et d'effondrement moral dont je viens de vous accabler, la vie est ici très possible encore, et qu'il y a bien des endroits de délices, même « dans la douce Allemagne », où l'on est plus à plaindre.



Les trois quarts de nos devantures ont adopté et réalisé, à cause du bombardement, la décoration protectrice à la mode, celle des bandes de papier collées sur les glaces; chaque patron, chaque employé, s'est efforcé d'y montrer son génie. On dirait un concours. Les festons, les

guirlandes, les rosaces, les arceaux, les colonnettes, s'y produisent dans les combinaisons ornementales et architecturales les plus variées, les plus inattendues. On peut admirer, dans maintes de ces découpures, une souple fertilité d'invention, en même temps qu'elles sont le témoignage frappant du bon goût et du sang-froid les plus délicats. Le papier tour à tour est blanc, bleuté, rose, vert : il dessine des entrelacs, des fleurs, des fruits, des rinceaux. Chez un luthier, il se détache en clef de sol et en notes de musique, et aux fenêtres de *Figaro* il nous montre l'F majuscule barrée de la plume vengeresse qui vient de Beaumarchais. Tous les soupiraux sont bouchés, mais, loin d'offrir un aspect attristant, ces carrés de plâtre frais et de briques roses font des taches vives qui ravigotent, et l'ingénuité de ces petits travaux honnêtes donne du ton aux trottoirs. Quant aux sacs de terre, impossible de méconnaître les pensées de sacrifice et de renoncement, la gravité belliqueuse, l'esprit de siège et de bastion qu'ils imposent aussitôt. Il nous suffit de regarder les pyramides si impitoyablement formées et coagulées par la main des « toriaux » maçons pour nous sentir, nous aussi, protégés — et oppressés — comme les chevaux de Coysevox et de Marly.

Impression pesante mais utile. Etouffement qui est un bienfait. Bénis et loués soient ces sacs, gonflés de notre terre, qui, pour un temps d'orage, couvrent avec des soins pareils, en les rassemblant, les danseuses de Carpeaux, les saints

du porche de Notre-Dame, et la *Marseillaise!* Même sous la fraîche épaisseur de leur cuirasse végétale la nymphe empêtrée continue de bondir et de sourire, Bellone de hurler : aux armes! avec du sable plein la bouche, et l'ange du tympan d'essayer ses ailes pour le jour où, les sacs s'écroulant tout à coup, la victoire les ouvrira.

PAR EN HAUT

4 mai 1918.

Vous souvient-il du temps où ceux qui, bien avant 1914, et sentant venir l'orage, voyaient dans l'aviation l'arme la plus propre à transformer et à renouveler la guerre et peut-être à la terminer victorieusement, passaient pour de criminels romantiques? Et cependant, avec quelle rapidité foudroyante, quelle évidence et quelle ampleur les faits n'ont-ils pas, depuis, démontré la justesse de cette prédiction, qui n'était pas si difficile? Nul besoin, pour la faire, presque à coup sûr, d'être un savant, un Léonard, un Archimède aérien, ni un prophète inspiré. Il suffisait de savoir regarder, de déduire et de devancer logiquement — par l'intelligence, le désir et la volonté — l'inévitable marche et la continuation des progrès de cette arme merveilleuse. La voie était amorcée, on n'avait qu'à la suivre dans tous les rayonnements et les prolongements qu'elle indiquait et comportait dès l'origine.

Ainsi donc l'imagination pouvait se permet-

tre de chercher — et de trouver — dans ce domaine où elle était, plus que dans tout autre, qualifiée pour opérer. Car, entre parenthèses, elle n'est pas forcément cette folle du logis et cette vertigineuse de la démence pour laquelle professent tant de mépris ceux qui en sont privés. N'en déplaise à ces ignorants, l'imagination, don magnifique et précieux, a ses scrupules, son contrôle, ses règles, sa sagesse. L'incohérence et le débordement n'en sont pas la condition. Encline à tous les excès, elle possède aussi la faculté de les réprimer. Telle qu'un cheval de pur sang, l'imagination, chez un bon cavalier, se monte et se dirige, et même quand elle s'emballe par instants on peut dire que son maître la tient encore et finit par la ramener.

Le rôle de l'imagination, entendue ainsi, aura été considérable dans cette guerre. On sera bien forcé de le reconnaître après quand on en écrira plus attentivement l'histoire. Imagination satanique et sadique chez nos ennemis, dans le mal, la destruction, dans la dépravation de la science, dans la fourberie, le mensonge et la férocité... imagination incroyable, admirable, émouvante chez nous et nos alliés pour parer, dans la mesure possible de nos moyens, de nos intérêts vitaux et de notre répugnance, aux menaces et aux dangers les plus affreux qu'ait jamais fait courir à l'humanité une race d'hommes de proie. Imagination dans le cerveau des chefs, dans le dessein et l'exécution ; dans l'emploi multiple et nouveau de forces inusitées ou modifiées, ou contrariées

dans leur nature; et aussi dans le rendement du travail intensif, dans l'universelle utilisation des ressources, dans les insolubles problèmes de l'alimentation, de la fabrication, du chauffage, des transports, des effectifs, de l'armement, des munitions; dans le jeu des idées, dans le mécanisme de l'opinion publique et des courants de pensées, dans l'élargissement des grandes vues futures, dans l'orientation du progrès, dans les rapports des peuples entre eux, dans les groupements ultérieurs, dans la tournure des questions sociales : imagination constante, chez tous et dans tout.

Mais s'il est un champ où elle était autorisée à se jeter avec ivresse et se donner libre cours, c'était bien celui de l'aviation, et elle n'y a pas manqué, cédant en cela non seulement à son instinctive ardeur et à son goût personnel autant qu'à l'attirance particulière exercée sur elle par les tentations de l'espace, mais obéissant aussi à un devoir dont elle sentait la rigueur.



L'aviation, en effet, n'a pas cessé, du premier jour jusqu'à présent, de s'imposer sans relâche à l'attention et à la préoccupation de tous ceux qui savent prévoir et qui veulent réaliser. Elle est la féconde obsession de notre esprit, la juste tyrannie de nos espérances. Elle ne nous lâche pas, nous prouvant et nous démontrant à toute heure — par le miracle de ses progrès succes-

sifs, atteints et dépassés — l'immensité de ses moyens, l'incommensurable étendue de sa puissance future.

Après quatre ans de guerre il ressort des résultats atteints et qui semblaient hier impossibles à obtenir que l'arme aérienne, malgré son extension toujours grandissante, est encore loin d'avoir fourni tout ce dont elle est capable et ne se doute pas la première, ignorant encore le formidable « lendemain » qui gronde et bout en elle. Elle est actuellement le moyen le plus jeune, le plus vif, le plus hardi, le plus excitant et savoureux, le moins usé, celui qui ménage et promet toutes les trouvailles.

Le sol a vraiment donné, et au delà, tout ce qu'il pouvait: ses méthodes, comme ses flancs, sont percées à jour; épuisé, exténué, à bout d'entrailles, il n'a plus dans l'ordre inventif rien à innover, et les sources de surprise sont chez lui taries. Le sous-sol a également rempli, de façon cornélienne, sa tâche classique de violence obscure et redoutable. On ne peut faire davantage et mieux.

La navigation de combat sous-marine, quoique très perfectionnée, subit toutefois dans son opiniâtre et dur labeur la déconcertante résistance d'un chaotique élément d'une hostilité sans pareille. A côté du poids, de l'horreur et de la perfidie des eaux, l'air avec tous ses dangers semble amical et plaisant. Ainsi le royaume ténébreux et mieux fermé de l'onde offre-t-il d'ici longtemps moins de chances de se laisser

violer et habiter par les hommes. Ceux-ci, même pour se détruire, ne trouvent pas chez lui la moindre complaisance. Loin de leur faciliter la rencontre, il la leur rend exceptionnelle, il les aveugle, les assourdit, les trompe, les égare et ne se montre accueillant à tous que pour les engloutir.

L'aviation, au contraire, demeure encore d'une richesse fabuleuse d'espoirs et de possibilités. Les grands résultats obtenus ne font que proclamer tout ce qui reste à faire. Le domaine aérien, malgré ses périls, nous incite à le conquérir chaque jour davantage. Il nous appelle et nous récompense plus promptement ; il nous persuade, avec les leçons de l'expérience, qu'il offre, pour les éventualités prochaines de la guerre, une garantie supérieure. Dans l'air, pas de barrières ni de limites, pas d'arrêt possible, pas d'espace gagné, perdu, reperdu, pas de cote prise et reprise, à coups de sacrifices, mais la liberté de combat la plus étendue, la plus souple qui soit ; tous les déplacements, toutes les manœuvres, toutes les évolutions possibles dans leur maximum de rapidité et de choc. L'avion seul peut aller vite et loin pendant l'action et la soutenir aussitôt l'ordre donné ; lui seul peut opérer le mouvement surplombant, tourner la position de haut, et par derrière, et dominer complètement l'ennemi au moral comme au réel. Pas de camion, d'auto, de chemin de fer qui l'égale en vélocité foudroyante, il n'est pas prisonnier d'une route étroite, d'un rail ou d'un réseau : il

va et vient partout; il se transporte et fend l'air aussi direct et brutal que l'obus, il est lui-même un projectile animé, pensant et raisonnant; et comme il plane au-dessus de la mêlée — mais pour mieux y prendre part — sa position lui permet de porter, au point et à la minute qu'il faut, les coups les plus terribles et les plus sûrs.

*
* *

C'est l'armée d'en haut aux effectifs décuplés, centuplés, qui, si elle en a les moyens, le commandement et la résolution, assènera en bas le coup de foudre final. Il faut qu'au-dessus du front ennemi et beaucoup plus loin, par delà les profondeurs de l'arrière jusqu'ici paisibles et trop ignorantes des crimes commis par ordre du kaiser au nom de l'Allemagne, les escadrilles françaises, anglaises, belges, italiennes et l'innombrable cavalerie aérienne des Etats-Unis noircissent le ciel et que le vieux Rhin connaisse à son tour, pour ne jamais l'oublier, la chevauchée de notre Walkyrie.

Ainsi, littéralement, la victoire viendra d'en haut. Le sol français ne sera purgé et libéré que par l'invasion du ciel allemand, le jour de justice et de colère où le rempliront, dans des sillons de feu, nos anges exterminateurs.

LE FANTASSIN FRANÇAIS

11 mai 1918.

Bien avant 1914 le fantassin français avait conquis, haut le pied, sa position dans la gloire. On le nommait couramment « le premier soldat du monde ».

Et depuis quand? Depuis toujours. On ne savait plus... Cela remontait à la nuit des temps qu'il avait éclairée pour en faire une longue aurore. D'un pas élastique et sûr il venait, par d'incalculables étapes, des extrémités les plus lointaines du passé, il sortait des entrailles même du sol maternel, des plus riches dépôts de la race, ayant en lui l'accumulation des forces et des progrès séculaires, portant dans son sac, d'une épaule assouplie qui ne pliait jamais, ce magnifique et savant fardeau. Les obligations incessantes de la vie à travers les âges, les exigences de la liberté, les nécessités de sauvegarde et d'honneur, les grands devoirs, les grands dangers croissants et variables, les malheurs, les fléaux, les guerres avec la double

trempe des victoires et des défaites, les successives épreuves d'un peuple, subies et surmontées aux champs de bataille où c'est le fer qui décide, tout cela, au cours tumultueux des époques de notre histoire, avait splendidement formé et composé le fantassin français. Pendant des défilés et des écoles de centaines d'années, ç'avait été un travail naturel, systématique et volontaire de mise en train, d'adaptation rude, lente et serrée. Il était de ces ouvrages éternels, pour ainsi dire mobiles et vivants qui toujours maniés, pris et repris, ont besoin qu'à toute heure, avec une idée inlassable en vue d'un but déterminé, on les remonte sur le métier. Ainsi trituré par l'expérience, et mâché par les combats, surveillé et entretenu de période en période, transmis dans son intégralité par chaque génération à la suivante, invariable et cependant sans cesse accru, toujours égal à lui-même quand il ne s'y montrait pas supérieur, offrait-il un type si complet, si réussi qu'il semblait bien qu'on ne ferait pas mieux... et qu'il avait atteint vraiment les limites de la perfection. Toutes les qualités, d'origine ou acquises, il les possédait : bravoure et sang-froid, calme réfléchi et folle audace. Et le coup d'œil, la rapidité, la hardiesse, le feu, la furie, le fonds et l'élan, le cran, le mordant, le bond, toutes les forces et les détentes du bras, du rein, du pied, du jarret, toutes les combinaisons de la pointe et de l'escrime, toute la technique de la baïonnette et tout l'art d'embrocher, toutes les variantes furi-

bondes de l'assaut, de la charge et de l'escalade, il les avait, il les avait... et tous les secrets de l'attaque au fer, à la main, et de l'avance foudroyante, et toutes les recettes de la victoire piquée, enlevée à l'instant précis... il les avait! il avait tout!



Et puis vint la guerre, celle-là où toujours nous sommes, une guerre qui se mit, à peine commencée, à ne rien faire comme les autres, à se développer et à s'accomplir en dehors des règles admises, des vieilles habitudes, des méthodes en usage, une guerre où toutes les qualités traditionnelles et cultivées du fantassin français et son entraînement spécial se trouvaient tout à coup en face d'un état de difficultés d'obstacles et de terrain, absolument imprécis et d'une surprise déconcertante!

Et cependant le fantassin français, avec une présence d'âme admirable, accepta l'apprentissage effrayant et tout nouveau que réclamait de lui la défense du sol.

C'est là une des merveilles de cette incompréhensible guerre où le miracle abonde. Par son caractère exceptionnel, son ampleur inattendue, par tout ce qu'elle a d'extraordinaire et de débordant elle a fait de notre troupier de légende un soldat plus absolu, plus achevé, plus héroïque encore; elle l'a pétri, modelé dans la boue de toutes les provinces, elle l'a ennobli, exalté dans le renoncement total et dans la maîtrise de

lui-même, et sanctifié dès ici-bas. Nous le voyons décoré de toutes les vertus, avec un équipement moral qui ne fut jamais plus soigné. Il est ce chef-d'œuvre de grandeur surhumaine devenu depuis quatre ans l'objet de nos regards, de notre pensée constante et de notre amour.

Il a revêtu en plus, dans la monotonie de son endurance, une sublime uniformité qui justement le signale et le distinguera dans l'histoire inénarrable de son temps. De ces hommes si divers, sortis de tous les rangs et engendrés par tous les milieux, la circonstance a créé un type d'homme unique, reproduit à des centaines de mille d'exemplaires. Comme on fabrique des engins, elle a fait des héros sur modèle, à la série. Ce modèle, c'est le poilu, le fantassin qui englobe toutes les armes, puisque le cavalier, et beaucoup d'autres avec lui, ont eu le courage, en accomplissant le sacrifice de l'esprit de corps, de s'engager dans cette infanterie substantielle qui est la nourriture fondamentale et le pain des batailles. Or, le soldat français que nous connaissons pour le rencontrer dans nos rues au passage des permissions et l'accueillir, le fréquenter çà et là pendant quelques heures dans l'intimité du foyer familial, nous croyons le posséder et le tenir définitivement... Quelle erreur! Quelle illusion!



Avez-vous jamais réfléchi que tous ces millions d'hommes bleus et casqués qui se ressem-

blent tous, parents de même énergie, hantés d'un même but, nous ne les garderons pas? Le but atteint, ils nous échapperont! Le flux de la guerre les avait apportés, son reflux les remportera! Ils disparaîtront. Au grand souffle de la victoire ils s'évanouiront, du jour au lendemain. Dispersés, licenciés, les trois quarts de la nation armée fondront, repris par l'autre creuset gigantesque et dévorant de la vie civile et réparatrice. Ils iront garnir d'autres fronts, ceux de la paix active et encombrée de devoirs. Cette innombrable assemblée, groupée, disciplinée, tassée, ce peuple harmonieux, ce faisceau magnifique et dur obtenu au prix de tant de peine se désagrégera, et tous les éléments qui le composaient retourneront à leur origine. Chaque groupe, chaque classe sociale, chaque profession, chaque métier, ira reprendre sa place et ses passions, réoccuper son rayon primitif, se réenchâsser dans son alvéole; toutes ces espèces d'humanité qui n'en faisaient qu'une retrouveront leur caractère et leur aspect spéciaux, individuels. L'imposante armure extérieure de la France pièce à pièce sera rompue, démontée, rangée dans les magasins. Et nous serons alors tout stupéfaits et pleins de mélancolie devant ces troupes déshabillées, dépouillées de la coiffure médiévale et des vieilles hardes d'horizon. Nous les regretterons. Nous évoquerons bien souvent leur grandiose allure. Sous le feutre et la casquette, sous la blouse et le bourgeron d'atelier nous rechercherons la trace des chapeaux de fer et des

capotes encroûtées. Et l'image du poilu, de notre immortel fantassin, bientôt nous manquera! Nous nous rappellerons le temps où nous inclinions parfois à penser que l'homme du peuple français, de la nation, avait rencontré sous le feu sa forme exacte et finale qui ne bougerait plus, et que toujours, toujours, on le verrait désormais tel que l'avait nécessité la grande et terrible besogne.

Et puis pas du tout. Sera-t-il donc alors irrémédiablement perdu? Rien ne restera-t-il de ses gestes, des spectacles cyclopéens qu'il sut donner au monde?

Et bien si! quand même, il vivra, grâce aux admirables services de la Section photographique et cinématographique de l'Armée. L'œuvre immense de conservation et de gratitude que ceux-ci ont ainsi entreprise et qu'avec une entente et un art parfaits ils accomplissent depuis quatre ans au milieu des pires difficultés, non seulement nous aura tiré et publié pendant la guerre un journal animé, passionnant et fidèle de la vie complète du soldat, mais elle constituera pour l'avenir les plus belles, les plus émouvantes archives.

Par elles, l'impérissable portrait du fantassin français est fixé, sans retouches, pour la postérité. Tournée par la petite mitrailleuse de l'appareil, la mince bande du ciné n'aura qu'à se dérouler, chaque fois qu'on le voudra, pour que sur l'écran, pendant des années, tout recommence, que la grande marée se remette en mar-

che, que les drapeaux troués de Verdun soient repris par le vent, que les généraux redonnent l'accolade et baisent la joue du soldat et que, même, les morts « pris à temps » ressuscitent.

EN MARGE DU CATALOGUE DU SALON

18 mai 1918.

Le Salon dépasse cette fois son nom, son titre et son but ordinaires. Il déborde la peinture et la sculpture, pour cette unique et capitale raison qu'il est le Salon *de 1918*, le premier depuis la guerre. N'eût-il pas d'autre mérite, celui-là lui suffirait. Il lui assure par là une place mémorable dans nos souvenirs, il en fait une date, comme celle d'un heureux « coup de main » de l'arrière.



Le Salon de 1918 est, en effet, mieux qu'une manifestation d'art, c'est une manifestation d'esprit et de caractère, un acte national.

Il témoigne à la fois des bonnes volontés et de la volonté des artistes et du public, de la ferme résolution de tous.

Il expose les pensées qui nous sont communes et met indirectement à la cimaise nos désirs et nos buts.

Les tableaux qu'il montre ne sont pas seulement ceux que les yeux voient, mais ceux qu'il évoque et suggère.

Les morceaux de sculpture qu'il nous offre en passant nous préparent aux autres statues et aux monuments plus nécessaires que ratifiera l'avenir.



Le Salon de 1918, sans manquer de charme et de grâce, est pourtant de tenue sévère. Contrairement aux traditions il n'y a pas eu d'ouverture bruyante. C'est au front qu'en ce moment se fait le « vernissage ».

Son catalogue n'aura jamais mieux que cette année de guerre mérité le nom de *livret*.



Ce Salon est une affirmation et une protestation. Affirmation de vie, de santé, de confiance et d'espoir. Protestation contre la scélératesse d'un ennemi qui, cumulant tous les genres de crime, a pour joie de détruire et souiller la beauté.

Il est aussi une preuve d'amitié, d'entente et d'union, de bon rapprochement. Il prêche, par l'exemple, la communauté du travail et de l'effort pour le bien général. Il sacrifie l'amour-propre *des* sociétés au profit supérieur de *la* Société.



Il n'a pas besoin de compter un grand nombre de « numéros » pour posséder sa pleine valeur, exactement représentative. Le principal y est.

Les murs ne sont ici, d'ailleurs, qu'une feuille de présence où les artistes ont voulu signer, pour eux, et pour leurs camarades empêchés.



La guerre, à vrai dire, n'est traitée directement à ce Salon que dans un très petit nombre de tableaux, dont plusieurs vécus et très saisissants. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette discrétion.

Un sentiment très compréhensible et très louable, fait d'angoisse, de pudeur et de dignité, a retenu plus d'un de ceux qui craignaient de n'être pas à la hauteur des grandes émotions qu'il eût fallu traduire.

Mais cependant — qu'on ne s'y trompe pas — la guerre, quoique invisible, demeure partout présente. Elle est dans l'œuvre et dans l'esprit de ceux-là mêmes qui semblent le plus s'être appliqués à s'y soustraire, à s'en désintéresser.

Tel paysage aimable, indifférent et pacifique, tel « intérieur » que je sais, tout peuplé de rêve, où s'exprime avec un amour endolori le

charme d'autrefois, ont été peints dans la tendresse par des sensitifs patriotes dont la pensée pieuse ne quitte pas depuis quatre ans les champs et les bois massacrés et les vieilles maisons en ruines.



Comme une simple promenade à travers le jardin de ces tableaux nous affirme une fois de plus qu'il y a des « couleurs françaises » et nous ramène à leur être fidèle! L'œil les reconnaît, et le cœur bat plus fort de les retrouver. C'est toute une jeunesse, et toute une histoire, et tout un pays que réveille un beau ton, que raconte une nuance...

Il existe un bleu dont je vis,
Parce qu'il est dans notre ciel.



Chaque toile prend un peu cette année la valeur d'un drapeau.



Avec la longue perspective de ses pièces, froides et graves, aux murailles sobrement occupées, ce Salon spécial donne bien l'impression de ce qu'il est en réalité, de ce qu'il a la seule ambition d'être : une suite *de salles d'attente.*

Nul n'a envie de s'y asseoir, et c'est debout qu'on s'y repose.



Jamais n'est mieux apparue la majesté souveraine d'un arbre intact et qui, ménagé par l'homme, a pu grandir dans le respect du temps.

La belle et vaste construction d'un chêne bâti par Harpignies prend aujourd'hui toute son importance. Nous en apprécions, avec une joie plus profonde, l'architecture, les lois, le symbole, le puissant bienfait. Nous en comprenons tout à coup la sensible destinée, le rôle salutaire. L'arbre préservé, l'arbre vénéré, acquiert à cette heure une survivance plus rare et devient miraculeux. Il nous fait penser à tous ses frères de la route et de la plaine, des bois et des forêts tombés eux aussi sous le fer du Boche et que nous devons venger. Les pierres ne sont plus les seules à gémir. *Arbores clamabunt.*



Et voici, comme en faction, taillées dans le marbre ou faites de métal, les célèbres images de quelques-uns de nos chefs d'hier et d'aujourd'hui, conducteurs de troupes armées ou agents de liaison des âmes : le maréchal Joffre, établi par la victoire, après avoir été construit pour elle ; le général Foch attendant avec sérénité l'heure décisive dont il veut être le maître ; le général Maunoury, droit et clos pour

toujours, éclairé de l'intérieur au dehors par la suprême lumière ; le général Mangin, bronze noir, au masque numide ; le Père Sertillanges, à l'éloquence publique et prenant feu comme un Savonarole ; l'abbé Wetterlé, du Reichstag..., politique précis, sec, acharné, patriote impitoyable ; et Boutroux, portant sur son front platonicien de grand Sage et de Juge l'autorité d'une conscience aux arrêts définitifs ; et Clemenceau, enfin, chouan de la République, sublime de foi, d'ardeur, d'amour, de tendresse vendéenne et nationale, ramassant dans son crâne, bombé comme un chapeau de fer et sous ses moustaches blanches de vieux Brenne, toutes les forces de sa vie, et de la France qu'il veut incarner pour tenir le coup de la Victoire, telles sont, à différents degrés, parmi d'autres que j'oublie, les figures émouvantes, les hors concours et les médailles d'honneur du Salon de 1918.

Le succès le plus juste répond d'ailleurs à la pensée qui l'a réalisé. Paris s'y porte en foule. Il est le rendez-vous de nos patiences, la saine distraction de notre tristesse et de nos ennuis. Le visiter c'est participer à un mouvement utile et généreux, c'est remplir un devoir.

LE RETOUR DU PRISONNIER

25 mai 1918.

Par suite des conventions d'échanges passées entre la France et l'Allemagne, nos prisonniers faits au début de la guerre, avant Charleroi, vont reprendre incessamment le chemin de la patrie. Nous savons bien, en disant cela, qu'ils ne vont pas être encore rapatriés, qu'ils devront s'arrêter et camper, pour un temps qui peut être long, au seuil de la Terre Promise. Du moins, ayant accompli les trois quarts de la route, se seront-ils, faute d'avoir la permission de le réintégrer tout de suite, rapprochés aussi près que possible du foyer. Par comparaison, la distance où ils en seront tenus, pour grande qu'elle soit, leur deviendra petite. Entre eux et leur pays ils ne sentiront plus l'étendue d'aucune hostilité. Les barrières, si elles ne laissent pas sortir, laisseront entrer. Ils vont retrouver les leurs *qui viendront les voir*.



Avant même que s'effectue cet incroyable événement, quelle transformation soudaine dans l'existence de ceux de là-bas et d'ici dont les cœurs s'orientent déjà les uns vers les autres! De l'instant où ils ont mis le pied sur le sol de la noble Suisse, les captifs d'hier ont respiré le premier souffle de la liberté. La lumière et le ciel ne sont plus les mêmes. L'expression des visages, la physionomie des choses, des hommes et des bêtes, les sons et les couleurs, tout a changé. Tout s'est élargi, adouci. Quel est ce bien-être ineffable aussitôt répandu? Le corps se rehausse à la vie et l'âme entre en convalescence. On peut donc maintenant sans crainte, sans danger, sans entraves, élever la voix, sourire, regarder, écouter, penser à son aise, écrire et recevoir des lettres qui ne soient pas de secs bulletins rédigés selon la consigne? On n'entend plus parler allemand! On n'a plus les oreilles et l'esprit écorchés par cette langue maudite! On respire, on est dilaté. C'est comme une évasion.

Et les parents, les enfants, les mères, les femmes, les sœurs, les filles, les fiancées qui depuis tant de mois désespéraient de l'absent, ne tiennent plus en place et subissent de leur côté d'étranges impressions. Eux aussi sentent s'ouvrir l'idée fixe où ils étaient enfermés ainsi qu'en un cachot, et leur propre captivité cesse

du même coup. Pour eux également le présent se transforme et l'avenir s'éclaire. Etait-elle engourdie, leur confiance renaît. Intacte et demeurée entière, elle se fortifie. L'événement libérateur leur fait tout voir en beau ; il inaugure une ère nouvelle, il prédit la fin des mauvais jours, il annonce et hâte la victoire. Il va jusqu'à les entêter et balayer en eux le souvenir des anciennes douleurs



Mais aussi, de part et d'autre, que de trouble et d'appréhensions ! Cette rencontre, chacun la redoute presque autant qu'il la désire. Comment, dans quel état va-t-on se retrouver? Les cœurs n'auront pas changé. Mais les corps? les pauvres corps si maltraités? Et les chers, les bons visages... que sont-ils devenus depuis le temps? Qu'est-ce que la guerre en a fait? — Beaux yeux de mon fils, êtes-vous les mêmes? — Mains de mon père, allez-vous me montrer la corde de vos veines? Joues de ma mère, est-ce que ma bouche en vous parcourant vous sentira creusées? A quel vieillard, à quel étranger, à quel *autre* va-t-on peut-être se heurter au premier abord, dans une indécision qui ne sera que d'une seconde, mais cependant d'une durée et d'une violence affreuses? En un éclair évidemment, quels que soient les ravages opérés, on se reconnaîtra, mais cette minute n'en réserve pas moins à ceux qui l'appellent de tous leurs vœux une

part d'inquiétude et d'angoisse supplémentaires.

Par prudence pourtant toutes les précautions sont prises. Le revenant, s'il en est besoin, a fait avec adresse prévenir les siens par un ami : « Vous le trouverez un peu différent, un peu cassé, mais ne vous frappez pas. Ça n'est rien. Maintenant il se remettra vite. Et puis tenez compte aussi de l'émotion, de la fatigue du voyage. »

Et pareillement un ami — souvent le même — ou un frère, une sœur ont averti en secret le soldat : « Tiens-toi bien. Tu trouveras maman changée. » Tandis que la mère aura écrit en cachette à l'enfant : « Je te le dis pour que tu n'aies pas de surprise : ton père a vieilli de dix ans. »

Il a même fallu, parfois, faire des préparations plus dures, plus difficiles, pour des maladies graves contractées là-bas et qui ont laissé des traces indélébiles, pour des infirmités inavouées, des ruines passées sous silence, pour des cécités, des surdités, d'horribles blessures à la face, des mutilations qu'on n'a jamais osé révéler, devant la confession desquelles toujours on a reculé et qui ne peuvent plus à présent se dérober, rester cachées, car la vérité presse, elle arrive, elle éclate! Quelle épreuve, mon Dieu! Quel coup, quel chagrin de seconde ligne! Mais on se rassure, on espère que la joie du revoir, de la possession, la certitude de la vie feront bourrasque, emporteront tout, culbutant la stupeur et dispersant l'effroi. Chacun d'ailleurs n'y mettra-t-il

pas sa ruse et son effort? Pour couper les pleurs on rira! on dira des bêtises! on dansera d'une jambe! on brandira sa béquille. Et comme tout le monde mentira supérieurement! — « Hein, papa, un peu touché, ton gars? — Mais non, pas trop, ma parole! Et nous, mon petit? bien vieux, allons? finis? terminés? — Vous? superbes? pas bougé! » Ah! les héroïques gaietés, les comédies sublimes! qui en effet se joueront, selon le même programme du cœur, ainsi qu'on l'aura décidé! Père, mère, enfant du retour, tous auront vieilli, tous auront blanchi, et souvent le fils plus que les parents. Sur tous les fronts, sur tous les visages, ceux qui sont restés en France et ceux qui descendent d'Allemagne, il y aura des rides, des plis de souffrance et des balafres de misère, car tous, même ceux d'ici qui paraissaient libres, ils auront fait leur campagne et subi leur esclavage, mais — aux premiers instants du moins — personne n'en conviendra. On refoulera les lamentations qui pourraient s'échapper, on étouffera sous les baisers et les caresses la plainte sur le point de percer, les cris amers prêts à jaillir. Ce n'est qu'après, plus tard, que s'épancheront les récits, les aveux, et qu'au cours des propos couleront des soupirs.



Alors seulement, l'un après l'autre, surgiront les signes de détresse physique et morale qu'on n'avait pas vus d'abord ou pas voulu voir, les

modifications et les altérations de l'attitude, des traits, de la voix, du geste, du regard, l'espèce de ralentissement général de tout l'être, ce je ne sais quoi de mystérieux, de contemplatif et de désabusé, de grave et d'ardent aussi qui s'observe chez tous ceux qu'a roués et torturés la guerre. Des découvertes se feront de blessures cachées, de cicatrices voilées par le vêtement... Les sourires démasqueront le trou des dents tombées. La maigreur s'accentuera dans les habits flottants. Mais au fur et à mesure aussi, grandiront la tendre pitié, le respect, l'amour, pour ceux qui ont traversé de si grands maux et qui reviennent de si loin! Ces derniers mettront eux-mêmes leur attention continuelle et touchante à s'excuser en quelque sorte d'être tombés dans les mains de l'ennemi, et de n'être pas morts, comme tant de camarades! Et combien, cependant, ont pour cela fait plus qu'il n'en fallait, et tout ce qu'ils ont pu! Mais hélas! Même à la guerre n'est pas tué qui veut. Il arrive qu'on n'ait pas de chance, et qu'on vive quand même! On doit donc avoir beaucoup d'égards pour ces chers et pauvres honteux qui ont si grand tort de l'être. Ils n'ont d'ailleurs la plupart qu'une idée fixe et qu'une envie : s'employer, être utile, servir encore. Tout délabrés qu'ils soient et beaucoup pour longtemps, ils se prétendent en état de travailler, de fournir un fameux effort. Beaucoup demeurent inconsolés de ne plus pouvoir reprendre les armes.

Mais non, chers amis, ne vous désolez pas, et

résignez-vous à vous laisser faire. Vous avez presque tous donné — un grand nombre avec votre sang — le maximum de vos moyens, vous avez peiné, supporté d'interminables misères, et gardé, sans faiblir, l'espoir, la confiance, toute votre fermeté d'âme en un corps rompu, chancelant... Vous vous conserviez pour la patrie. Aujourd'hui vous n'avez plus qu'à vous soigner, à vous rétablir, à vous entraîner pour demain, pour les autres grandes batailles de la paix. N'ayez pas d'autre but. C'est là, sur ces terrains nouveaux, que vous aurez, instruits par l'amère expérience, à lutter, à prendre votre revanche en des combats différents, âpres aussi, et difficiles. Jusque-là, et en attendant que vous soyez tout à fait délivrés par la victoire, acceptez, comme juste compensation de votre martyre obscur, d'être dociles et sages ainsi que des enfants. Ecoutez vos mères, vos femmes, qui, après avoir, pour vous embrasser, fait le long voyage, vous disent : « C'est de moi, c'est de nous maintenant, que te voici le prisonnier. »

LE MUSÉE DE JEANNE D'ARC

1er juin 1918.

La figure de Jeanne d'Arc, déjà si belle et si radieuse depuis des temps immémoriaux, a conquis, du fait de cette guerre et pendant son terrible cours, une ampleur et un éclat qui la grandissent encore, s'il est possible que les hauteurs atteintes par cet archange de la patrie puissent être dépassées.

Mais rien d'elle ne nous étonne.

Elle est de ces gloires sans limites, à portée indéfinie, qui une fois lancées ne s'arrêtent jamais, montent toujours, *per sæcula*... et se survolent d'âge en âge... Et par un de ces prodiges qui lui sont naturels, à mesure que Jeanne s'élève au firmament divin en prenant les sommets marqués pour la conduire au parvis de la sainteté où demain elle entrera, à mesure qu'elle accomplit cette espèce d'éloignement magnifique, nous la voyons mieux, elle s'éclaire jusqu'à nous éblouir et s'explique avec une force de persuasion souveraine, irrésistible.

Plus elle monte, plus elle permet à tous en bas de la suivre en levant ces regards que l'on a pour diriger les prières. Tout ce qui, en un mot, dans le domaine élargi des dignités et des honneurs, des consécrations suprêmes, semblerait, en l'exaltant, la distraire de nos désirs et de nos malheurs, la rapproche au contraire des besoins les plus ardents de notre humanité. A chacun de ses coups d'aile, au cours de son ascension, elle descend vers nous. Le ciel, en l'attirant, la rattache à la terre, et jamais nous ne l'avons sentie plus présente au fond des tranchées de notre cœur qu'en ces instants où s'emploie sa toute-puissance à nous procurer la victoire.



L'autre jour, c'était sa fête.

Or, à cette occasion, le journal *Excelsior* émettait par la plume d'un de ses rédacteurs, M. Brousson, le vœu qu'un musée Jeanne-d'Arc fût créé à Paris dans le but de rendre dans la capitale de la France un hommage collectif et solennel à notre pure héroïne.

Sans doute nous ne pouvons qu'approuver en principe tout ce qui tend à célébrer la vierge de Domrémy ; mais, avant de partir trop vite et trop tôt sur une idée excellente en soi au premier abord, nous voudrions qu'il nous fût permis d'envisager les grandes difficultés de tous ordres que présente sa réalisation.

« Faire un musée, demande *Excelsior*, où

serait recueilli tout ce qui concerne Jeanne d'Arc. Rechercher et offrir à la vénération publique les souvenirs dispersés, les rares et précieuses reliques de la martyre que toutes les histoires nous envient, y joindre estampes, livres, brochures, statues, maquettes... constituer ainsi en l'honneur de notre libératrice une œuvre de pieux amour et de reconnaissance. »

Oui. Mais c'est ici qu'aussitôt, nombreuses et sérieuses, se dressent les objections.

La première est que le musée Jeanne-d'Arc existe déjà, à Orléans, où il a toutes les meilleures raisons d'avoir été situé et d'être maintenu. Tel quel, universellement connu, il reçoit depuis des années une foule de visiteurs qui en ont appris et tracé à leur tour le chemin jamais désert. Est-on assuré, quelles que puissent être les fautes ou les lacunes de son organisation, de faire mieux à Paris, de faire même aussi bien? Evidemment on trouvera assez aisément, si on veut s'en donner la peine, un cadre plus décoratif, plus éclatant, plus somptueux, mais qui ne vaudra tout de même pas l'emplacement historique et tout indiqué de la vieille ville, cette maison de la rue du Tabour où Jeanne a couché, où, par la fenêtre, elle a passé son étendard. Dès qu'il s'agit de Jeanne d'Arc, Orléans prime Paris. Ensuite vous ne pensez pas qu'Orléans, ni aucune autre cité provinciale, consente jamais à se dessaisir, même en faveur de Paris, des pièces historiques relatives à Jeanne qu'elles possèdent? Et en disant cela je ne parle pas en

Orléanais exclusif et jaloux, étant certain que beaucoup de Français, qui ne sont pas des bords de la Loire, exprimeraient, s'ils étaient consultés, le même sentiment.

Qu'y mettrez-vous donc dans ce musée de Paris ? Des tableaux, des statues, des gravures, des estampes, des livres, des manuscrits, des documents... Mais de quelle nature, en matière d'art, seront les objets réunis ? Il ne pourra s'agir que de reproductions, car les originaux sont tous ou presque tous placés... Vous rassemblerez donc « tout ce qui concerne Jeanne d'Arc... » Quelle entreprise !... si vous entendez vraiment ne rien omettre et réunir toutes les copies de tableaux, de statues, statuettes, toutes les images peintes, sculptées et gravées, dessinées, dont elle a été partout, en tous pays, dans l'art, la décoration, l'architecture, le vitrail, l'illustration, le sujet innombrable... et si vous y joignez tous les ouvrages qui lui ont été consacrés exclusivement ou au cours desquels elle est étudiée... Et où vous arrêterez-vous ? Ecarterez-vous les broderies de bannière et d'autel, de procession, les insignes de confréries et de patronages, les vêtements d'église où son chiffre et son souvenir s'entrelacent ? et les images de piété, où se raconte sa merveilleuse aventure ?... et tous les types de plâtre peint, argenté ou doré, par où on la voit se personnifier dans une quantité de nos églises ? Horreur ! vous écrierez-vous avec raison ? Mais cependant, de quel droit les bannir de votre projet, de votre pensée ? Cette

fille joufflue et rose, cuirassée de carton-pâte, et qui presse sur sa poitrine un pauvre étendard de calicot massif, n'est-elle pas humble et touchante par sa laideur même? Ne figure-t-elle pas aux yeux de la croyance aveugle et naïve la vierge sublime dans toute sa grandeur et sa beauté? N'est-ce pas devant une de ces statues navrantes et qui font sourire que des femmes pleurent, s'agenouillent, prient, soupirent, implorent et obtiennent? Est-ce Jeanne d'Arc, oui ou non? honorée, saluée, acceptée ou subie par l'Église? Alors? vous ne pouvez pas la rejeter. Et vous devez admettre aussi l'article de Paris — puisque vous êtes Paris? — le médaillon, la broche, le porte-plume et le bénitier, et les milliers d'objets de bimbeloterie courante inspirés par la bonne Lorraine ou placés sous son vocable. Rien de ce qui se rapporte à elle, fût-ce dans l'ordre le plus modeste, ne mérite votre dédain. Autant, sinon plus que les modèles fournis par l'art, les manifestations naïves de la ferveur et de l'amitié populaires réclament votre sympathie et l'on serait choqué de vous voir en rougir.

Que deviendra dans ces conditions le Musée? Je l'imagine mal. Vous n'aurez qu'un bazar, le bazar Jeanne-d'Arc.

*
* *

Enfin, MM. Anatole France et Maurice Barrès, priés de désigner le lieu qui leur paraîtrait le mieux caractérisé pour abriter à Paris le musée

en question, ont conseillé, le premier le vieil hôtel de Sens, et le second la Sainte-Chapelle. Cadres admirables tous les deux à des titres divers, mais dont le passé, le style et la noblesse imposent les obligations les plus hautes ! Impossible de concevoir sans frayeur l'un et l'autre de ces monuments, et surtout la Sainte-Chapelle, aménagés, même avec le goût le plus sûr et le plus grand respect, dans le but que l'on se propose !

La Sainte-Chapelle est un temple, un sanctuaire auquel il faut laisser son architecture morale et sa destination. On peut, bien entendu, la vouer à Jeanne d'Arc sans pour cela qu'elle s'en trouve désaffectée, mais seulement si cette consécration est et demeure avant tout d'ordre religieux.

Voulez-vous faire un musée Jeanne-d'Arc ? vous ne pouvez décemment l'installer dans un sanctuaire.

Est-ce un temple existant ou à créer, que vous prétendez établir en son honneur ? vous ne pouvez pas y faire un musée. Je ne pense pas que pratiquement les deux idées, qui s'opposent, soient susceptibles de se fondre en une.

Les exécuter séparément ? C'est moins malaisé, encore que bien difficile. Si vous décidez de n'admettre en votre musée que des œuvres de choix et de grande tenue, quel en sera le petit nombre ? et regardez toutes les autres qui, consenties par la faiblesse ou l'habitude, ont néanmoins acquis, avec le temps et grâce aux circonstances, d'imprescriptibles droits.

Pour le temple, c'est affaire alors à la piété active des croyants, et il n'y a pas besoin de chercher à l'avance, afin de le caser, des locaux, si fameux soient-ils ! Le jour qui n'est peut-être pas éloigné où Jeanne sera canonisée, elle aura ses églises et ses chapelles qui en France et en maints pays lèveront du sol, toutes seules.

Mais d'ici là, faute de musée, ce à quoi la presse entière de Paris et de la province, et l'opinion publique sans distinction de partis, peuvent et doivent s'employer sans relâche avec les plus beaux espoirs, c'est à réclamer que Jeanne d'Arc, à Paris et dans toute la France, ait le 12 mai sa fête, sa fête reconnue, sa fête nationale et collective, religieuse et laïque, et que cette fête soit instituée à dessein à l'occasion de la guerre pour rester pendant la paix comme un symbole et un rappel de la grande union sacrée.

LA TENSION

8 juin 1918.

Tandis qu'elle suit son cours, avec ses inévitables mouvements, la nouvelle offensive, qui a ramené l'ennemi sur la Marne, nous cause la plus grande tension.

Quelles que soient les péripéties et les suites — dont notre confiance ne s'émeut pas — de cette suprême et rude attaque, notre tension, dans aucun cas, ne saurait diminuer, car elle nous possède à long terme. Il y a à cela deux raisons. D'une part nous la subissons malgré nous, comme un inévitable effet des circonstances, et de l'autre nous l'acceptons et l'envisageons comme une espèce de nécessité. Elle prend à nos yeux l'importance et le caractère d'un devoir.

Et puis nous en avons une telle habitude!



A vrai dire, notre tension a commencé le

1er août 1914 et, si elle a connu, pendant les quatre ans qui nous l'ont imposée, des degrés différents, elle n'a du moins pas cessé une heure. Vous vous figurez peut-être, à cette minute, que jamais elle n'a été plus forte et plus douloureuse qu'aujourd'hui ? Réfléchissez cependant. Regardez en arrière. Mais voilà ! On oublie ! même quand on croit qu'on n'oublie pas. On oublie vite... et à moitié. N'en soyons pas plus surpris qu'indignés ou plaintifs. C'est un bonheur au fond que ce demi-oubli, car si le rappel de certains maux (et même de certaines joies) était aussi complet et aussi vivant et puissant que la réalité disparue, on souffrirait trop de la douleur des uns et du regret des autres. Le souvenir alors serait intolérable ; il deviendrait une seconde épreuve, égale à l'ancienne, accourant s'ajouter par un raffinement cruel aux tribulations du présent qui suffisent, pour lesquelles on n'a pas trop de toute sa présence d'esprit et de son courage neuf.

Ne pensons donc pas, comme nous y sommes naturellement portés, que la tension du jour, du moment, même si aiguë, soit la plus grande possible et l'insurpassable ! Hélas ! Nous avons perdu la juste notion de celle d'hier et nous sommes empêchés de prévoir jusqu'où peut aller celle de demain. Cette lourde tension quotidienne, sans vouloir la fragmenter et y chercher, selon les époques, des points de comparaison, bornons-nous plutôt à la regarder comme notre état normal et requis par la gran-

deur des événements. Au lieu d'en analyser les fièvres, appliquons-nous à n'en dégager que la noblesse et le mérite, les bénéfices qu'elle offre et ce par quoi nous en comprendrons l'indispensabilité.

Le fait que tout le monde, quoique de façon différente, y soit soumis, que nul ne puisse en ces instants s'en exempter, montre déjà son importance et son pouvoir, nous prescrit les efforts que nous devons mettre à l'employer au mieux. C'est de nous qu'il dépend que, loin de nous énerver et de nous briser, elle nous dresse et nous soutienne. Son fer est un joug, — ou une armature.



Sans doute, elle est affreuse, cette tension. Elle affecte tout en nous, le physique et le moral.

Quand elle nous fait trop souffrir et que le cri monte à nos lèvres, taisons-nous et pensons à la tension des autres, autour de nous. Tension formidable du chef, des chefs et des soldats, des soldats sublimes, nos frères, nos enfants, nos parents spirituels, les membres de notre grande et sainte famille qui donnent, à cette heure, toutes les forces de leur corps et de leur âme pour sauver la France, ET QUI LA SAUVERONT ! Nous en sommes sûrs ! Nous avons en eux une foi illimitée... que rien ne peut ébranler ni diminuer, et que la grandeur même du péril fouette et ranime.

Qu'y a-t-il de plus à dire ?

Les soldats ! Les soldats qui se battent, qui tombent, qui saignent, qui meurent... oui, c'est à eux que va la tension éperdue de notre amour, de notre reconnaissance, la tension de nos bras, de nos baisers, de nos pensées, de nos plus profonds et plus beaux désirs. Et quand nous levons ainsi vers leurs radieux visages nos regards et nos mains jointes, nous les sentons vraiment dignes de ce geste sacré qu'on a seulement pour la prière, car ils sont les saints de la patrie, que le martyre auréole. Avant d'implorer Dieu pour nous, supplions-le pour les soldats ! *Pro militibus*.

FLUCTUAT

15 juin 1918.

Paris, personnifiant la France dont en ces heures haletantes se précipite et se joue le destin, Paris absorbe depuis quinze jours les pensées du monde entier.

Il est le point de mire de l'univers. Avec une égale violence il excite à la fois les grandes angoisses de ceux qui l'aiment et les convoitises déchaînées de ceux qui le haïssent.

Vers lui tout vole et se rue : la crainte et les espoirs, notre immense tendresse et la férocité d'un impitoyable ennemi ; car c'est lui que l'on vise et qu'on veut frapper au front, d'un coup mortel.

Le Barbare s'est rapproché. Paris, qui ne veut ni ne peut reculer, attend le choc dont, même s'il ne doit pas se produire, il a pris son parti. Ayant tout envisagé, il est prêt au devoir.

Brusquement placé, par cette soudaine menace, à l'avant-garde du pays, il se trouve, du jour au lendemain, jeté d'une façon plus active

à la peine et à l'honneur où nul n'ignore cependant que depuis plusieurs mois il était déjà.

Conscient des risques auxquels l'expose, géographiquement et moralement, sa situation de capitale de la France et des Alliés, il suit d'une âme ferme et haute le cours de la gigantesque bataille qui fait rage si près de lui qu'il en subit les contre-coups et que, s'il n'en recueille pas encore au physique les échos, il les perçoit du moins dans tous les retraits de son esprit et de son cœur. Il sait qu'il est l'enjeu, le but, l'incomparable proie vers laquelle se tendent, trop hâtives, les mains de conquête et de ruine.

Tout en le pénétrant, certes, de gravité, cette pensée lui donne l'entière appréciation de ce qu'il représente et de ce qu'il vaut, de ce que doivent coûter et coûteront sa résistance et son salut. Il y puise aussitôt les vertus commandées. Bon, mauvais ou pire, l'événement règle le ton, toujours supérieur, de sa conduite. Jamais la vérité, même cruelle, quand on sait la lui dire, ne le prend au dépourvu ; il sait la recevoir. Connaissant toute l'étendue de la confiance qu'il inspire, il n'a plus d'autre désir que de la justifier. Aussi fier qu'il est simple, il accepte de tenir jusqu'à nouvel ordre et à sa manière, avec une dignité parfaite, son poste de combat.

Si terrible et si grande que soit sa résolution, il ne l'étale pas ni ne la proclame ; il la garde au fond de lui, tel le soldat réservé dans ses propos, tant qu'il a son sac plein de grenades.

— « L'avenir est une chose et le présent une autre, plus utile, plus importante. On verra demain quand on y sera. Gagnons-le d'abord, ce demain, en *faisant* aujourd'hui, et en le faisant bien. » Ainsi raisonne Paris, lucide en son émouvante et robuste sagesse. Loin de méconnaître ou de vouloir écarter comme gênante l'idée du péril imminent, il la considère en face, mais avec un calme qui rassure, et une espèce de mâle philosophie acquise par l'expérience.

En effet, *il ne doute pas.*

Il ne doute pas du chef, de ses chefs, de tous ses soldats, des soldats du droit qui sont les premiers, les plus forts, les plus longuement braves, les plus persévérants à souffrir, à résister, à recommencer, jusqu'à la victoire.

Il ne doute pas de la solidité des fortifications qui constituent son enceinte, je veux dire cette épaisse et indestructible muraille que dressent devant lui, par centaines de mille, les poitrines de ses défenseurs.

Il ne doute pas de la justice et de la liberté qui finissent toujours par triompher et avec d'autant plus d'éclat qu'elles ont subi de rudes assauts et qu'on a vainement machiné leur perte.

Et, sans présomption, il ne doute pas de lui-même. Les circonstances difficiles lui remémorent son histoire. Il en relit les beaux exemples dans les pages froissées et glorieuses du présent. Puisque la France est éternelle et ne doit pas périr, qu'elle a reçu la mission de vivre, plus

encore pour le monde que pour elle, Paris aussi, même insulté, frappé, blessé, tiendra tête à l'orage et barrera la route. En attendant de savoir comment, s'il le faut, il se défendra, il exerce au mieux dès aujourd'hui sa résistance en accomplissant sa tâche quotidienne, avec le même calme et la même méthode qu'à l'ordinaire. Appliqué, sérieux, sans renoncer aux traits de son esprit unique, il travaille. Travailler, faire son affaire, voilà pour l'instant sa façon de réfléchir, de juger, de résumer et de conclure. Que tous suivent cette règle, et on s'en tirera. Elle est bonne pour ceux d'en haut et ceux d'en bas. Il n'y a pas d'inutile soin, ni de sotte besogne. Une occupation professionnelle, si humble qu'elle paraisse, a son bienfait, sa portée, et gagne encore à cette heure en mérite.



J'admirais un de ces derniers soirs, au cours de ma promenade, la tranquillité de ce peuple parisien maître de lui-même avec tant d'amabilité. Se succédant à de courts intervalles, plusieurs détonations éclatèrent. Leur force indiquait que les obus « du gros canon » n'avaient pas dû tomber bien loin. Nul cependant ne s'en émouvait dans le quartier, d'une paix de province. Des braves gens, qui dînaient sur le trottoir, continuaient leur repas sans se presser et du même appétit. Il plaisantaient, doucement,

poliment. — « C'est le dessert! Un fruit! » Une bande d'écoliers, nu-tête, ayant mis veste à bas et acharnés à une partie de barre devant l'église, ne parurent même pas avoir entendu. Les commerçants goûtaient le frais dehors, assis en cercle avec les enfants, les chiens et les chats. Pas de visages contractés, ni de noirs silences, ni de soupirs. On causait à mi-voix, on racontait, on souriait au passant qui, du fait qu'il se trouvait là, dût-il ne jamais revenir, n'était pas un inconnu. Une sympathie, franche et délicate, resserrait vraiment entre eux les hommes remplis de bonne volonté. Le soir était si pur, si limpide et si beau qu'il aurait dû faire pleurer!... et pourtant Paris gardait sa douceur, sa malice et sa grâce. En apparence insouciant du danger, il semblait ne lever les yeux que pour regarder les hirondelles.

Cela se passait à l'heure ralentie — pour quelques-uns seulement! — de la détente et du repos. Mais maintes images entrevues dans la journée se retraçaient en moi, précisant et confirmant la cordiale sagesse du peuple de Paris : le garçonnet du fruitier qui fait sa page d'écriture sur un coin de table, au milieu des légumes verts; la fille du charcutier qui frotte avec la même tranquillité que si elle habitait Amboise les cuivres de ses balances; un petit horloger de Coppée disposant d'un air attentif l'étalage de son étroit magasin, présentant ouverte, en jolie place, une boîte de six cuillers à café... Tout cela, qui n'est rien, offre un caractère émouvant, pathéti-

que, sous un ciel dont l'azur récèle la tempête, et tandis qu'à moins de vingt lieues est engagée la lutte suprême de géants qui décidera pour un siècle ou plus de notre sort et de celui des nations d'honneur.



Alors Paris, à la vérité, au-dessus des innombrables tableaux infimes ou superbes qui le composent, reprend à ce moment sa figure de blason, son effigie traditionnelle et sacrée.

Sur l'océan de sa vieille histoire, soulevé depuis quatre ans, on revoit bondir, descendre et remonter la Nef. Sur ses couleurs ruisselantes de larmes et de sang se ravive en lettres d'or l'inébranlable devise : *Fluctuat nec mergitur.*

Et non seulement la Cité apparaît telle que l'insubmersible galère enluminée jadis dans nos chartes et nos missels, mais elle étend sur le champ des ondes qui la secouent — et la portent aussi ! — toute une flotte, une escadre de cathédrales, d'édifices, de palais, d'églises de haut bord et de barques-chapelles. Tous ces antiques monuments lancés autrefois, chargés de souvenirs, deviennent eux aussi « des vaisseaux » et toutes les tours, tous les clochers sont leurs mâts. Au milieu d'eux la puissante trirème, qui symbolise la Ville, se détache résolument tournée vers la tempête, et lui présentant en haut de son étrave sa figure de proue.

Suivons l'exemple de Paris. Attendons, comme lui confiants, recueillis et tenus par la foi, le moment où le général Foch pourra redire à nos âmes calmées « que le flot, de nouveau vaincu, expire sur la grève ».

LE CULTE INFERNAL DU MENSONGE

22 juin 1918.

Il ne faut perdre aucune occasion de prouver et de démasquer l'imposture allemande.

Chaque fois que celle-ci récidive, avec la même impudence, notre devoir nous enjoint de contre-attaquer, non seulement par les protestations générales, mais en montrant, sans nous lasser, et d'irréfutable façon, toute la perfidie savante du déloyal ennemi.

Le dernier discours de Guillaume II dans la forêt de Pinon nous est un exemple nouveau — que beaucoup d'autres suivront sûrement — de cette mauvaise foi éhontée. Elle ne trompe plus personne, mais il convient cependant que nous la dénoncions toujours au jugement du monde en observant une persévérance égale.

Ce procédé usuel, cet emploi régulier et quotidien du mensonge par l'Allemand est quelque chose de très particulier et d'unique, sans précédents et sans équivalents à ce degré dans les annales de l'histoire ancienne et moderne. Le

mensonge religion, principe et but. Le mensonge loi. Il n'y avait que lui, l'Allemand prussianisé, pour choisir cette conception, s'y attacher tout d'une pièce et s'en faire une règle, un catéchisme. On le retrouve et on le reconnaît là, aboutissant au dénouement logique de ses basses théories et de ses ambitions scélérates.

Relisez les paroles de l'empereur. Elles valent la peine, si horribles et révoltantes soient-elles, que nous les apprenions, pour les savoir par cœur, afin de les avoir toujours présentes à l'esprit, comme une leçon caractéristique et amère qui ne s'oublie pas :

« Lorsque je vois les horreurs de la guerre » qui a détruit le foyer de milliers d'hommes et » a transformé en déserts atroces ces contrées » florissantes de la France, je songe toujours à » ce que la France aurait pu s'épargner de souf- » frances et de misères si elle n'avait pas » repoussé, d'une manière aussi insolente, mon » offre de paix de 1916. »

Ces quelques lignes, à elles seules, renferment tout le puissant et gros machiavélisme de la mauvaise foi teutonne. Elles l'expriment dans l'ensemble et dans le détail ; elles en indiquent les variétés, les nuances. Elles en sont un résumé parfait. Elles le suent. Pas une allégation, pas un mot, pas un sous-entendu qui ne soit un outrage à la vérité. Tout y ment, et avec l'aggravation préméditée de l'heure, de la circonstance, des soupirs de comédie et de la tristesse de parade.



Arrêtons-nous et examinons. Voyons de près le travail, le fignolé de la pensée et de la forme... Ces contrées de la France!... il y insiste, « et florissantes! » il appuie à dessein... il agace la plaie. Et en même temps il se veut faire honneur d'une commisération à bout, exténuée et presque sympathique! Il souffre! c'est lui le blessé, le ruiné, le dévasté dans les profondeurs les plus fines, les plus délicates de sa sensibilité incomprise, méconnue. L'odeur du sang lui pique les yeux! Pour un peu il pleurerait... sur nous! sur l'incorrigible et navrante folie qui toujours nous possède et nous excite à repousser sa main, l'attirante et fraternelle main qu'il ne cesse de nous tendre par-dessus les cadavres de nos soldats et les ruines de nos villes. A l'irréductible sauvagerie de sa méthode il ajoute — comme pour avoir l'air de la corriger et tâcher de la masquer — le semblant d'un regret détourné, le simulacre d'une espèce d'émotion après coup! Il nous en veut tellement de l'avoir contraint à nous rudoyer! Il nous aimait et ne nous souhaitait que du bien. Ne nous l'a-t-il pas assez prouvé depuis son avènement? Il ne peut donc nous pardonner le mal que nous le condamnons à nous faire!

Soudard élégiaque, cher bourreau mélancolique et libéral qui feint par instants que la hache lui glisse des mains et qui se penche avec une

épaisse préciosité sur ses victimes, laissant tomber sur elles, du haut de sa grandeur, quelques phrases de pitié publique bien combinées, à tournure généreuse... Voilà ce qui frappe, étonne et dégoûte : cette prétention, cette abjecte cautèle, cette « fourbe » inutile et recherchée ! On préférerait le cynisme tout nu du crime.

Continuons néanmoins d'étudier, dans son ignominie si instructive, le texte impérial : « Je » songe toujours, ajoute le kaiser, à ce que la » France aurait pu s'épargner de souffrances et » de misères si elle n'avait pas repoussé mon » offre de paix... » La fausseté invétérée paraît et se proclame une fois de plus en ces paroles. On sait pertinemment que nous n'avons pas eu à repousser une paix que Guillaume II n'a pas offerte, et qui ne le fut jamais. Car il ne s'agit pas de murmurer ou de crier par intervalles : « J'offre la paix ! » et de s'en tenir là, en fermant le bec, pour prétendre qu'on la propose, cette paix, et qu'on *la veut*, sincèrement, et conforme aux seules possibilités ; et pour avoir le droit de s'ébahir après, en bonnes gens tout surpris et déçus que nous ne nous précipitions pas à la minute comme des moineaux étourdis et affamés, auxquels, pour les rassasier, on fait le geste nourrissant de jeter du pain. Le charmeur agite la main, mais il n'a rien dedans, ni même au bout des doigts.

La paix, dans la bouche de Guillaume II, ça n'est qu'un mot, ce n'est pas la chose.

Quelle paix ? Cela seul importe. Quelles en

sont les conditions? Précises et dernières? Où, quand, et par qui ont-elles été formulées chez nos ennemis? ou seulement indiquées, de façon sérieuse? Jamais, jamais, par aucun des leurs.

Par contre, cent fois, mille fois, les Alliés ont, dans des termes clairs et catégoriques, publié *urbi et orbi* l'ensemble de ce qu'ils considéraient comme le minimum de leurs droits et de leurs *desiderata*, en tant que restitutions, indemnités et garanties. Toutes les questions vitales, nous les avons, à ce point de vue de la paix, nettoyées, vidées. Rien de l'essentiel n'a été omis escamoté ou maquillé. Le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie, gravé au sang sur le marbre et l'airain de nos volontés unanimes, est, aujourd'hui comme hier, un dogme intangible et définitif, reconnu en plus par toutes les nations qu'a soulevées et groupées, dans la plus sainte de toutes les Croisades, la cause de la Justice et du Droit mortellement menacés.

Eux cependant, quand nous avons tout dit, et redit, aussi souvent qu'il l'a fallu, et jusqu'à rabâcher de ces sujets sacrés, ils n'ont jamais rien dit! Jamais on n'a pu en obtenir quoi que ce fût qui ressemblât à un commencement de franchise ou tout au moins de netteté. Insinuer, esquisser un signe, organiser des propos à double sens qu'ensuite l'on transpose ou qu'on dément, faire de l'œil et lancer des regards dont il ne reste rien, et puis, si ça ne prend pas, s'indigner, nous accuser, nous plaindre même, et verser un pleur sur notre aberration, et pro-

tester à gros éclats, devant un peuple aux vertus broyées, hébété de servitude, tel est le jeu systématique de l'Allemand, son éternelle manœuvre d'offensive parallèle.

Chaque fois que cet entêté causeur auquel on n'arrive à rien arracher a été mis au pied du mur, il a passé au travers et s'est évanoui. Il ne s'élance que pour se dérober, et si par hasard il promettait, on serait assuré que c'est pour ne pas tenir. Tous ceux qui ont eu vis-à-vis d'eux, les jugeant semblables au commun des mortels, la crédulité de la parole donnée, en ont fait invariablement la profitable et cruelle expérience.



Pourquoi, en effet, à toutes les incitations réitérées non seulement de la diplomatie alliée, mais des neutres, des tiers les plus faciles à écouter, et à influencer, quelquefois les moins bien disposés à notre égard, l'Allemagne n'a-t-elle jamais répondu que par un silence dont la nature est étrange ?

En effet, ce capricieux silence, elle ne le rompt à tout bout de champ que pour interroger, et dès qu'à son tour on l'interroge, elle s'y replonge. Bavarde pour questionner, elle devient aphone pour répondre. Puisqu'elle est toujours la première à parler de paix (ce qui n'est ni la proposer, ni la discuter, ni surtout l'imposer), c'est donc cependant qu'elle en est avide ? ou tient à le paraître? par pures considérations morales,

bien entendu, car nul n'ignore qu'elle n'éprouve de cette guerre aucun dommage, aucune gène, et que son peuple y vit à l'aise dans un bien-être délicieux ? Mais alors, encore une fois, pourquoi cette surdo-mutité qui soudain la paralyse au moment où on la prie de développer le plus cher de ses désirs ?

Il suffit, pour en trouver la raison, de ne pas perdre de vue le calcul, la duplicité, l'esprit d'orgueil et d'ambition déréglés, de traîtrise et de tyrannie qui l'animent et la dirigent. On s'explique alors qu'elle soit si intéressée à ne rien dire et à dissimuler le plus longtemps possible la frénésie de ses mauvaises intentions, Elle aurait tort pourtant de se figurer qu'elle les cache en les taisant. On les devine, on les connaît toutes d'avance. Mais on aimerait, pour la beauté du phénomène, qu'elle osât au moins en faire le brutal aveu, ou qu'elle consentît l'effort, qui ne lui coûte rien, d'un surcroît de mensonges monté en grand style. Si elle s'en abstient, croyez que ce n'est pas non plus par retenue ou fausse honte, — mouvements qui lui sont étrangers ? Mais c'est qu'éclaterait trop visiblement, si elle étalait ses vrais et affreux desseins en face des justes conditions que lui opposent les Alliés, toute la différence qui sépare les siens des leurs et qui n'est pas pour l'honorer !

Cette différence existe sans doute en fait et sans rémission possible, mais il vaut mieux tout de même, pense Germania, qu'elle ne contribue pas elle-même trop vite à son retentissement. Il

sera bien temps à la dernière minute, quand on tiendra le Français, l'Anglais et l'Américain à la gorge, de se montrer dans la hideur de ses appétits et la plénitude de sa rage. Jusque-là, des grognements, entrecoupés d'interjections doucereuses, ou mieux encore le silence qui recouvre et camoufle si bien les glus et les chausse-trapes.

* * *

Devons-nous donc, après cela, regretter outre mesure qu'elle ne souffle pas mot de la manière dont elle entend cette paix, calamiteuse pour nous, au-devant de laquelle elle souhaiterait que nous nous hâtions? Tout compte fait, non. Car nous savons à quoi nous en tenir et son silence est précisément l'aveu de ses prétentions inacceptables, insensées. Nous sommes certains que ses propositions, même sous une forme décente et modérée, ne cacheraient que piège et nouveau guet-apens. Alors? Qu'elle continue donc à réserver la rapacité de ses desseins, et nous, continuons à faire sans cesse résonner la claire justice des nôtres! Que sa détestable hypocrisie soit par nous à toute heure exposée, démontrée, mise à nu, flétrie! Que sa mauvaise foi, totale et soutenue, soit par nous affichée, répandue, propagée par toute la terre! Constituons-nous les historiens infatigables et zélés de son infamie, les éclaireurs et les chasseurs de ses mensonges, les louvetiers de sa fourberie satanique.

Et quand le kaiser a l'audace inouïe de pro-

noncer, sur le sol tout chaud et horrible du charnier, des paroles dont il connaît mieux que personne l'esprit de cruauté, de malfaisance et de ruse, répliquons-lui par toutes nos voix : « Vous mentez. Vous mentez encore. Vous men-
» tez toujours. Vos agences, vos journaux men-
» tent. Vos ministres et vos chanceliers men-
» tent. L'Allemagne tout entière est bourrée,
» gavée de mensonges, le seul pain quotidien
» que lui distribue votre dynastie dévorante ; et
» pas un mot n'est vrai de la sinistre harangue
» en forêt de Pinon. Qui les a déchaînées, *ces*
» *horreurs de la guerre*? Qui, après tant de mil-
» liers d'autres éteints, *a causé la destruction de*
» *ces milliers de foyers*, fumants sous vos narines ?
» Qui a transformé *en déserts atroces ces contrées*
» *florissantes de la France* ? Qui a résolu, préparé
» et baptisé la guerre « fraîche et joyeuse » ? Qui
» l'a aimée, exaltée... et déshonorée ? Qui a
» commandé ou laissé s'accomplir depuis quatre
» ans les plus ignobles forfaits ? Qui a ordonné,
» permis, encouragé, depuis quatre ans, tous les
» crimes inutiles, toutes les destructions, tous
» les pillages de châteaux, tous les incendies de
» chaumières, tous les massacres d'innocents,
» toutes les déportations de femmes et de jeunes
» filles ? Qui, de cette oreille, pourtant si sensi-
» ble, n'a rien voulu écouter ? ni les cris per-
» çants des victimes, ni la voix lointaine et
» blanche du pape, ni les malédictions du monde,
» ni les sirènes de la *Lusitania*, ni la chute
» des clochers ? Depuis quatre ans ! Qui n'a

» jamais eu, dans l'exercice et le luxe du mal » pour le mal, une minute de faiblesse, de fati- » gue, de honte et de remords? Qui n'a jamais » empêché un vol, une barbarie, préservé un » hameau, fait grâce à un enfant ou à un pom- » mier, sauvé une chapelle, relevé une croix? » Mais qui a tout poussé, tout achevé, dans le » dégât, la ruine et la douleur?

» — C'est vous! Sire. C'est vous! Le premier » coupable et l'éternel! Vous aurez beau redire » dans le panorama de votre agonie, en cherchant » à rendre une âme déjà damnée : « Je n'ai pas » voulu cela! Je ne l'ai pas voulu! » car ce » seront, n'en doutez pas? les seuls mots qui » vous resteront, auxquels vous êtes attaché, et » qu'à ce moment-là vous devrez, pour la der- » nière fois, rejeter par la bouche... En dépit de » ce cri qui mentira finalement, presque en face » de Dieu... CE SERA VOUS QUI AUREZ VOULU CELA! »

LES DÉCOUVERTES

29 juin 1918.

La guerre a été pour tous, aussi bien pour nos alliés et nous que pour nos ennemis, une cause de découvertes de tout genre, bonnes et mauvaises, petites et grandes.

La principale et la plus heureuse pour nous aura été celle de l'Amérique.

Sans doute nous n'étions pas jusque-là dans la complète ignorance de cette quatrième partie du monde, mais, ce qui offrait plus de gravité que de ne pas la connaître du tout, nous croyions la bien connaître et nous la connaissions mal, ou même la méconnaissions. En dehors de la part que nous avions prise au siècle dernier à l'établissement des États-Unis et à leur indépendance, et sur laquelle nous avions quelques données, pas toujours très exactes ni complètes, que savions-nous de cette Amérique immense, innombrable et lointaine ? Rien ou très peu de chose. Nous avions gardé vis-à-vis d'elle un vieux fonds d'opinions désuètes et sottes, d'idées injus-

tes et fausses. Sur la foi, qui n'était pas toujours la bonne foi, de mémoires et de récits trop complaisamment acceptés, nous nous étions peu à peu, malgré les avertissements et les reproches qui pourtant ne nous avaient pas manqué, fait une Amérique à notre tournure et à notre amusement, je n'ose dire à notre image et à notre taille, mais conforme à nos désirs, à nos suppositions, à nos points de vue d'intérêt, de vanité, d'amour-propre et de critique malicieuse, une Amérique de livre, de théâtre et de roman, d'un grandiose amusant et à côté, d'un pittoresque cocasse et facile, une Amérique d'aventures, de dollars, de revolver, de paquebots et de catastrophes de chemin de fer dont les quelques types, très réduits, les seuls que nous ayons consenti à faire entrer dans notre rapide et enfantine classification, étaient tous, du milliardaire excentrique à la jeune fille émancipée, du philanthrope au ranchmann, de l'agriculteur à l'homme d'affaires, d'une convention un peu ridicule. En fait d'Américains nous n'avions vu que celui qui voyage, qui passe, et précisément, dans ces périodes de détente et de récréation, se dépouille aux trois quarts de lui-même pour devenir un tout autre homme, très différent et souvent l'opposé de ce qu'il est dans le plein exercice de sa vraie nature, dans sa vie de lutte et d'activité quotidienne. Et quant aux Américains qui, au lieu de traverser en hâte notre pays, se fixaient dans la capitale, pour un long temps, des mois, des années, voire d'une façon définitive, nous

n'avions pas assez compris qu'ils offraient une exception, celle des « moins Américains », des éliminés de l'existence violente et combative de là-bas, à laquelle ils préféraient celle plus douce, et plus frivole aussi, qu'ils trouvaient le moyen de se faire chez nous, où leurs façons primesautières et originales, leur fortune et leur charité les rendaient très aisément sympathiques et même populaires. Mais étaient-ce bien là les Américains, si séduisants, si savoureux qu'ils fussent, capables d'être pour nous de parfaits exemples, de bons modèles, au point de vue de l'exactitude et de la généralité ? Évidemment non : pas plus que les très agréables et fins ouvrages d'écrivains de mentalité européenne, influencés par l'éducation, le milieu, la profession, l'esprit national, et leur désir aussi d'observation scrupuleuse et d'impitoyable franchise, n'étaient capables de nous renseigner avec précision. Pour être à même non de juger mais d'essayer de juger les hommes des États-Unis, il eût été indispensable que nous les vissions chez eux. Et nous n'y allions pas, ou en nombre infime, parce que notre humeur et nos ambitions modérées ne nous lançaient pas vers ces contrées de lutte et d'inconnu dont les perspectives nous effaraient. L'Amérique, pendant longtemps, ne fut à nos yeux de Français et de Parisiens qu'un but pour les risque-tout, misérables et avides, pressés de faire fortune, et les gentilshommes ruinés chercheurs de dot, ou encore un lieu d'exil et de punition infligé aux fils de famille endettés ayant mauvaise tête.



Il aura fallu la guerre, et cette guerre mondiale, avec les transformations et les convulsions, les tremblements de terre, d'opinions, d'idées, qu'elle a produits partout, chez tous les peuples, même chez ceux qui n'y ont pas participé, chez les neutres, pour que, l'Amérique alors tout entière passant l'eau, et représentée à l'unanimité par toutes ses classes et dans tous ses rangs, venant chez nous et y débarquant son industrie, ses troupes, ses richesses, ses machines, ses méthodes, toute la puissance de son organisation complète et de ses moyens inouïs, nous commencions seulement à avoir une notion approximative de ce qu'elle est, de ce qu'elle vaut, de ce qu'elle peut, de ce qu'elle veut, de ce qu'elle s'apprête à faire et fera. C'est du jour où elle est entrée, où elle s'est jetée dans la guerre pour la gagner, que nous avons eu le sentiment de la découvrir, ce qui ne signifie pas que, malgré les progrès accomplis dans cette nouvelle et ardente étude, nous puissions encore, en découvrant l'Amérique, nous targuer de la connaître! N'allons pas si vite. Elle nous réserve, ainsi qu'au monde entier, des surprises par lesquelles peut-être elle-même ne pourra pas s'empêcher d'être atteinte, car il n'est pas défendu de prévoir que les effets de son formidable effort dépasseront sa conception et seront supérieurs à tout ce qu'elle en avait espéré et

s'en était promis. La tempête ne sait jamais la veille jusqu'où ira son déchaînement le lendemain. Il en est de même pour la construction, l'établissement de certain grands ensembles moraux et sociaux, où le fait va plus loin et plus haut que le projet et les intentions les plus hardies. L' « *Architecte américain* », malgré la sûreté de ses plans raisonnés, ne se doute pas, même quand il croit se l'imaginer, du monument futur qu'il s'apprête à bâtir et dont il pose en ces heures les fondations. Ce n'est que plus tard, dans des années, que ses petits-fils et les nôtres pourront juger l'importance et mesurer toute l'ampleur et la vertigineuse élévation de l'édifice. Dans ce domaine il fera aussi du gratte-ciel.

Ne fussions-nous que des spectateurs passionnés de son extraordinaire travail, nous en serions déjà confondus et enthousiastes, mais nous sommes, plus que l'Amérique elle-même, intéressés à l'entreprise de libération résolue par nos grands amis. N'est-ce pas immédiatement pour nous, avant que ce soit pour eux et pour la liberté du monde, qu'ils ont pris le parti de mettre la main à l'ouvrage? Cette pensée, mieux que n'importe quelle autre, est bien de nature à nous renseigner sur l'étendue de leurs moyens et la qualité de leur dévouement. C'est donc en voyant ce que l'Américain fait chez nous et pour nous que nous avons pu enfin obtenir la révélation de son véritable et beau caractère. Ce sont les dangers mortels nous menaçant de toutes

parts qui ont été pour lui, en venant à notre secours, l'occasion de se montrer dans toute la franchise de son loyalisme et de sa fraternité, et pour nous l'occasion d'en opérer, pleins de gratitude, la découverte si réconfortante.

*
* *

Ainsi nous sont apparues, du jour au lendemain, dans une brusque et torrentielle abondance, les multiples vertus de ce cher camarade, de ce magnifique associé. Pour la première fois nous l'avons compris. Sans avoir eu absolument besoin d'être allé chez lui, nous en sommes en quelque sorte revenus, et bien documentés, connaissant par l'esprit la puissance générale de son action. Car cette action prodigieuse embrasse tout en même temps avec la même gigantesque ampleur. Formation et mise en train des armées, fabrication du matériel et des munitions, usines, docks, chantiers, chemins de fer, télégraphes et téléphones, approvisionnements, transports, avions, sous-marins, bateaux, camions, magasins frigorifiques, croix-rouge et œuvres de secours et d'assistance pratique par milliers... tout cela va, marche, roule, transmet, navigue, aborde, pullule, se précipite et fonctionne avec ordre et sans arrêt, et toujours mieux, toujours plus vite et plus fort, en accroissant de jour en jour, presque d'heure en heure, son extension et son rendement...

Telle est depuis plusieurs mois notre étourdissante découverte.

Elle ne porte pas seulement sur les incalculables richesses matérielles et les ressources physiques de notre milliardaire et robuste ami, mais sur l'aide bien plus puissante encore de son génie et de son moral, sur l'assistance non moins efficace de ses sentiments et de sa volonté. Nous découvrons la grandeur et la noblesse de tous les autres trésors qui sont en lui : le sens impérieux et splendide qu'il a de son devoir, de sa mission, de son rôle vis-à-vis de l'humanité, son apostolat du bien public, son amour irrésistible de l'honneur, de la justice et du droit, sa soif de liberté, la somme d'énergie qu'il peut mettre indéfiniment au service et au triomphe de son idéal.



Cette découverte totale de l'Amérique, sommes-nous seuls à la faire? Non, et heureusement! L'Allemagne, de son côté, d'une autre façon, avec d'autres yeux, et d'un autre cœur qui palpite déjà de sentiments tout opposés, commence, elle aussi, à en subir l'intolérable obsession. Elle n'est pas au bout. De plus en plus elle apprendra ce que c'est que les États-Unis « *sans armée* » qu'on peut braver impunément! Il lui coûtera cher d'avoir dérangé du *business* ce peuple qui ne pardonne pas qu'on lui fasse perdre une minute de son temps. Elle

en pleurera, pendant plus d'un siècle peut-être, des larmes de sang et de feu.

Et puis, par réciprocité, l'Amérique, l'Angleterre, et combien d'autres, parmi les nations qui nous aiment — sans excepter celles qui nous abhorrent et que nous combattons — découvrent de leur côté, pour ses mérites, son héroïsme, et ses éternelles vertus, honorées parfois un peu tard, cet autre Nouveau Monde qu'on appelle la France !

LE TEMPS

13 juillet 1918.

Combien de fois le temps n'aura-t-il pas été, pendant cette guerre, invoqué comme un de ses premiers et plus grands facteurs?

De façon courante on en parle ainsi que d'une puissance, amie et alliée, mystérieuse et supérieure; on évalue complaisamment les ressources qu'il offre, avec autant de certitude et de précision que si c'était des effectifs vivants et contrôlés. Dans les pensées, dans les discours, dans les déclarations publiques, dans les entretiens privés, le temps revient sans cesse et prend à la longue le pas sur tous les autres moyens d'obtenir la décision finale et victorieuse.

Sans doute il va de soi qu'en toutes choses humaines on a besoin de lui d'abord, et qu'on ne peut rien sans son concours, mais il semble cependant que, dans le gigantesque problème de la guerre, on attribue de plus en plus au temps un pouvoir exclusif et sans limites, d'une efficacité exceptionnelle. On le charge,

non seulement d'exprimer, mais de rassembler et de renfermer en réalité — par-dessus nos craintes et nos doutes — tous nos espoirs motivés, nos raisons de confiance et de sang-froid, de patience et de sécurité, et aussi tout le vague immense de nos désirs en général, de nos aspirations, de nos projets, tout ce que recèle d'heureux et de secret l'impénétrable avenir. Un monde enfin. Le temps est devenu le miraculeux promoteur de ceux qui ne croient pas aux miracles. Et on ne réclame de lui ni preuves, ni explications, ni garanties d'aucune sorte. Il est le temps. Cela suffit. On le croit sur parole. Il arrange tout. C'est un dieu qui n'a pas d'athées.

Il communique à la plupart une si aveugle tranquillité, que des formules, aussitôt adoptées et rendues classiques, ont consacré cet abandon. Une des plus répandues est celle-ci : *Le temps travaille pour nous.*

Aussi en est-il résulté qu'aux yeux d'un grand nombre, puisque le temps avait cette bonté de « travailler pour nous » et abattait de si excellente besogne, il n'y avait qu'à le laisser faire. — « N'était-il pas cette force colossale, irrésistible et souveraine, qui se joue de nos plans et combinaisons, et triomphe de tout, à son heure marquée? Qui pouvait se vanter d'opérer mieux que lui? Donc, place « au vieux »! place au temps! Gardons-nous de le troubler dans sa marche, et dans ses calculs. Tout ce que nous tenterions risquerait de contrarier ou de retarder, peut-être d'anéantir, ses effets bienfaisants! »

Eh bien, non. Si vraie que, dans sa banalité, s'affiche la fameuse maxime et malgré le plaisir évident qu'elle nous cause, il faut ne l'accepter qu'en la dépouillant de ce qu'elle a de trop commode pour en dégager à notre usage son seul et véritable sens. Rien ne travaille pour nous si nous ne travaillons pas pour « ce qui travaille ». Le temps n'agira pour nous que si nous agissons simultanément pour lui et en proportion des délais dont il nous fait la grâce. Donnant donnant. Le lâchons-nous, il se relâche. Appuyons-le, il nous soutient. Si nous marchons de pair avec lui, il nous excite et nous allège ; mais si nous le suivons de loin et mollement, il nous traîne, au lieu de nous entraîner.

Le temps ne se refuse presque jamais à l'homme. On dit qu'il lui manque souvent. C'est bien plus souvent nous qui lui manquons. Il s'accorde très volontiers, mais pour qu'on s'en serve. Il veut *qu'on le vive*, et le bon emploi qu'on en fait constitue seul sa qualité, son assistance et son profit.

Oui, le temps est un grand maître, par la puissance qu'il possède comme par l'enseignement qu'il procure, mais on sera néanmoins sage de s'en méfier, car c'est aussi un grand trompeur. Pareil aux immensités et la plus importante de toutes, ce désert de jours, cet infini Sahara de mois, d'années, a ses oasis alternant avec ses étendues ingrates, et c'est surtout au milieu des steppes qu'il présente des mirages. Toujours enclin à promettre et plus qu'il ne

tient, il sème les illusions. Plus d'un qui s'est reposé sur lui, n'a pas eu lieu de s'en louer.

Abandonné à son travail unique et personnel, il ne réussit que les ruines.

Pour qu'il soit utile et fécond, créateur et salutaire, il faut que l'homme l'engendre, l'occupe et le dirige. Alors il devient entre ses mains, sous son intelligence, une force admirable, aussitôt décuplée, qui se perfectionne et se renouvelle par son mouvement et son propre cours. Et par un mécanisme parallèle il pousse à leur maximum les forces de l'homme, les répare, les multiplie, les distribue selon les étapes des moments.

Il ranime les volontés, à moins qu'il ne les dissolve, et cela dépend de la manière dont nous le traitons ; il fait rêver — et rêver d'action ! — ceux qui n'agissent pas, incapables, bien entendu, de faire agir ceux qui rêvent. Les chimériques espérances qu'il éveille sont susceptibles de ralentir ou de paralyser l'initiative.

N'avoir que du temps, en croyant qu'on a tout, c'est ne rien avoir. Il exige, pour lui, ce temps, non seulement de l'exercice, mais de la violence, et si on ne le secoue pas il vous endort.

La meilleure précaution, même quand on a du temps, est de se dire qu'on n'en a pas, que l'on est juste à l'heure... parce qu'alors on se hâte de profiter de la minute au lieu de s'en remettre à la suivante.

Il en est des ressources du temps comme de toutes les provisions, qui cessent de remplir

leur office quand on les gaspille trop vite ou que par une erreur contraire on les ménage exagérément.

Une autre locution a conquis la valeur d'un mot d'ordre : « La grande chose pour nous, *c'est de gagner du temps.* »

Beaucoup de gens s'imaginent par là qu'il suffit que le temps en question qu'on a devant soi se dépense et s'épuise pour que l'ensemble de nos vœux s'accomplisse automatiquement. Ainsi, quand ils entendent dire : « Pourvu que nous tenions jusqu'à l'automne! jusqu'à l'hiver! jusqu'au printemps prochain!... » cela signifie pour eux clair comme le jour qu'à cette date réglée d'avance, nous serons, quoi qu'il arrive et par la seule force des choses, récompensés d'avoir atteint ce point terminus et recevrons pleine satisfaction. Au lieu que ce soit l'événement qui détermine l'heure, c'est, à les encroire, l'heure seule qui déterminera l'événement, le créera, le constituera. Cruelle méprise, et qui mène aux déboires.

Gagner du temps, ce n'est pas attendre en dormant dans un fauteuil qu'il soit écoulé, ni le regarder, avec intérêt et curiosité, passer de sa fenêtre, ni l'user par le hors-d'œuvre et la distraction, ni le subtiliser et l'obtenir à la petite semaine, rien qu'en l'arrachant au jour le jour avec les feuilles des éphémérides... *Gagner le temps*, c'est, au sens moral du mot, le conquérir, par la peine et le sacrifice, et se mettre en état de le mériter. Le temps est père de deux filles,

absolument différentes, et qu'à notre choix il nous propose en mariage : la Fièvre et la Torpeur. Selon qu'on épouse l'une ou l'autre on établit son sort.

Nous voici obligés de reconnaître que, ne pas gagner le temps de la manière qu'il faut, c'est s'en priver, le rejeter, agir comme si on n'en voulait pas ; c'est le perdre. On ne saurait, en effet, à moins qu'on ne l'acquière soi-même, prétendre indirectement en recevoir le bénéfice. Et si, dans le courant de la vie, et pendant ces périodes d'autres luttes perpétuelles qu'on appelle des époques de paix, il est déjà grave et coupable de perdre le temps, combien n'apparaît-il pas que, dans les torrents de la guerre sanglante, il devient plus terrible et plus funeste encore de laisser couler sans les employer, sans les retenir, sans les embrasser, ces réserves précieuses, providentielles, mises à notre disposition ? Quand on songe que le temps perdu l'est irrémédiablement, on a le vertige. Aucun temps, quel qu'il soit, parmi ceux qui le suivront, ne remplacera le temps perdu, ne sera *celui-là*. Un autre, jamais le même. Le temps perdu ne revient pas. Le temps gagné non plus. Mais le temps gagné du moins a rempli sa mission.

Ce temps enfin qui, dans toutes nos entreprises, nous paraît inépuisable, impossible à dépenser, il nous est cependant, plus que tout, compté, mesuré. Nous n'avons pas davantage ce pain-là à discrétion. C'est pourquoi les phrases consacrées : « Le temps travaille pour nous. — Il n'y

a qu'à gagner du temps. — Laissons faire le temps ! » nous causent parfois du malaise et créent un malentendu qu'il m'a paru bon d'indiquer.

D'ailleurs, à proprement parler, le temps n'existe pas. Le temps c'est nous.

LES RÉPARATIONS

27 juillet 1918.

Les heures de la guerre, grandes entre toutes, ne font point que passer : elles sonnent.

Elles sonnent, bonnes ou mauvaises, comme pour marquer ainsi, par le son spécial que rendent quelques-unes d'entre elles, non seulement leur passage, leur fuite, mais surtout leur *arrivée*, espérée ou redoutée, presque toujours si longtemps attendue, et pour souligner de cette façon, en même temps que leur échéance inévitable, leur émouvante gravité.

Elles sonnent pour nous avertir ou nous rassurer, pour dire dans les deux cas : « Nous voilà ! » Et elles sonnent de différentes manières. Tantôt c'est une haute et magnifique parole, un discours de chef d'État, un immortel ordre du jour aux armées qui publie telle de ces heures et la fait, comme un timbre, entendre partout au loin ; ou bien c'est un acte significatif et opportun qui choisit la minute précise où l'heure opère sa venue pour augmenter son retentisse-

ment. Mais c'est, le plus souvent, le son décisif du canon qui la frappe et qui la proclame.

*
* *

Le 14 Juillet de cette année 1918, une de ces heures a jeté dans l'histoire sa volée quand, sur la plus belle place de Paris et du monde, qui s'appelle place de la *Concorde*, les détachements d'élite des armées alliées, Français, Belges, Britanniques, Américains, Italiens, Portugais, Polonais, Serbes, Grecs et Tchéco-Slovaques, tendirent tous, devant la statue de Strasbourg, leurs drapeaux, dans un geste qui dépassait le salut pour atteindre au serment. Sous la manche en soie où s'enroulaient les couleurs de chaque peuple, les hampes en s'inclinant s'allongeaient comme des bras. Nous comprenions tous, en le voyant, que mis d'accord et rassemblés en ce jour aux pieds de la ville captive ils juraient de la délivrer, et qu'en promettant à Strasbourg ils s'engageaient pour Metz, puisque le même crime a rendu inséparables les deux sœurs et que l'Alsace-Lorraine est — comme la République — une et indivisible.

Nous avons tous entendu alors que l'heure... cette fameuse heure des Réparations, dont il n'avait été depuis quarante ans question que pour la prédire, vague et lointaine... commençait vraiment à sonner un de ses premiers coups... Un de ses premiers... Pas le premier... Celui-là le fut par le Président Wilson quand il affirma

non seulement la légitimité du retour à la France, à la mère patrie, des deux provinces qui en avaient été arrachées en 1870, mais quand il n'hésita pas à déclarer que ce retour formait une des conditions nécessaires, indipensables à la paix du monde et qu'il en était comme la clef de voûte. Reconnu aussi tour à tour avec la même franche ardeur et la même fermeté, par l'Angleterre et par tous les Alliés, ce droit indiscutable est devenu pour les puissances libératrices un article de foi, et aucune d'elles ne perd l'occasion, aussi souvent qu'elle se présente, de le rappeler, et toujours avec plus de force et de résolution. Sur ce point, tous nos frères des autres pays amis sont totalement français.

N'est-ce pas là, tel que nous n'aurions osé l'espérer, il y a quelques années encore, le commencement le plus heureux de la Réparation définitive?

Pouvions-nous prévoir qu'un jour se lèverait où nos justes revendications, cessant de nous être personnelles, deviendraient celles des peuples unis pour la plus générale et la plus sainte des causes? et que notre blessure, notre longue souffrance, notre unique pensée se trouveraient, peu à peu d'abord et puis tout à fait, par la volonté des événements et du destin vengeur, être aussi leur blessure, leur souffrance, leur pensée? Non. Jamais, dans nos échappées de confiance et d'illusions les plus autorisées, nous n'aurions pu imaginer, pour le règlement de cette question douloureuse, qui paraissait pres-

que insoluble, un tel ensemble de circonstances magnifiques, providentielles.

Il est arrivé qu'en nous volant, il y a un demi-siècle, l'Allemagne a non seulement allumé chez nous les charbons d'un feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre et que tout attiserait, mais qu'à ce feu, s'activant et se propageant au cours des années hors de nos frontières, elle a créé et forgé elle-même l'indignation, la révolte et l'explosion finale de la moitié du globe.

Aussi, au moment même où l'Allemagne poursuit, sous prétexte de coloniser l'Alsace-Lorraine, son irréalisable dessein de la germaniser à tout prix, éprouvons-nous la plus fière et la plus reconnaissante des joies à entendre la voix généreuse de M. Hughes prononcer à New-York, dans le meeting monstre organisé le 14 Juillet en notre honneur, ces mots souverains : « *Nous prenons l'engagement de rendre l'Alsace-Lorraine à la France.* »

Et ceci, au même temps que les troupes américaines, fraternellement liées aux nôtres, commencent à tenir sur nos champs de bataille la promesse faite à Madison-Square ; car chaque jour, sur notre front, avant même d'avoir pénétré plus avant dans nos chères provinces perdues, nous les regagnons déjà par notre résistance et la piété filiale de nos efforts. C'est en Champagne que les soldats du général Gouraud ouvrent à distance la grande route victorieuse qui remontera de Reims jusqu'au Rhin.

En ces jours les heures vraiment sonnent, plus

fortes, plus claires, et de tous les côtés le travail des réparations se révèle, enfin, dans l'ordre même qu'elles devaient suivre pour être plus complètes et plus sûres. Les réparations « matérielles » qui s'imposent sur d'immenses étendues ravagées ne suffisent pas, si grandes et si attachantes qu'elles soient, à satisfaire la passion de justice et de dévouement de nos amis américains ; elles ne constituent pour eux qu'une moitié, et qu'ils jugent peut-être la plus facile, du devoir qu'ils se sont créé, bien que cette part se présente gigantesque. Celles qu'ils ont le plus à cœur et grâce auxquelles sera seulement apaisée leur soif d'honneur et d'idéal, et affirmée toute leur idée, ce sont, accompagnant les premières et les couronnant, les réparations morales.

Non contente de relever les villes, de reconstruire les maisons, de rebâtir les foyers, de replanter les bois, de remettre en état de culture les terres épuisées et de rappeler à la santé et à la vie les malades de la guerre, l'Amérique entend aussi nous apporter continuellement le soutien public de sa parole, l'échafaudage et le haut appui de son autorité, le poids de toutes ses puissances spirituelles, l'élévation de son énergie mystique et de ses buts, la fraternité militante de sa pensée et de son âme... Toutes ces autres richesses, tous ces autres moyens de nature supérieure et d'une qualité que rien n'égale, elle les consacre à réclamer et à proclamer d'abord, en son nom comme au nôtre, les plus chers et les plus anciens de nos droits reconnus, et ensuite

à réaliser ces droits, de la façon la plus rapide et la plus irrévocable. Elle les prend à son compte et les ratifie d'avance, et bien qu'ils n'eussent pas besoin d'elle ni de personne pour être universellement établis, il n'en reste pas moins qu'ils se trouvent de ce fait fortifiés et célébrés avec un superbe éclat et comme affichés dès la veille du procès de revision sur les colonnes du Palais de la Justice et de l'Histoire.



Voici donc, après tant d'années d'épreuves, la radieuse série des réparations qui vient, se déroule, et s'opère ; réparations des dommages, des iniquités, des attentats, des crimes nationaux... trop longtemps impunis. Le jour où elles seront toutes accomplies, nous n'aurons garde d'oublier jamais les nobles amis d'Angleterre, d'Amérique et d'Italie et tous ceux qui, à leurs côtés, nous ont aidés par leur témoignage autant que servis par leurs bras, dans cette œuvre de rétablissement et d'amour attendue par l'humanité.

ELLE ENCORE

3 août 1918.

Qui cela Elle ?

La Société des Nations. Elle encore, et, souhaitons-le, Elle pour toujours.

Voici venu en effet le temps, non plus seulement d'en reparler à perte de langue et d'oreille, mais de s'occuper de la faire.

Evidemment, nous savons très bien que cela ne signifie pas que l'on va la constituer tout de suite, du jour au lendemain, car elle n'est point — heureusement ! — une œuvre de génération spontanée, capable de pousser en une nuit, ainsi qu'une floraison suspecte et rapide, sur le terrain malade des vieilles couches. Il ne s'agit pas d'ailleurs de produire un champignon, cassant et vénéneux, mais une plante saine et vivace, remontante, éternelle. Tout ce qui, maintenant, s'efforcera de substituer en cette matière l'élaboration pratique à l'agitation des discours doit donc être regardé comme un signe excellent du

désir, de la volonté d'aborder sans plus de retard l'immense problème, d'y mettre l'esprit et la main au milieu des mots, de *commencer*.

Et commencer, bien entendu, ainsi que le prescrit, dans sa naïveté proverbiale, la sagesse populaire, qui est « celle des nations »... par le commencement.

La question de principe a fait du chemin, et tout son chemin depuis qu'il nous a été donné, il y a peu de mois, d'en discourir ici même librement, sans oser encore nous engager, tour à tour attirés et repoussés, passant et repassant dans la même minute de la méfiance à la belle ardeur, craignant de ne pas oser assez vouloir ou de trop espérer ! La conclusion, si je m'en rapporte à mes souvenirs, était qu'il fallait voir, bien regarder surtout, et puis attendre.

Aujourd'hui je crois qu'aucun homme de bon sens et de bon vouloir ne saurait plus penser de cette façon vague et si peu compromettante qui était hier, avec la mienne, celle de beaucoup d'esprits troublés. Le temps d'attendre a assez duré, et l'on a eu les plus admirables occasions de regarder et de bien voir. Attendre ne peut se réclamer d'aucune considération de sagesse et de prudence, attendre n'est pas « guerre », attendre n'a même pas le droit de prétexter de sa neutralité, attendre, dans la circonstance, est coupable et malfaisant, car il équivaut à arrêter, à empêcher, à faire obstacle et paralyser.

*
* *

La première des erreurs, dès que la question de la Société des Nations s'est posée dans le vide, a été de la considérer trop facilement, même si on avait pour cela les meilleures raisons, comme une utopie, un beau thème à spéculation de philosophie sociale, condamné, malgré tous les efforts d'un petit nombre, à demeurer dans le domaine du rêve intellectuel ; ou alors, si on l'envisageait comme possible, de n'en admettre la réalisation que dans un temps si éloigné que cela nous décourageait personnellement et anéantissait la somme d'intérêt limité dont, hélas ! nous sommes doués pour entreprendre les choses qui ne fructifieront qu'après nous ! Entre ceux qui d'avance écartaient l'idée, en lui prédisant le sort des chimères, et ceux qui la célébraient avec une ardeur irréfléchie, la proclamant de pratique immédiate et aisée, il y eut, pendant une certaine période, trop d'écart pour que l'on pût arriver à s'entendre. Mais ces deux partis extrêmes ont opéré peu à peu, chacun de leur côté, un inévitable et nécessaire amendement qui les a rapprochés et unis à cette heure au même point central. Les incrédules croient, ou ne doutent plus, et les fanatiques, forcés enfin d'admettre les difficultés qu'ils niaient, sont bien obligés de chercher comment les détruire ou les vaincre. Conséquence : accord presque unanime pour aborder franchement le premier débrouillage.



Il ne faut pas se lasser de jeter aujourd'hui un long et pesant regard en arrière pour bien se convaincre, par la leçon que fournit cet examen, de la faute qu'il y a toujours à se faire sur les choses, petites ou grandes, et *a fortiori* sur les grandes, une opinion trop prompte et trop absolue. L'expérience vous inflige alors des démentis qui doivent vous profiter, non pas seulement pour l'avenir auquel on rejette toujours ses promesses, mais pour le présent, le moment.

En nous retournant vers le passé encore tout voisin, nous voyons avec une inexprimable émotion toutes les étapes, toutes les phases par lesquelles — si petite que paraisse la route parcourue en regard de celle qui reste à couvrir — s'est agitée, a déjà stationné, évolué, tourné et cependant s'est avancée, même quand nous ne voyions pas le sens de sa marche, cette Société des Nations, dont la conception la plus nébuleuse, la plus large et la plus flottante, offrait néanmoins, dès qu'on la tentait au début, un malaise si profond et si déconcertant! Suivant et saisissant l'idée pas à pas, depuis son origine et l'époque où elle éclata dans le domaine public des Prévisions, des Précautions et des Garanties mondiales, récapitulant toutes les fluctuations de son cours, admirant comment par la force et l'enchaînement des circonstances, et l'impulsion des grands intérêts vitaux, et grâce à l'énergie

et au caractère du Président Wilson, elle en vint peu à peu — mais pourtant avec quelle rapidité foudroyante, sous la menace des dangers communs ! — à se dessiner, se préciser, à s'élargir encore et s'épurer, à éliminer, sinon tous, du moins quelques-uns de ses ferments dangereux, en un mot à se vulgariser, à se faire acceptable et inéluctable, et à s'imposer à la presque totalité du monde..., et comparant donc le point de départ de cette *Société des Nations* qui avait tout contre elle et qui a maintenant tout pour elle, au point où elle en est aujourd'hui qui ne peut pas s'appeler un point d'arrivée, puisque rien n'est fait encore, mais qui pourtant était peut-être le plus difficile à atteindre, à gagner..., considérant alors d'un coup tout ce qu'a de merveilleux et d'impérieux, de logique et d'écrasant, cette direction fatale de l'idée-chimère, si vite cristallisée, humanisée, et rendue sensible et tangible par son propre poids, au fur et à mesure que, bolide sauveur, elle tombait sur nous des empyrées lointains, nous comprendrons qu'un aussi formidable mouvement, une fois qu'il a été créé, et *qu'il est*, ne peut plus et ne doit plus s'arrêter et que son but — question de péripéties et de temps mise à part — ne peut plus manquer d'être atteint. Qu'on le veuille ou non — et il faut le vouloir — la *Société des Nations*, virtuellement, existe. Impossible à présent de ne pas bouger et avancer. Attendre, dans ces conditions, apparaît, comme nous le disions tout à l'heure, criminel et fou.



Et d'ailleurs attendre quoi? Un fait? un événement? ou une date? Mais quel fait? quel événement? quelle date? puisque ni l'un ni l'autre de ces faits ou de ces instants, à supposer que nous soyons capables d'en avoir le pressentiment et la notion, ne peuvent nous offrir autre chose que du douteux et de l'incertain dans un avenir qui nous reste clos?

« Mais, disent quelques-uns, attendre en tout cas la fin de la guerre. »

Ce désir est exprimé avec une égale chaleur, d'un côté par ceux qui, tout en étant partisans de ladite Société, craignent que le fait de traiter dès à présent, c'est-à-dire, à leur sens, trop tôt, la grande question, ne l'expose à un irrémédiable avortement ou à un établissement trop précipité qui la rendrait fragile... et de l'autre par ceux qui, animés d'un esprit d'opposition *à l'idée*, comptent sur les difficultés du temps, la lassitude et l'insouciance des esprits libérés après la guerre, pour que la chose traîne et n'aboutisse jamais, tandis que si on l'accroche tout de suite elle a plus de chances d'ici là de progresser et de se fortifier.

La crainte des premiers n'est pas plus justifiée que la mauvaise espérance des seconds. Que les uns se rassurent et que les autres... non : qu'ils ne tremblent pas! mais qu'ils se rassurent aussi! La Société des Nations, au point où en est l'Hu-

manité, est la seule Révolution universelle possible, souhaitable et salutaire, celle qui empêchera les autres et qui les absorbera, et qui offre, avec le moins de risques, le plus d'avantages et les plus profondes garanties pour la sécurité des temps nouveaux, la solution du bon socialisme, la protection des libertés opprimées et le développement pacifique du travail général.

Si cela n'était déjà fait, il faudrait inventer la Société des Nations.

Il n'y a plus une minute à perdre, et c'est une joie pour nous de savoir qu'en même temps que le Parlement anglais, M. Bourgeois, chez nous, vient de terminer son rapport fixant les principales lignes du contrat mémorable.

Plus tôt on se mettra au plan du futur édifice, à la rédaction des Nouveaux Droits des Peuples, plus vite et mieux on établira les Cahiers de ces Etats Généraux des Nations qui n'ont pas besoin d'attendre, pour s'ouvrir, la clôture du carnage. On ne préparera pas dans un meilleur et plus sévère esprit de justice les Chartes de la paix que durant la guerre. Il est bon, pendant qu'on les écrit, que le sang se mêle à l'encre.



Puissent les fondations de ce monument sacré, de ce vrai temple de la Paix, être assez solidement posées, dès aujourd'hui, avant que s'achève la lutte suprême, pour qu'elles servent de base, de table et d'autel à la célébration de la

victoire ! Tel est le vœu qu'en face des empires acoquinés pour la conquête et la proie forme déjà la Société de douze cents millions de cœurs fraternellement unis, qui souffrent mais battent ensemble d'un invincible espoir.

LA JOIE GRAVE

10 août 1918.

L'ensemble admirable et méthodique avec lequel nos armées ont brisé d'abord par une résistance de fer la dernière offensive allemande, et ont ensuite, en attaquant à leur tour, refoulé sans arrêt l'ennemi, lui reprenant plus de la moitié du terrain récemment acquis, nous a certes remplis de joie, d'une joie comme nous n'en avions pas éprouvé depuis la première victoire de la Marne ; et la répétition même — impressionnante et symbolique — de notre redressement devant cette rivière sacrée était bien faite pour justifier le grand frisson de bonheur qui nous a traversés et qui nous parcourt encore...

Mais justement, sans vouloir renier cette joie dont nous avions tant besoin, ni chercher à la diminuer ou à la dénaturer par de trop grandes exigences, nous aimerions au contraire l'établir, l'accroître et la purifier en déterminant le vrai caractère qu'elle doit avoir, pour que nous puis-

sions, sans timidité comme sans forfanterie, nous y livrer à l'aise.

Il faut, pour cela, qu'elle soit grave.



Beaucoup sans doute l'ont compris, dès le subit afflux des bonnes nouvelles, mais il ne me semble pas qu'un assez grand nombre se soit suffisamment rendu compte de la façon dont il était, en cette circonstance, nécessaire d'être joyeux.

Je mets tout de suite à part trois grandes classes d'humanité chez lesquelles, pour des raisons différentes mais de puissance également irrésistible, je ne crois pas qu'il y ait moyen d'ordonner ou de modifier la joie, quelle que soit la forme qu'elle ait prise.

D'abord les soldats.

Comme ils ont été les artisans de la victoire, on serait mal fondé de prétendre réglementer chez eux la joie qui en découle. Elle échappe ici à toute critique. Elle appartient absolument à ces hommes et ils ont le droit de l'exercer à leur guise puisqu'ils en sont les auteurs. Ils ont risqué hier — et ils risqueront demain — leur vie, leurs plus chères espérances ; ayant sauvé, une fois encore, ces biens uniques, il va de soi qu'il leur est permis d'en être satisfaits, sans y mettre de discrétion. Naturelle, légitime et toujours saine, leur joie est la première condition de leur

santé morale. Elle récompense l'effort et dispose à le renouveler.

Et cependant, après avoir accordé sur ce point toute licence aux combattants, nous remarquerons que la plupart, dans l'expression même de leur plus vif contentement, ne se départent pas de cette tenue qu'ils observent au long de leur vie de guerre quotidienne. Leur joie du succès reste sage, recueillie, parce qu'ils savent, mieux que personne, tout ce qui l'a préparée et payée, de quoi elle est faite...

Les seconds, dont on accepte l'exubérance joyeuse avec un esprit indulgent et chez qui même on regretterait de ne pas la rencontrer telle, ce sont les membres de cette magnifique armée humaine qui s'appelle la Jeunesse. Où qu'ils soient, à l'arrière ou à l'avant, tous ceux qui font partie de la radieuse et éphémère phalange ont, par la souveraineté de leur âge, le droit reconnu, quand une joie est à l'ordre du jour, de ne pas la surveiller et de l'afficher, d'aller jusqu'au bout de leur impression. L'excès, le commettraient-ils, est, malgré tout, leur privilège. La manifestation complète du sentiment prouve en ce cas sa force et sa franchise. Enfin l'explosion sera toujours la bonne manière et le raisonnable langage de ceux qui, tout frémissants au seuil de l'avenir, ont besoin, pour mieux s'y élancer, de déborder eux-mêmes.

Quant aux troisièmes, dont la joie immodérée, mal comprise ou blessante, ne saurait cependant être un sujet d'étonnement ni même

d'indignation disproportionnée, ce sont les insouciants, les légers, les malades d'esprit et d'âme, les corrompus, les incurables dissipés, le peuple des fous qui ne guettent dans la vie que les occasions les plus nombreuses — grandes ou petites et de n'importe quel genre — de s'étourdir et de prodiguer leur démence. A ceux-là, pourvu qu'ils se livrent à leur vie et à leur manie de fête, sans que la réflexion et la sensibilité y soient mêlées le moins du monde, tout est prétexte à désordre, à débauche, et nul n'est capable de les empêcher de déshonorer les plus nobles émotions, comme celles d'une victoire, par la sottise ou la bassesse avec lesquelles ils imaginent parfois de la célébrer.

Ce n'est à aucune de ces classes que nous demandons la joie grave.



Pour qui donc alors la souhaitons-nous ?

Pour ceux qui, ayant atteint la maturité ou l'ayant dépassée, n'ont pas eu la belle et redoutable faveur d'être des combattants, au sens actif et périlleux du mot. Ils composent une bonne moitié de la nation et c'est à eux qu'échoit le délicat honneur de régler, quand nous les obtenons — et en attendant qu'elles soient définitives et générales — les joies partielles et momentanées de la victoire. Ce soin représente une de leurs principales charges. Ils ont la mission de donner autant que possible en tout, et

partant dans l'expression des sentiments publics et contagieux, le modèle à observer, l'exemple à suivre. Comme on s'explique alors que la joie de ceux-là, plus les circonstances la suscitent et semblent se liguer pour la pousser en avant, a besoin qu'au contraire on la retienne !

C'est qu'en effet cette joie — si spéciale — qui nous occupe n'est pas une joie ordinaire et de génération spontanée, éclatant tout d'un coup, souvent sans travail et sans histoire et que l'on saisit au vol pour en abuser dans la plénitude et l'égoïsme de l'ivresse. Non. Celle-là vient de loin avec autant de profondeur que de distance. Elle a des dessous, elle porte tout un passé — et quel ! — de pleurs et de sacrifices, il est donc naturel qu'elle s'en ressente et que son origine lui trace sa conduite. Bien plus que des droits, la joie qui redescend des champs de bataille a surtout des devoirs. Elle n'est pas libre, elle est *obligée* : par les souvenirs sans pareils et les indicibles pensées qui l'accompagnent, la talonnent, par toutes les visions des yeux et de l'esprit qui à jamais lui restent attachées. Il y a en elle de la religion, et c'est bien ainsi, dans une sorte de piété filiale et de recueillement qu'il convient de la pratiquer, sans oublier non plus qu'il faut, pour ne pas en rougir, l'avoir au moins un peu méritée soi-même et ne se la permettre qu'à proportion de la part qu'on a prise à la procurer.

La forme maladroite et mauvaise de la joie en temps de guerre offre en outre de réels dangers.

On sait à présent par de véridiques témoignages que l'abus des réjouissances aux lendemains de leurs succès a beaucoup contribué chez nos ennemis à la baisse du moral. Ces innombrables fêtes, avec pavoisements, illuminations et sonneries de cloches, répétées à tout bout de champ, ont amené un résultat tout contraire à celui que l'on s'en promettait, car chacune de ces manifestations semblait annoncer au peuple la fin prochaine de ses maux... et comme, en dépit de toutes les bruyantes promesses publiques, la victoire décisive, proclamée et célébrée à l'avance, reculait de plus en plus, la désillusion ne faisait, chaque fois, que devenir plus cruelle.

*
* *

Evitons donc les intempérances de la joie, même en ces jours éclairés presque chaque matin par le rayon d'une bonne nouvelle. A se donner sans mesure à l'allégresse on perd d'ailleurs rapidement la bonne position. La trop grande joie entraîne l'inévitable détente et l'abandon total de sa méfiance. On se relâche, on se livre.

Or, c'est plus que jamais le moment, par le fusil comme par la patience, de rester armé. Ne repoussons pas notre joie, quand elle a les raisons les meilleures de nous assiéger, mais économisons-la, gardons-en pour demain.

Encore une fois, il ne s'agit pas de bouder contre des espérances bien gagnées et une gra-

titude qui nous étouffe ; et notre idée n'est point de proposer, pour aller au-devant de la victoire, une figure morne et un front de glace. En nous appliquant, après l'avoir acquise, à maintenir notre joie dans une gravité presque semblable à celle que nous avions avant qu'elle fût obtenue, nous voulons seulement mieux montrer par là l'inestimable prix que nous y attachons et le respect que nous avons pour elle.

Nous ne trouverons même pas mauvais, par moments, et selon l'endroit, de la voiler et de la porter en nous, comme un trésor qu'on ne juge pas utile d'étaler aux yeux de tout le monde et des passants profanes. Ainsi nous goûterons un sentiment noble et pur en étant les contemplateurs méditatifs de notre joie au lieu d'en être les badauds.

LES INSCRIPTIONS

17 août 1918.

Bien que la guerre soit évidemment très longue et qu'elle le paraisse encore davantage, cependant nous vivons vite.

Malgré l'interruption et la cessation forcée d'une quantité d'affaires qui nous absorbaient auparavant, nous remarquons que nous n'y avons pas gagné de loisirs et que le temps, au contraire, manque à la plupart d'entre nous pour accomplir le minimum de leur tâche.

En outre, la multiplicité des événements, les plus divers et les plus inouïs, la surabondance des impressions, des émotions, leur intensité même, font que l'on finit, en les éprouvant avec un tel excès, par s'y accoutumer. Cela est fatal. La pratique exemplaire des plus méritoires vertus civiles, telles que le calme et la fermeté, la patience et la résignation, n'en crée pas moins cette espèce de vice qui leur est inhérent : l'habitude. Et celle-ci, sans étouffer la mémoire ni endurcir la sensibilité, retire cependant une

grande partie de sa puissance à la première, et de sa fraîcheur à la seconde. Elle ne les atteint pas, à proprement parler, dans leur source, mais elle les altère dans leurs effets.

Nous nous rendons bien compte nous-mêmes, à l'usure des mois et des années, que nous ne réagissons plus aussi impétueusement que dans les premières semaines de la guerre à la surprise et à la violence des faits, et que nous en sommes arrivés, à cause de l'obligation physique et morale où nous étions de nous y accoutumer, à trouver presque naturelles des choses qui pourtant soulèvent l'horreur de nos sens et la révolte de notre raison. Nos réflexes qui, en premier lieu, étaient plutôt trop forts, pourraient bien à présent, quelquefois, ne l'être plus assez. Or si cette constatation nous cause un trouble justifié quand elle est faite à propos de nous-mêmes et de gens doués cependant d'une grande faculté vibratoire et très attentifs à ne pas se laisser gagner par la torpeur, on ne s'étonnera pas qu'elle nous inquiète bien plus si nous la reportons sur cette masse du public, docile, en quelque sorte, par besoin, et s'abandonnant les yeux mi-clos à ses impressions, au fur et à mesure qu'elles se succèdent et même se modifient, sans être tourmentée à certains moments du souci de les contrôler.

C'est pour empêcher l'habitude de nous acheminer à l'oubli, que j'écris donc ces lignes, à l'intention de tous, y compris ceux qui, sur ce point, se croient invulnérables.

Et, quand je parle d'oubli, que l'on ait l'honnêteté de m'entendre avant de protester contre l'offense de ce seul mot. Je ne veux pas dire que nous soyons capables de rien oublier, car cette supposition serait en effet injurieuse et même sacrilège, tout homme, Français, ou allié, étant dans l'impossibilité, du moment qu'il aura vécu notre époque, de ne pas en garder la mémoire. Ainsi on n'oubliera pas. Personne n'oubliera. Voilà qui est indubitable.

*
* *

Mais, ceci affirmé, il y a plusieurs façons de ne pas oublier, différentes manières de se souvenir.

Nous touchons à l'endroit sensible. Il y a la manière chaude et la froide, la première toujours frémissante, active, animée, la seconde inerte et passive. Tout en ayant la certitude de ne jamais perdre la mémoire de ces temps superlatifs, nous ne sommes donc pas assurés de la façon dont nous la garderons, et il n'y en a qu'une qui soit la bonne, celle qui maintient libres et vivantes nos facultés émotives au lieu de les embaumer et de les charger de bandelettes comme des momies. Le seul fait de conserver purement et simplement, même avec exactitude et sans la moindre omission, la suite des grands faits de toute nature qui auront formé la nouvelle histoire de l'humanité, des peuples, des sociétés, des classes et de chaque individu en

particulier, ne peut pas nous suffire. Si ce devait être là notre unique *memento*, ce ne serait même pas la peine de le constituer. Il n'est pas question de dresser un catalogue, mais d'entretenir des feux sacrés et des lampes éternelles, et ce n'est pas tant la mémoire de l'esprit qu'il importe de sauvegarder que celle du cœur. Le souvenir des incomparables douleurs et des déchirantes joies endurées, pendant ces années de purgatoire et d'enfer, ne saurait se borner à la sécheresse de fournir une table des matières, une suite de renseignements et de fiches qui nous permettrait de nous documenter quand nous en aurions le désir ou le besoin. Il faut qu'il produise mieux que ce résultat mécanique et impersonnel; il doit, en évoquant le fait et sa date, rétablir autant que possible instantanément l'état d'âme dans lequel ce fait fut accueilli et dans lequel il demande à être maintenu. A ces seules conditions le souvenir remplira son but, supérieur et fécond.



Quels peuvent être les meilleurs moyens d'atteindre ce but ?

Il en est un, copieusement employé en tout par nos amis d'Angleterre et d'Amérique avec un succès qui ne se conteste plus, et que je voudrais voir adopté par nous-mêmes, dès aujourd'hui, sur une grande échelle : c'est l'inscription, l'inscription brève, nette, ramassée, qui frappe, traverse l'œil et se plante en flèche dans

le cerveau. Elle rendrait déjà, d'une façon physique et machinale, ce premier service de lutter victorieusement contre les épaisseurs engourdissantes de l'oubli, car la mémoire, si loyale et bien disposée qu'elle soit, ne peut se passer d'être soignée et entretenue pour jouer son rôle au complet. L'inscription la met à même de donner perpétuellement tout ce qu'on attend d'elle.

— Mais quelles inscriptions? me dites-vous. Et où prétendez-vous les mettre?

A quoi la réponse est aisée. Ces inscriptions, ne les tracez-vous pas aussitôt en pensée vous-mêmes? Ne vous jaillissent-elles pas à l'esprit, toutes faites du premier coup, comme des cris qui partent?... — Et où les mettre? — Mais là d'abord où elles ont des raisons initiales et majeures de parler haut, de s'étaler, et ensuite partout où il sera utile de les répéter des milliers et des milliers de fois. A l'extérieur, dans les rues, et à l'intérieur des monuments et des maisons, toutes les murailles, intactes ou blessées, de nos villes et de nos villages les attendent, les réclament, sont impatientes de les arborer. Et non seulement les murailles de France, mais celles d'Angleterre, d'Italie, des États-Unis et de tous les pays alliés. Elles ne veulent pas plus longtemps paraître indifférentes et demeurer muettes. L'usine, l'atelier, le collège, l'école, la mairie, l'église, le cimetière, la chapelle, l'hospice et la caserne, la gare et le chantier, les ponts et les quais, le jardin public et le square, et toutes les surfaces, et toutes les façades dis-

ponibles nous invitent à les gratifier sans retard de ces légendes, *legenda*, qui seront sur elles comme des marques d'honneur et les décoreront.

Je les imagine de deux sortes : celles qui auraient pour effet, dès à présent, de nous signifier et de nous redire sans cesse les plus belles assurances, ou de nous rappeler avec une volonté assidue les dévouements, les sacrifices, les actions d'éclat, les morts héroïques dans toutes les zones avant et arrière de l'immense champ de bataille ; et ensuite celles — très différentes, mais peut-être plus nécessaires malgré ce qu'elles auraient d'horrible et de douloureux — qui seraient chargées de conserver impitoyablement, jusqu'à la cruauté, les abominations et les crimes du barbare ; qui devraient nous les montrer pour ainsi dire à bras tendus au-dessus de nos têtes pour que nous les voyions toujours, même malgré nous, à chaque instant, au cours de la vie future, quand la paix nous aura rejetés dans le remous des intérêts nouveaux et des entreprises passionnées.

Ainsi, pour inaugurer dès aujourd'hui ce réconfortant et facile système, comme il serait hygiénique, en allant à nos affaires ou au milieu de nos promenades, de recevoir à tout moment, en pleine poitrine, et rien qu'en levant les yeux au hasard, une confirmation de ce genre : *Toutes les minutes sept Américains débarquent en France* ; ou bien : *L'Amérique a vingt millions d'hommes en âge militaire* ; ou bien : *L'Amérique*

produit par jour 760.000 obus ; ou bien : *L'Angleterre maîtresse de la mer est assurée de la victoire* ; ou bien : *L'Angleterre a dit : Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier sou !*

Ne m'objectez pas que ces déclarations sont banales, qu'elles ont déjà été publiées, et que la presse les a vulgarisées dans tout l'univers... Peu importe. Autre chose est de lire et d'avoir lu, d'avoir dit et de redire soi-même çà et là une agréable vérité, ou bien d'en recevoir le choc innombrable, la frappe continuelle et inattendue... Il peut arriver que cette manière cause parfois quelque fatigue, mais l'obsession impose tout de même ce qu'elle veut, et ce qui en fait l'objet reste finalement gravé dans l'esprit. D'ailleurs la matière de ces inscriptions est d'une telle qualité, d'une telle grandeur et d'une telle beauté morale, d'une telle importance pour nous, qu'il me semble inadmissible que l'on s'en lasse. On peut me répéter cent mille fois de suite : *Nos soldats sont admirables*, sans que je trouve que c'est trop. Je le redirai une cent mille et unième, en pensant que ce n'est pas assez. Il en est de cela comme de la *Marseillaise*, dont les plus inopportunes applications n'ont cependant jamais été capables de faire une *scie*, parce qu'elle est quand même et par-dessus tout vénérable et nous inspire un respect dominant.

Les inscriptions ne manqueront pas pour célébrer ensuite les hauts faits, les actes sublimes, les morts glorieuses, qu'il s'agisse de combattants tombés en pleine connaissance de cause,

ou d'humbles et innocentes victimes de l'arrière, abattues au milieu de leur tâche.

En attendant le jour où il sera permis de connaître le chiffre exact de ces dernières à Paris et en province, il ne serait pas déplacé que, dès demain, par exemple, une inscription, même provisoire, dise sur les portes de Saint-Gervais : *Le vendredi saint de l'année 1918, quatre-vingt-dix-sept fidèles priant dans cette église ont été tués par un obus allemand.* Et sur les murs de la Madeleine : *Cette église a été bombardée par les Allemands en 1918 le jour de la Fête-Dieu.*

Ainsi, partout où une destruction, un dommage artistique, une catastrophe ayant coûté des vies humaines, ont laissé un devoir à remplir, que l'inscription commence à donner l'exemple la première.



Et si maintenant nous envisageons la rude et sainte nécessité de ramasser et de fixer pour nous, et nos enfants et petits-enfants, partout où nous en aurons les moyens, le souvenir des crimes monstrueux qui ne doivent jamais être oubliés et encore moins pardonnés..., nous pourrons là nous donner libre carrière et nous n'avons que l'embarras du choix. A cette seule perspective, les inscriptions se lèvent, par centaines de mille.

Une phrase, une ligne, un mot suffirait : *Lusitania*, *Liége*, *Reims*, *Arras*. En France et par tous les pays alliés, et jusqu'aux confins les plus

reculés de la Société des Nations, ah ! plus tard, qu'il serait juste et grand que dans les villes, sur les routes, en haut de la montagne, au milieu de la forêt, quand brillera le soleil et que chanteront les oiseaux, un an, deux ans, cinq ans, dix ans, vingt ans, quarante ans, cent ans après la guerre, et plus encore, on lût des inscriptions disant, et répétant toujours, comme si c'était hier, comme si c'était tout neuf : *Ypres a été détruite par les Boches. — Amiens a été détruit par les Boches. — Souvenez-vous de Lille. — Souvenez-vous de Châlons. — Souvenez-vous de Péronne. — Souvenez-vous de Soissons. — Souvenez vous de Château-Thierry. — Souvenez-vous d'Edith Cavell. — Dunkerque a été bombardée plus de quatre cents fois. — Il y a eu tant d'églises détruites par les Boches. — Souvenez-vous des villes brûlées. — Souvenez-vous des arbres fruitiers coupés. — Souvenez-vous des camps de représailles. — Souvenez-vous des vieillards, des femmes, des jeunes filles et des enfants emmenés en esclavage. — Souvenez-vous qu'il y a eu tant d'instituteurs morts pour la patrie. — Souvenez-vous qu'il y a eu tant de prêtres tombés au feu. — Ils ont torpillé les établissements sanitaires et les vaisseaux-hôpitaux. Souvenez-vous. — Ils ont violé les sépultures. — Ils ont saccagé, profané et souillé. Souvenez vous. — Ils ont inventé la guerre sous-marine, les gaz asphyxiants et les jets de flammes. Souvenez-vous. — Ils ont été parjures aux traités, faussaires et voleurs. — Ils ont voulu la guerre, ils la voudront toujours. Souvenez vous. — Ils comptent*

revenir chez nous. Le permettrez-vous ? — Ils voulaient anéantir Paris. L'oublierez-vous ? — Plus jamais de Boches en France ! — Plus de style boche ! — Plus d'art boche ! — Plus de produits boches ! — Plus d'espions boches ! Plus d'ambassade boche ! — Plus rien de boche !...

Telles sont les inscriptions, implacables et vengeresses, que je souhaiterais, comme si elles venaient des nues, voir fondre partout, se fixer pour des siècles, et nous remplir d'un feu sévère les yeux, le cœur et l'âme en souvenir des morts !

DANS LES BLÉS

24 août 1918.

Chaque fois qu'ils évoqueront, après la guerre, la fameuse offensive de l'été 1918 à laquelle ils auront pris part, les soldats ne manqueront pas de se rappeler qu'elle fut faite dans les blés.

Cette circonstance laissera dans leur esprit mieux qu'un souvenir, elle y reproduira un tableau. Un tableau dont les blés constituaient tour à tour et à la fois le principal motif et l'ensemble, le premier plan et le fond.

Quand, à l'heure de l'attaque, ils s'avançaient en rampant sur la terre, que voyaient-ils le plus souvent tout de suite et contre eux? Les blés.

Et quand ils se levaient, pour courir et se jeter à l'assaut, qu'est-ce que découvrait plus loin, à perte de vue, parfois jusqu'à l'horizon, leur regard avide, inquiet, aigu? Les blés encore, ondulant comme une mer tranquille, aux flots magnifiques et doux. Ce spectacle aussitôt les enchantait, les émouvait, les enivrait. C'était les blés, les blés de France qui deve-

naient, pour chacun, ceux de son petit pays, de sa région ; ils les reconnaissait, les évaluait et leur rendait le salut qu'il s'imaginait avec raison en recevoir au moindre souffle qui les courbait vers lui.

Pas un de ces hommes en effet ne doutait que les blés n'eussent mûri exprès à leur intention et qu'ils n'eussent attendu le juste retour des bons Français qui seuls avaient qualité pour faire la moisson. Aussi, était-ce en « moissonneurs » heureux et résolus que les soldats abordaient les vastes champs qui s'offraient à leurs bras.

Comment d'ailleurs auraient-ils pu ne pas subir l'obsession de ces blés abondants, familiers et enlaçants, au milieu desquels il leur fallait se glisser, ramer, bondir et se cacher, et qui s'imposaient à leurs pas autant qu'à leurs pensées ? Tout à chaque minute les y ramenait et les y attachait.

C'était les blés qui leur prêtaient un abri contre le tir des mitrailleuses.

C'était les blés qui se plaquaient à leur visage ainsi qu'un masque bienfaisant.

C'était les blés qui symbolisaient la totalité de leurs souvenirs et de leurs espérances.

C'était les blés qui, sous la forme la plus complète, leur rendaient la terre perdue hier, et la leur rendaient meublée, enrichie, fécondée, *restaurée*.

C'était les blés qui représentaient le plus précieux des butins, qui assuraient jusqu'à la

« boucle » prochaine la nourriture de la grande famille.

C'était les blés qui précisaient, avec la lourde tête écaillée de leur épis mieux que les lauriers avec la sécheresse métallique de leur feuillage, la réalité sensible de la victoire.

C'était les blés dont l'immense murmure, avec plus de persuasion que tous les discours à fracas, commençait à promettre la Paix en donnant le courage de la gagner...



Mais, s'ils faisaient à ce point l'occupation et la joie des soldats, ils causaient aussi leur tourment.

Le respect religieux du paysan pour le blé sacré s'accroissait dans la mesure des difficultés traversées et vaincues, des mille dangers auxquels par miracle avait échappé la frêle et inflammable tige! Aussi le souci de préserver de toute atteinte le pain flottant, ce fragile trésor, était-il, même en plein feu, l'idée fixe du poilu dont la bravoure est à levain de sagesse.

Nous savons comment, au risque de sa vie, il préférait demeurer exposé en terrain découvert plutôt que d'écorner un champ dont le rideau touffu lui aurait fourni un secours immédiat. — « Abîmer du blé! Et du blé si cher! qui avait coûté tant de peine! Le gâter au dernier moment quand il n'était plus qu'à une heure

d'être ramassé et rentré! Etait-ce possible? Allons donc! »

Et il ne fallait pas moins que l'insistance du chef, et ses ordres réitérés, et sa tendre colère pour obtenir que le bon gas obéît en jurant de chagrin. Et même encore, quelles précautions ne prenait-il pas pour limiter au minimum le désastre de son passage? Ah! ce n'était pas à lui qu'on pouvait dire à ce moment « qu'il allait un peu fort ». Il marchait là comme sur des œufs, poussant un gros soupir à chaque foulée... Et puis, tout de même, une fois qu'il y était, et qu'il n'y avait plus moyen de l'éviter, il éprouvait un bonheur d'enfant, de jeune homme et d'homme, de fils et de père, à se trouver ainsi blotti, replongé, à genou, dans les blés, bousculés certes et dérangés, mais pourtant eux aussi satisfaits et remués d'amour! En se heurtant l'une à l'autre, les deux « vagues », celle des épis du sol et celle des épis humains, se mêlaient et se confondaient dans un fraternel corps à corps. C'est malgré tout en libérateurs que les blés confiants accueillaient le soldat quand il fonçait dans leur robe blonde et la déchirait par endroits... Et lui recevait déjà la récompense de son effort à ce premier contact. Il jouissait du bruissement et du craquement des épis, il aimait les sentir frôler sa jambe, fouetter sa poitrine et piquer sa main. A leur rude caresse, à leur baiser cassant et chaud, il revoyait par échappées, dans les rousseurs de la bataille, les bœufs des vieilles années, les grands chariots

du soir, les bras nus des belles filles, et la gourde et la veste par terre, dans l'ombre bleue des meules... ; et quand il se dépêtrait des blés, haletant un peu comme le nageur qui sort lentement de la mer, il lui en restait, accrochés partout, des brins glorieux, et des fourragères de paille.



Mais suffisait-il au soldat d'avoir, en passant, rendu dans son cœur au blé cet hommage profond, rapide et secret, pour se tenir quitte envers lui ?

Vous devinez que non. Ce blé sur pied qu'il avait conquis, il voulait aussi le mener à bien jusqu'au bout, ne s'estimant tout à fait tranquille qu'après qu'il l'aurait vu faucher. Sans quoi, pas de soulagement. Chaque fois qu'il le pouvait il faisait, pour plus de sûreté, le travail lui-même : il allait chercher dans les décombres une faux oubliée, et, mettant habit bas, déposant le fusil, il se payait la joie d'opérer avec cette faux des ruines le sauvetage de la moisson. Cette moisson là lui paraissait la suite nécessaire et le juste complément de l'autre. La faux seule était capable pour lui de terminer l'ouvrage de la baïonnette. Après avoir extirpé l'ivraie du champ natal, on ramassait le bon grain.

Partout donc, de cette façon, a été conduite, avec une méthode admirable et des soins touchants, la récolte au front des armées, et cela dans le formidable mouvement de l'avance vic-

torieuse. La double action parallèle y fut menée avec maîtrise. On fauchait le Boche, on fauchait le blé. Ici les tas vert-de-gris, là les tas dorés. Et la seconde moisson, comme la première, dut parfois s'expédier aussi la nuit, la lame au poing, en coup de main, au clair de lune.

Aujourd'hui les blés sont rentrés. Alors je me demande : « Se distinguera-t-il entre tous, le pain qu'ils feront? Où ira-t-il? Qui le mangera? Peut-être — pourquoi pas? — des évacués de cette même terre à présent reprise auxquels il viendra redonner, dans une chaleur étrange, l'appétit de la vie et le goût de l'espoir, et qui diront en le mâchant avec solennité : « C'est du pain de l'offensive... »

Cette pensée aussitôt le leur rendra meilleur, et plus d'un, par une pente naturelle, songera aux champs de blé qui furent — hélas! puisqu'il le fallait! — perdus, saccagés, défoncés à plein poitrail par la cavalerie, déchirés par le soc des chars comme l'eau par l'étrave des hydravions; aux gerbes que renversaient en passant dessus les batteries... avec le même bruit qu'autrefois les batteuses; aux innombrables rangées d'épis versés par l'orage de la guerre, broyés par l'autre grêle, frappés par l'autre foudre, celle des hommes, moins clémente que celle de Dieu...; et à tous les moissonneurs, enfin, qui tombèrent dans ces blés-là, dont le sang pur rejaillira, les étés prochains, au bout des grands coquelicots.

. . . .



Cependant, à l'arrière, très loin, les vieux, les femmes, les enfants ont fait leur moisson, belle aussi.

L'autre jour, vers les 7 heures du soir, dans un étroit sentier du Midi, brûlant et rocailleux, je suivais une charrette, attelée de deux bœufs, et pliant sous les gerbes que l'on rentrait. Un petit garçon de cinq à six ans, marchant devant à reculons, « touchait » les bêtes, et une femme et une fillette, la fourche sur l'épaule, se tenaient l'une à droite, l'autre à gauche, près de la roue. A tout instant la voiture, mal chargée et cahotée, laissait échapper une ou plusieurs de ses bottes, et non seulement on devait les remettre sur le tas, mais comme elles avaient été serrées imparfaitement par des mains inhabiles, manquant de vigueur ou d'adresse, elles se rompaient en tombant. Il fallait les refaire. Tâche malaisée. Les épis glissaient, fuyaient, s'éparpillaient et se répandaient le long du chemin. Pour les recueillir et les regrouper, en en perdant le moins possible, combien de fois se baissaient la pauvre femme et la fillette en sueur ! Et quand enfin la mère, à force de ramasser à poignées et à pincées, parvenait à reformer sa gerbe, et à la ligoter en la tenant sous son genou comme un ennemi pris à la gorge, et qu'ensuite elle l'avait relancée sur le chariot, deux minutes ne s'étaient pas écoulées que la gerbe dégringolait de nouveau ;

et les femmes, sans colère, avec la même patience déterminée, recommençaient leur pénible manœuvre. Que de *chutes* et de *relèvements* cela représentait avant que la moisson arrivât à la ferme! A cause de l'étroitesse du chemin, j'étais bien obligé de régler ma marche sur celle du convoi. Et je ne pus m'empêcher, tout à coup, d'établir un rapprochement entre les moissons du front et celles d'ici.

« Pendant que les soldats font là-bas les leurs, me disais-je, celles des villages reconquis, des prisonniers, du butin, des canons... et celles des blés, les réserves et tout le gros sont derrière, qui attendent, et pas à pas suivent, selon l'avance.

« De même ici, moi et nous tous, loin des champs de bataille, nous suivons le chariot qui, avec le blé, porte l'amas tremblant des gerbes idéales, toujours remontées et reperchées aussitôt après chaque chute.

« Quand le convoi s'arrête, nous nous arrêtons, et nous repartons quand il repart. Nous savons que chaque tour de roue nous rapproche de la grange. »

L'AUTRE DEVOIR

31 août 1918.

Nous avons dit qu'il faudrait se souvenir des crimes allemands, et nous avons la certitude en effet qu'aucun de nous ne saurait jamais les oublier, sans quoi ce serait à désespérer de notre cœur, et de notre intelligence. D'ailleurs les morts, tous les morts ne le permettraient pas ; ils reviendraient jour et nuit nous rafraîchir la mémoire et nous reprocher en termes « sanglants » notre ingratitude.

Ainsi donc nous nous souviendrons. Et toujours.

Mais se souvenir, est-ce suffisant ?

Non, un autre devoir s'impose : celui de punir.



L'idée que la victoire, finale et totale, dont nous sommes aujourd'hui assurés, pourrait, tout en nous accordant les pleines satisfactions auxquelles nous avons droit, laisser directement

impunies ces atrocités du barbare qui ont dépassé et fait pâlir toutes les horreurs imaginables,... cette idée ne reste pas un instant admissible...

Elle choque, et elle indigne. Notre paix, même magnifique, *boiterait*, si les crimes trouvaient le moyen, par une espèce de dernière manœuvre et de repli élastique, d'échapper en fin de compte au châtiment personnel qui les réclame.

Le châtiment doit faire partie de notre victoire. Pour le requérir nous n'avons pas besoin d'invoquer la vengeance, — laquelle dans l'espèce, et pour une fois, s'expliquerait cependant. Nous avons mieux. Nous entendons le cri — déchirant comme une sirène du malheur accompli — de toutes les victimes innocentes, le cri des hommes et celui des pierres, et ce cri a l'irrésistible accent d'une clameur posthume et d'un ordre suprême. Il est à l'extrémité de la plainte et à la limite du reproche. Il est intolérable. Enfin nous comprenons qu'en dehors du point de vue sentimental la punition est *nécessaire*, parce que la raison, la logique, la rigueur des faits et de leurs rapports et la loi des responsabilités le commandent ; que par-dessus tout c'est une exigence morale, un soulagement dont a soif la conscience humaine. La Justice n'est-elle qu'une allégorie? une statue aux attributs purement décoratifs? Non, c'est une autorité, pensante et agissante. Quand son heure sonne, elle se dégage du siège de marbre où longtemps

assise elle a médité son arrêt, et levant, elle aussi, un glaive qui n'est pas une arme de parade, elle frappe les yeux grands ouverts.

Pour qu'il soit intelligible et complet, le châtiment, ne se bornant pas à être quelconque même dans sa dureté, doit autant que possible s'approprier, par sa nature, à celle de l'acte qu'il est chargé de rappeler et de punir. L'idéal serait qu'il établît en même temps avec évidence le caractère de l'infamie et celui de la sanction corrélative qu'elle s'est attirée. Liquider les abominations allemandes en gros, en bloc, sans distinguer, sans préciser, serait une erreur, une duperie, et, je dirai plus, une espèce d'atténuation de la peine, sinon dans le fait du moins dans l'esprit. Nous aimerons que l'on sache et qu'*ils* sachent aussi pourquoi ils sont atteints, et de telle façon spéciale.

Il faut qu'en étant forcés de courber la tête ils aient du même coup le nez mis dans l'élément et la matière de l'acte ignoble qu'ils auront voulu, et qu'ils ne s'étonnent pas alors si la sanction de l'attentat s'inspire à dessein de la forme qu'ils avaient choisie pour l'exécuter. C'est seulement ainsi qu'ils seront — peut-être ! — susceptibles de se reconnaître et de « rentrer en eux-mêmes ».



Or, après avoir posé avec énergie ces principes, nous sommes amenés aussitôt à constater, à la marche qu'ont suivie les choses jusqu'ici

et en prévoyant au mieux celle qu'elles suivront demain, que les Allemands, fussent-ils obligés de subir toutes les conditions de notre paix glorieuse, ne seront cependant pas entièrement punis, et punis par les côtés qui leur auraient été les plus sensibles, punis de la manière inoubliable qu'ils auraient le plus méritée, je veux dire *la leur*, la manière cuisante et forte de guerre.

En fait de souffrances, leurs populations civiles n'ont éprouvé que celles du ventre, qui certes sont appréciables mais légères, pour peu que nous les comparions aux tortures de tous genres qu'ont eu à endurer la Belgique, la Serbie, la Pologne, la Roumanie et les malheureux habitants de nos régions opprimées.

Si l'on excepte quelques rares villes à proximité des lignes, taquinées çà et là par nos avions, le cœur, le bon cœur de l'Allemagne a relativement battu avec tranquillité. Les familles y ont dormi en paix; elles n'ont pas joui de la vie « amusante » en alerte continuelle et des récréations de la cave; elles n'ont pas connu la boutique volant en éclats avec les boutiquiers, l'usine crevée en plein travail, la maison décoiffée de plusieurs de ses étages, et l'église, aspergée de fer au milieu de la messe, où les fidèles se trouvent aussitôt tout rendus pour leur enterrement.

Le sol de l'Allemagne est demeuré doux aux pieds, vierge de toute atteinte. Les champs, les bois, les vallons, les forêts de ces amants de la

nature n'ont rien perdu de leur charme et de leur fraîcheur. Tous les arbres de cet incroyable pays ont leurs branches, et tous les villages y ont conservé leurs rues, leurs places, leurs carreaux et leurs fontaines.

Dans les musées, dans les châteaux intacts, les tableaux, les tapisseries, les mobiliers, les souvenirs n'ont point été brisés, souillés ou volés. Tout au plus quelques objets d'art précieux ont-ils, par excès de précaution, dû être dirigés, sans inquiétude ni bousculade, vers des régions absolument sereines. Ainsi, l'Allemagne, à laquelle jusqu'ici ne manque pas une pendule, attend-elle, impatiente sans doute et oppressée, la fin de ses maux, mais se consolant par instants, dans la détresse de son moral, avec cette pensée d'égoïsme physique : « Tout de même nous n'aurons pas souffert *chez nous*, dans notre terre, dans nos belles villes, dans nos jardins, dans nos maisons, nos chambres, nos chers intérieurs... ni dans nos personnes, dans notre liberté. Nous n'aurons jamais eu *la grande peur*. Toutes les abominations de sang et de feu dont on nous accuse bien à tort et qui sont inévitables, — hélas ! c'est la guerre ! — tout cela, grâces à Dieu, s'est passé loin... loin, hors de nos solides frontières, chez l'ennemi ! chez le Français détesté... Quel bonheur ! Quelle chance ! Quand on songe que cela aurait pu arriver chez nous... ah ! c'est alors qu'il y a de quoi frémir ! et claquer des dents ! Ici en somme, *extérieurement du moins*, rien n'aura changé plus tard. Peut-être

même après la guerre pourra-t-on, certains jours, quand la bière et les saucisses seront revenues, ne pas trop s'apercevoir qu'elle a eu lieu. »



Même en s'illusionnant, le Boche exprimera là, il faut bien l'avouer, une incontestable vérité.

Dès à présent, quoique ce soit encore trop tôt pour qu'il s'en rende un compte exact, il va cependant commencer à éprouver une vague inquiétude en face de nos succès grandissants, laquelle deviendra de l'angoisse et de l'épouvante à mesure que s'opérera le développement de nos victoires. Et nous sommes sûrs, à n'en pas douter une seconde, que le jour où le flot montant des armées alliées viendra non pas battre mais lécher seulement le petit bord de ses frontières, le peuple allemand comme un seul homme criera : assez! et demandera la paix par-dessus les toits! Jamais il n'acceptera de se battre *chez lui*, surtout pour y être vaincu plus rudement encore et à son tour endommagé dans sa chair. A cette heure-là, l'Allemagne, de tous les bras levés de ses non-combattants, aussi lâches dans le danger qu'ils auront été insensibles et féroces quand ils s'en trouvaient éloignés, voudra faire « kamarade », et toutes ses villes, tous ses édifices, ses palais, ses églises, ses musées et ses colonnes triomphales, se dresseront de même pour repousser le châtiment prêt à s'abattre sur leur orgueil.

. . . .

Or, nous le demandons, sera-t-il possible, juste et honnête qu'il en soit ainsi, et que par ce tour habile, à la dernière minute, les Allemands arrivent à esquiver le genre de punition dont, moins que d'aucun autre, nous devons leur faire grâce?

Non. Ils ne faut pas qu'ils y échappent et ils n'y échapperont pas.

N'allez pas vous figurer que nous entendons les imiter, du moins en tout? Nous serons, à notre manière, ingénieux et originaux. Comment cela? Les moyens sont faciles.

Qui empêche de décider que, sans préjudice des réparations générales dues antérieurement, à partir d'aujourd'hui toutes les villes et régions dévastées par l'ennemi dans sa retraite seront rétablies, après la guerre, aux frais d'un nombre équivalent de villes et de provinces d'Allemagne, nommément désignées ; que tous les trésors des églises et des musées, anéantis ou volés, seront remplacés par des pièces prises dans les trésors et les musées d'Allemagne ; que les collections fameuses pillées dans les châteaux seront reconstituées, au moins dans leur valeur, sinon dans leur choix et leur goût, par des prélèvements effectués dans les galeries classées et réputées des grands amateurs de Cologne et de Francfort, etc... ; et que si, ayant été prévenus, les Boches ne tiennent pas compte de l'avertissement et poursuivent quand même en se retirant leur système de barbarie, non seulement ils seront sou-

mis aux dures conditions et aux paiements que nous avons dits, mais qu'alors toutes les kamaraderies tardives et intéressées des bords du Rhin n'empêcheront plus rien, et que la guerre se poursuivra *chez eux, quand même, jusqu'à ce qu'elle y ait couvert, avec tous les risques, hélas! très fâcheux pour eux qu'elle comportera, la même étendue de territoires que représentent ceux qu'elle a envahis et surtout saccagés : c'est-à-dire l'étendue de la Belgique et de nos départements abîmés?*

Et encore, en s'en tenant là, on sera large et généreux. Oh! on n'envahira pas leurs riches contrées pour s'en emparer et les annexer! On les leur rendra, quand la carte aura été payée, — mais du moins les aura-t-on un peu visitées et leurs habitants pourront-ils ainsi être à même de se faire une idée plus saisissante de ce que c'est que la guerre chez soi, même sans qu'elle y dure quatre ans passés.



De telles résolutions, bien formulées, bien arrêtées, se concilieraient parfaitement d'ailleurs avec d'autres mesures préventives telles que : par exemple *une déclaration des Alliés* faisant savoir à l'ennemi que, pour *chaque* ville française incendiée ou détruite par lui dans sa retraite, *deux* villes allemandes — sans dire lesquelles, et deux villes nouvelles chaque fois — seront bombardées dans les règles, en même temps que, selon la récente proposition du *Daily*

Mail, « seront rendus responsables des dégâts personnellement, judiciairement et pécuniairement, les souverains, les généraux, les officiers et tous ceux dont les noms seront connus ».

Ainsi a-t-on seulement des chances — plus sérieuses qu'on ne le croit — de préserver nos dernières cités captives que se prépare à faire sauter le Boche dans la rage de sa fuite.

Enfin, que tous les Alliés, se rangeant au parti adopté déjà par l'Amérique, décident dans une affirmation solennelle : *de rejeter, dès aujourd'hui, toute idée de conférence de paix avec l'Allemagne parce que, l'Allemagne étant coupable, ce sera aux Alliés à dicter le châtiment, sans le discuter, tout comme un juge, qui ne discute pas la sentence avec l'accusé, mais la lui inflige, conformément à la loi de justice.*

Et même subies, toutes ces peines sévères, ne cessons pas de nous le redire, ne seront rien, à côté des crimes sans nom pour lesquels les hommes seraient impuissants, dans leur effort, à trouver un châtiment proportionné !

Ce châtiment-là ne peut être déterminé et appliqué que par la justice divine. Tandis que celle-ci commence, appliquons la nôtre.

NOUS ALLONS CONTINUER

7 septembre 1918.

Le maréchal Foch, la dernière fois qu'il reçut les représentants de la presse, termina l'entretien par ces trois mots, qui nous remplirent d'un surcroît d'espérance et de gratitude : — *Nous allons continuer.*

En recueillant cette brève et magnifique déclaration, examinons-la dans son intérieur, jusqu'à l'âme, et tâchons de pénétrer tout ce qu'elle contient et projette.

Elle n'est pas que la forme d'une simple volonté personnelle, ni même de la plus sérieuse des promesses, elle est plus encore : « l'engagement » d'un chef, commandant les armées alliées et parlant en leur nom, en même temps qu'au sien.

⁂

— « *Nous allons continuer.* » Cela ne veut pas dire seulement, au sens instantané, matériel et kilométrique : « Nous allons, avec la même

méthode énergique et mesurée, pousser jour par jour notre avance et vous fournir encore, soir et matin, pendant un appréciable bon temps, des communiqués glorieux. » Cela signifie également — par en dessous — ou plutôt non, par en dessus, dans la lumière du sacrifice : « Nous allons continuer de souffrir, de nous battre et de surmonter la fatigue, d'être blessés, de tomber, de mourir. Nous allons continuer d'être patients jusque dans la fièvre du succès, de nous retenir quand il le faudra, de limiter successivement nos objectifs pour être plus sûrs d'atteindre plus vite le grand, le dernier. »

C'est toute cette richesse d'abnégation, de persévérance et de courage, et bien d'autres devoirs héroïquement assumés que renferme comme une cassette de fer ce mot si modeste et si nu : *continuer*.

Notre premier mouvement d'égoïste allégresse, quand nous l'entendons, c'est de croire qu'il ne s'applique qu'au *résultat* : « Nous allons continuer d'avancer, de gagner du terrain » et de le limiter à cet unique point de vue, au lieu de le raccorder aussitôt à l'idée du perpétuel effort, de l'énorme labeur qu'il entraîne avec lui et qu'il recouvre, quoique par un noble scrupule il évite d'en parler.

Mais, justement, si le soldat oublie de se rendre justice, nous, ne l'oublions pas ! Or, je vous le demande, qui donc ici dans les paisibles foyers de l'arrière et par ces beaux jours tout rayonnants de l'éclat de nos armes ne s'est surpris, quand

affluaient les bonnes nouvelles, à s'effondrer un peu sous le fardeau de la joie? Quoi de plus naturel et de plus doux alors que de tomber... dans son fauteuil, avec des bras ballants, lâchant un instant le fusil qu'on n'a jamais tenu? Quel honnête civil, dans une de ces minutes de complaisante candeur, ne s'est substitué, pensant : « *Je* l'ai bien mérité! » s'épongeant pour l'homme du front, enfin très sincèrement éreinté du travail herculéen fourni par le « vieux frère »? Il semble que la dépense de peine et de forces des armées nous libère de notre propre petite peine et de nos petites fatigues, et qu'on n'ait plus besoin de se tendre à présent, ni de se gêner « puisque ça va si bien »! — « Ne peut-on pas, enfin, souffler et quitter une minute l'éternelle position de résistance et de qui-vive, — où l'on se butait depuis des années? La voilà donc décidément venue, l'heure, si longtemps souhaitée, de se défroncer, de s'asseoir, en souriant, la bouche ouverte et les yeux fermés, en poussant de gros soupirs!... »

Eh bien, c'est à ces moments-là que, repêchant la parole de Foch, nous devons nous dire : « Attention! Pendant que nous sommes en train de nous affaler, *eux*, là-bas, *ils continuent*. Est ce qu'ils s'assoient? Est ce qu'ils soufflent? Est-ce qu'ils s'écrient : Ça y est! Tabourets! On se repose! » mais non! Ils vont toujours, ils n'arrêtent pas, ils *poursuivent*, dans toute la vigueur et la beauté du terme... Alors... autant que pos-

sible, imitons-les. Nous sommes déjà très en arrière d'eux par la force des choses... mais nous pouvons, néanmoins, par certains côtés, même de loin, nous maintenir « à la hauteur ». Il suffit de le vouloir.



Aussitôt, en effet, la parole du maréchal, qui n'avait pas l'air d'y toucher, si simplement dite, et avec cette apparence de lui échapper dans la conversation : — « Un renseignement, messieurs... vous ferait plaisir?... Comment donc! En voilà un : *Nous allons continuer...* » Cette parole, après coup, revêt toute son ampleur. Elle devient une pensée nombreuse, et profonde en perspectives. Nous saisissons soudain, en la complétant, la question voilée qu'elle nous pose avec tant de délicatesse : « Nous allons continuer... *Vous aussi, n'est-ce pas ?* »

Et nous apercevons qu'elle trace également le programme de la fin de la guerre, programme matériel et programme moral.

Cette continuation que, d'un ton ferme et discret, nous promet à mi-voix pour son compte le Directeur des armées alliées, je m'imagine qu'il entend aussi la souhaiter et la demander en tout et pour tout à la France et aux nations serrées autour d'elle. Il la réclame implicitement pour l'activité redoublée de l'usine et la sagesse de la rue, pour l'union sacrée, l'endurance et la belle humeur, pour le travail universel. Au ramassé

de cette formule courante il nous signifie que rien à présent n'a plus le droit de se ralentir, de s'espacer, que le mouvement, déclanché, doit accomplir sur toute la ligne, jusqu'au bout, sa marche et son rythme... Il nous fait savoir qu'il a un égal besoin de toutes ces forces adjacentes, qu'elles constituent pour lui, dans la distribution de la grande et longue bataille, d'autres réserves, indispensables. Il résume ainsi, d'une façon calme et tranchante, la résolution inflexible des puissances alliées, celle de la Grande-Bretagne, des États-Unis, de l'Italie, de la Belgique, de tous les peuples déterminés à ne pas rester en route, et dont la fière devise, au cours de cette guerre, n'a cessé d'être : « Je continue. » — « Nos ennemis aussi, m'objecterez-vous, en disent autant ? » — Raison de plus alors pour que l'acte, au clairon du mot, nous apparaisse doublement impérieux. Et *continuons* donc, eux et nous, mais chacun à notre manière, eux à se déshonorer de plus en plus dans la dévastation, dans la retraite et dans la chute, et nous à grandir de plus en plus dans la pureté de notre cause et la justice de nos victoires. Ces deux continuations en sens inverse forment l'enchaînement rationnel et attendu de nos destins respectifs.



Et quand la guerre aura pris fin, que rien surtout ne soit fini entre l'Allemagne rabattue à la

place qu'elle mérite et le monde désormais libéré de sa monstrueuse emprise !

Alors, Germania, souple, triste, sensible et camouflée déjà pour les infamies futures, nous tendra une grosse main toujours sanglante, quoique lavée pour être « patte blanche ». Avec des larmes dans la voix elle essaiera de nous apitoyer : « Et qu'allez-vous faire, à présent, dans la paix? »

Nous lui répondrons comme Foch : « *Nous allons continuer.* »

LE PÉCHÉ CONTRE L'ESPRIT

14 septembre 1918.

Au cours de la séance solennelle qu'ont tenue au Havre les Comités des Nations alliées et neutres pour la restauration de la Bibliothèque de l'Université de Louvain anéantie par les Barbares, M. Etienne Lamy a prononcé une saisissante parole, aussi juste que profonde, quand il a dit que les Allemands « avaient commis là le plus grand des péchés, celui qui ne se pardonne pas, *le péché contre l'esprit*, et qu'ils ne pouvaient manquer d'en être châtiés avec la dernière rigueur ».

Ce qui, en dehors de toutes les raisons proclamant cette vérité, nous la prouve encore, c'est l'attitude des coupables eux-mêmes, lesquels, malgré la dépravation d'une conscience obtuse et avilie, se sont, depuis leur forfait, sentis un peu gênés. Inaccessibles au remords, mais sujets à la crainte, ils se sont rendu compte qu'il leur fallait tout de même — sans s'excuser de la liberté grande, certes, ni rien regretter ! —

faire pourtant quelque chose, esquisser un geste de hautaine condescendance, et laisser tomber deux ou trois mots de vainqueurs généreux. Après avoir déploré d'une façon générale les inévitables calamités d'une guerre « qu'ils n'ont jamais voulue... », ils ont donc proposé de contribuer *de moitié* à la reconstitution de la bibliothèque de Louvain détruite par leur soin. Voilà bien, vraiment, une idée-type, une idée-médaille, une idée-Boche grand modèle! Le voleur disant à celui qu'il vient de dépouiller : « Soyons de moitié? A moi ta montre et ton argent; à toi la chaîne et la bourse vide! » L'incendiaire apportant un gentil verre d'eau le lendemain pour le verser sur les cendres froides en s'écriant : « Tu vois? J'éteins! » L'assassin promettant à sa victime, tandis qu'elle gît en rendant le sang à flots, de lui payer, comme compensation, une partie de ses obsèques!

Cette manière de *partage* et de *pique nique* après le crime, imaginée par le criminel conciliant, ne pouvait à coup sûr fermenter que dans le cerveau de notre phénoménal ennemi. Aussi la Belgique a-t-elle repoussé, avec le mépris et la dignité qui convenait, l'offre singulièrement injurieuse, et l'Université de Louvain, restaurée, ne le devra qu'à l'éternel et reconnaissant amour des Alliés pour l'héroïque cité martyre.

∴

C'est bien là, en effet, dans ce sac de Louvain,

que les Allemands, jetant leur masque d'hypocrisie doctorale et montrant tout à coup, avec un cynisme impudique de singe, la dégoûtante nudité de leur doctrine, ont commis pour la première fois, dans l'exercice de la guerre, *le péché contre l'esprit.*

Brûler une bibliothèque! Et celle-là! qui était un des trésors du monde, un musée de la pensée écrite et transmise à travers les âges! Et un monument si fameux, si beau, si pur, d'une telle sérénité, d'une telle valeur artistique, d'une telle suprématie morale qu'il avait lieu d'être tranquille, et semblait devoir se protéger tout seul, au nom des droits supérieurs à ceux de n'importe quelle puissance matérielle... Eh bien, cependant, malgré ces raisons souveraines qui la rendaient sacrée, ou plutôt justement pour ces raisons-là, la bibliothèque sainte de Louvain a excité et déchaîné la haine de l'Allemand, une haine ayant le caractère d'une basse revanche. Il se délectait de brûler ce qu'il avait été contraint de paraître adorer pour les besoins de son mensonge. Oui, il y eut, dans cet acte infâme résolu par lui une concupiscence de représailles personnelles, le sadisme d'un reniement trop tardif encore à son gré. Il exécutait avec un bonheur non dissimulé ce crime horrible et spécial, sachant que c'était le grand, le kolossal crime, celui contre l'esprit.

Un tel forfait établit, d'une façon péremptoire, que l'Allemand n'est qu'un faux savant, infatué, méchant et pernicieux, n'ayant jamais vu dans

la science qu'un moyen de rassasier ses détestables passions d'orgueil et de proie, au lieu de la contempler comme un but de grandeur, d'élévation et de soulagement. Il n'en a pas le respect. Il n'en a jamais compris l'humanité nécessaire. Il se révèle le pédant et surtout le commerçant d'une science qu'il applique et ravale à toutes ses kamelotes. D'une balourdise nationale jusque dans ses subtilités et ses grosses finesses, dès qu'il s'attable au merveilleux banquet, c'est pour y mettre les pieds dans le plat d'or où il ingurgite en glouton la nourriture divine. Il bâfre en tout. Il rappelle l'hippopotame qui ne se désaltère avec plaisir qu'après avoir troublé et envasé en s'y vautrant l'eau qu'il s'apprête à boire. Au reste ce présomptueux *magister*, d'une outrecuidance incommensurable, n'a-t-il pas stupéfié le monde par son manque total de psychologie depuis cinq ans? Il s'est conduit vis-à-vis de ses ennemis, vis-à-vis de ses amis et de lui-même, comme le dernier des ignorants. C'est d'ailleurs une fatale conséquence : quand on connaît mal les autres et qu'on les sous-estime, on ne se connaît pas soi et on s'aveugle sur son propre compte, en se cotant trop haut. Comment voulez-vous, alors, qu'avec une pareille mentalité l'on garde « au dessus de tout », pour la science et ce qui s'y rattache et la représente, les égards et la vénération qui lui sont dus? On la traite, elle aussi, en pays conquis et, tout en l'exploitant, on la brutalise, on la viole. Elle n'est plus, comme toutes les autres, qu'une personne dont

le rang supérieur et la qualité magnifique font au contraire une victime de choix réservée aux grands outrages. Car qu'est-ce alors qu'une bibliothèque, même celle de Louvain, sinon un immense amas de « chiffons de papier »? Et pourquoi les livres, qui sont des façons de « traités » rédigés par les grands penseurs, obtiendraient-ils grâce aux yeux des traîtres capables de déchirer, après les avoir signés comme un ouvrage, les traités qui sont les livres des nations? Tout parjure et menteur est iconoclaste et vandale. Quand on fait le mal, on défait le beau. Le crime a sa logique et se répète dans tous les ordres. En brûlant la bibliothèque de Louvain, les Allemands ont suivi leur loi de perversité naturelle et de kulture scélérate. Etant ce qu'ils sont et se vantent d'être, pouvaient-ils l'épargner? Vous sentez bien que non, puisqu'ils sont convaincus qu'à se montrer noble on se déshonore.



L'immense et satanique incendie de Louvain éclaire aujourd'hui, pour celui qui se retourne et regarde en arrière, tout le panorama des actes odieux perpétrés par l'Allemand. L'ange exterminateur ramasse la torche fumante que le bandit a jetée à terre et dans sa main elle devient flambeau.

Nous découvrons alors, à cette implacable clarté, que la destruction de la célèbre bibliothèque ne fut pas un crime isolé, mais l'article premier d'un programme infernal, et que tous

les autres qui le suivirent étaient, eux aussi, dirigés contre *l'esprit*.

Quand le barbare, parricide envers Gutenberg, anéantit les livres, il s'attaque à *l'esprit* de connaissance, à la lettre prolongeant la pensée. Quand il scie l'arbre fruitier et ravage la terre, il s'attaque à *l'esprit* nourricier du sol, au principe de vie, de floraison, de renouveau, à toutes les éclosions et les renaissances. Quand il s'acharne au temple et à l'église qu'il profane, au calvaire qu'il déracine, à l'autel qu'il abat, il s'attaque à *l'esprit* de religion, de croyance et de foi. Quand il bombarde à dessein l'hôpital et l'ambulance, il s'attaque à *l'esprit* de charité, de bonté, de secours, de pitié, de douceur. Quand il viole le tombeau, il s'attaque à *l'esprit* du souvenir, de l'attachement et de la fidélité. Quand il sépare, pour l'esclavage, les mères de leurs jeunes filles, il s'attaque à *l'esprit* familial, aux sentiments les plus vénérables du foyer. Partout c'est *l'esprit* qu'il recherche en gâtant l'enveloppe. Toujours la même guerre, procédant de la même préméditation sauvage et impie. A travers tous les corps c'est l'âme qui est visée. Le Hun brise la cage afin d'avoir l'oiseau, car c'est à lui seul qu'il en veut. Et pourquoi? — Parce qu'il chante!

Mais l'esprit insaisissable, inviolable et triomphant échappe aux Erostrates de la défaite qui croient le supprimer.

Pour avoir péché contre l'esprit, l'Allemagne en périra. C'est lui qui déjà la courbe et la fait craquer, car, en soufflant, il renverse aussi *où il veut*.

DE LA VENGEANCE

21 septembre 1918.

L'idée, beaucoup trop tardive, hélas ! d'appliquer à notre infâme ennemi le châtiment exemplaire qu'il mérite et qu'il est arrivé lui même à se rendre inévitable par l'excès et le défi de ses crimes, semble prendre enfin l'extension et la fermeté désirables. L'opinion publique, à ce sujet, est emportée dans un même soulèvement. Toute la presse alliée demande à l'unisson les mesures les plus étendues comme les plus terribles, et ceux du front ne cessent de les réclamer, avec plus d'énergie peut-être que ceux de l'arrière, car, eux, ils voient et ils savent ce que nous ignorons et que notre imagination la mieux douée est incapable de se représenter... Relisez, en effet, les comptes rendus, officiels ou officieux, des chefs et des correspondants de guerre, vous remarquerez qu'il n'en est pas un, même parmi les plus endurcis et les plus accoutumés aux horreurs de la dévastation, qui ne termine ses rapports et ses récits en déclarant qu'il est impossible que le système de ravage méthodiquement

pratiqué par le Boche demeure plus longtemps impuni. — « A quand la riposte des Alliés? A quand le programme des représailles? » Telles sont les interrogations qui éclatent de toutes parts. Les Britanniques et les Américains y reviennent chaque jour comme à la question la plus pressante : « Il faut que l'ennemi sache » bien, écrit notamment le *Morning Post*, que » nous exigerons un impitoyable châtiment. » Prévenons-le que, par mesure expiatoire, quel- » que fière ville allemande sera inexorablement » rasée et que l'emplacement désolé en restera » comme une preuve éternelle de la honte alle- » mande. » On ferait un volume, un *livre noir*, rien qu'avec les innombrables protestations de l'univers indigné. Enfin voici qu'une motion invitant le gouvernement *à s'entremettre auprès des puissances de l'Entente pour qu'un avertissement solennel soit donné à l'Allemagne au sujet des dégâts auxquels se livreront ses troupes dans les pays qu'elles devront abandonner*, a été adoptée ces jours derniers par les sénateurs et députés des départements envahis.

Il est donc permis de croire que cette manifestation si nécessaire des puissances alliées ne se fera plus longtemps attendre, car elle est devenue, pour les individus et les peuples qui souffrent, un besoin de la conscience.

∴

— Mais alors, ont pensé déjà quelques esprits

avant tout soucieux d'irréprochabilité morale, ne recommandez-vous pas ainsi ce mauvais sentiment qui s'appelle la vengeance?

A cela nous répondrons, sans vouloir subtiliser, qu'il convient d'abord de s'expliquer, sur l'exacte signification du mot et de la chose et leur juste portée.

Ne craignons pas de dire tout de suite que ce sentiment, dans maintes circonstances, loin de prouver la faiblesse ou la bassesse d'âme, en exprime au contraire la force et la fierté. Nos ancêtres, qui étaient pour le moins aussi difficiles que nous en ces matières, considéraient grandement la vengeance. Au temps de la chevalerie, elle était célébrée comme une vertu. Sous François Ier, au lendemain même de Pavie, la conduite impitoyable de Charles de Bourbon était à ce point de vue spécial approuvée publiquement en France par Brantôme : « Monsieur le Connétable est mort glorieux ayant vengé ses injures et offenses. » En parlant aussi de lui, le farouche Montluc affirmait dans ses *Commentaires* : « Il n'y a rien qu'un grand cœur n'entreprenne pour se venger », et plus tard Henri IV ne cachait pas son admiration pour le grand capitaine que le fils maladroit et coupable de Louise de Savoie avait si légitimement poussé à la rupture. Or il s'agissait d'un prince du sang, le premier de tous, ayant porté les armes contre son pays, et dont le génie militaire avait été pour la plus large part dans le désastre de Pavie et la captivité du roi!... Et cependant, du vivant même des

témoins et des victimes de ce grand drame historique, on pouvait, sans dommage, féliciter tout haut celui qui en avait été la cause et le principal artisan. Du moment qu'on lui avait fait tort et de la façon la plus grave, il suffisait qu'il se fût vengé et le mieux du monde pour qu'on le tînt, malgré les maux communs qui en résultaient, en singulière estime.

C'est que nos pères n'avaient pas encore assez vécu pour être mûrs à la résignation. Cette inertie *de la race* leur était inconnue. Que penseraient-ils aujourd'hui s'ils nous voyaient pris de scrupules en face des abominations commises par les Impériaux de 1918?



Qu'on ne s'y trompe point. En exhortant à la vengeance, nous ne prétendons point céder au désir sensuel de pratiquer des représailles, si méritées qu'elles soient, pour en goûter la perverse joie qu'elles procurent. Dussions-nous, du fait de n'être que des hommes, éprouver quand même ce sentiment sans en souffrir, ce n'est pas lui cependant qui nous meut. L'idée que la vengeance, comme l'a dit avec malice notre La Fontaine, « est un morceau de roi », qu'elle constitue « le plaisir des dieux », selon le grand Frédéric, et qu'Homère la proclamait déjà « plus douce que le miel », cette idée savoureuse n'est plus assez forte et assez relevée pour nous mettre en mouvement dans la situation présente. Nous

sommes bien au-dessus de ces vieilles délices, et nous laissons à nos sauvages ennemis la spécialité de croire que la danse du scalp est le dernier mot du triomphe. Quand nous exaltons la vengeance il n'entre pas en nous de satisfaire un ressentiment — bien que nous tenions à le garder — mais nous voulons, tout en châtiant les maux commis, essayer d'en prévenir de nouveaux. Nous savons que cette vengeance n'a rien à voir avec les poussées de la haine courante, mais qu'elle offre un caractère supérieur, irréprochable et pur, parce que c'est le sang des innocents et la clameur des destructions inutiles qui la crient et l'imposent. Nous comprenons toute la différence entre les torts personnels qui nous sont causés en tant qu'individus et ceux qui affectent les collectivités. Nous pouvons oublier les premiers, nous ne devons jamais pardonner les autres. Les affronts faits à la patrie sont les seuls, avec les atteintes meurtrières au droit, à la paix et à la liberté des peuples, qui ne peuvent être tolérés et veulent qu'on les venge. Aussi, inspirée par de tels mobiles, cette vengeance-là, inflexible et sereine, apparaît équitable. Si elle ne participait pas au châtiment, il serait incomplet. Quand le peintre Prud'hon, dans son immortel tableau, nous montre le malfaiteur traqué par son destin, se borne-t-il à lancer sur lui la Justice? Non. Il n'hésite pas à lui adjoindre la Vengeance; et ce sont elles deux qui en effet ont mission, pour la sauvegarde de la moralité publique, « de poursuivre le crime ».



Ayons donc en cette guerre et jusque dans les profondeurs de la paix l'esprit de vengeance.

Il ne comporte pas — redisons-le — l'étroitesse aveugle et d'ailleurs insuffisante du talion, il ne saurait s'accommoder de notre part d'une répétition et d'une imitation serviles des forfaits réprouvés que nous avons à cœur de punir ou de limiter; il prétend pouvoir, sans s'avilir à l'égal de l'ignominieux Allemand, le soumettre néanmoins à un genre de sanctions pratiques et durables qui le forcent à expier pour des années, un siècle et plus s'il le faut, le visant et le jugulant dans sa puissance abattue, dans son orgueil tombé au ruisseau, dans ses intérêts morcelés et surveillés, dans ses biens grevés, dans son militarisme décapité, dans tout ce qui établissait son ignoble tyrannie, sa domination bestiale.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne).




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 04 05 004 4